

Danielle Altidor

NOIRS invisibles

L'école et la suite d'une oppression



GRAMMATA

Danielle Altidor

NOIRS invisibles

L'école et la suite d'une oppression



GRAMMATA

Nous tenons à remercier Fatoumata Binta Baldé, Mélangy B., Jacinthe Gervais, Abel Richard Molina et Sara Raby pour leurs lectures et commentaires, ainsi que le Cégep Vanier pour sa contribution financière.

VANIER
CÉGEP / COLLEGE

Édition, direction et révision: Vanessa Molina et Alexis Richard
Complément de recherche et de rédaction: Alexis Richard
Correction d'épreuves: Anne-Gaëlle Weber
Traduction: Pascal Vézina
Mise en pages: Marquis Interscript
Impression: Marquis Imprimeur

© Éditions de l'Institut Grammata, 2023
Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2023
ISBN (imprimé): 978-2-9821371-0-3
ISBN (Epub): 978-2-9821371-1-0
ISBN (PDF): 978-2-9821371-2-7

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie et microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur/l'auteur.

Éditions de l'Institut Grammata
6858, 2^e Avenue
Montréal, Canada, H1Y 2Z6
Téléphone: (514) 799-3302
Courriel: institutgrammata@gmail.com
Site Web: <https://institutgrammata.wordpress.com/>

Imprimé au Québec (Canada)

Avant-propos

Quand j'étais jeune, je détestais l'école, je rêvais de ne plus y retourner. Le milieu scolaire m'était pénible et je n'y réussissais pas. Dès mes premiers pas à l'école, j'ai été confrontée à la violence du racisme. Le mot en n retentissait régulièrement, dans la cour comme en classe, accompagné d'un ensemble de stéréotypes péjoratifs sur fond d'exclusion, de manque de respect et de profilage. Il n'y avait pas de professeur noir, ce qui n'arrangeait pas les choses. À l'époque, il m'était impossible de nommer ce que je vivais et encore moins d'y trouver un sens, mais je ne m'en sentais pas moins dévastée. Qu'on le comprenne ou non, qu'il soit intentionnel ou non, le racisme ravage. Il n'est pas facile de se souhaiter à soi-même le succès dans ce genre de situation, mais à force de nager contre le courant, ma détermination s'est mise à croître et avec elle ma foi en mes capacités. Ça a été un choc de voir mes enfants souffrir des mêmes injustices une génération plus tard. De les voir revenir de l'école en pleurant, racontant des scènes que j'avais vécues.

Il y avait quelque chose de naturel dans le fait de vouloir devenir enseignante. Je ne me faisais pas d'espoir magique en intégrant le corps enseignant, mais j'ai tout de même trouvé sidérant de rencontrer les mêmes phénomènes. Un racisme toujours pesant, mais mieux camouflé que durant mon enfance, s'articulant désormais à

de grandes valeurs citoyennes comme l'ouverture à l'Autre. Alors je me suis dit : « Rien n'a donc changé ? La société a beau se diversifier, l'école véhicule les mêmes représentations négatives à propos des Noirs. » Sur le coup, je n'ai pas su comment réagir, mais il était hors de question de ne rien faire, de fermer les yeux ou de rester muette. Comment pouvais-je contribuer à lever les obstacles à la réussite des jeunes Noirs ? Une partie de la réponse se trouvait dans la recherche doctorale, qui me permettrait d'approfondir les manifestations du racisme anti-Noir dans le milieu scolaire, au Québec et ailleurs.

La première évidence confirmée par mes recherches est que cette violence dépasse ma personne et mon époque. Elle s'enracine dans l'histoire de l'esclavage des Noirs et du colonialisme, trouvant le moyen de se perpétuer et de se normaliser de génération en génération jusqu'à aujourd'hui. La société et ses normes dictent souvent le ton qu'on doit emprunter, le vocabulaire qu'on doit utiliser, ce que l'on doit ressentir, quand et où. Pour les Noirs, sans que ce soit ouvertement assumé, cela débouche sur une priorité : nos propos ne doivent pas entraîner l'inconfort des Blancs, ne doivent pas les placer dans une situation où il leur faudrait se défendre. Parler de racisme quand on est Noir revient dès lors à ménager la chèvre et le chou ; à diluer le propos juste assez pour éviter l'inconfort, juste assez pour rendre le débat inoffensif ou le réduire à une question de principe. Cet exercice de funambule paraît vain.

En lisant le journal, on jurerait certains matins que le vrai problème est l'inconfort de la majorité pendant que le racisme et l'exclusion relèveraient de l'excès de sensibilité de victimes imaginaires. Or, il faut bien se disposer à vivre un peu d'inconfort, car on parle d'un racisme qui modèle la société depuis plus de 600 ans. On parle de quelque chose d'assez lourd et étouffant pour m'empêcher d'écrire ce livre sans être parfois indignée, estomaquée. En colère. Il est en effet enrageant que les représentations de l'infériorité des Noirs aient pu prospérer après la fin de l'esclavage, y compris au Québec, et que les Noirs demeurent à la marge de la société où ils vivent, criblés d'idées

reçues, confinés à l'invisibilité et au silence. J'y vois la perpétuation d'une déshumanisation, trouvée et justifiée un peu partout, mais que j'ai choisi d'examiner dans le milieu scolaire. Une déshumanisation normale, acceptable, banale. Alors, oui, le lecteur pourrait ressentir ici et là de l'inconfort. C'est un faible prix à payer pour qui souhaite regarder en face un problème aussi tenace.

J'ai voulu mettre mes mots sur des maux qui ne tarissent pas. Des mots qu'on tend à taire et qui, comme les blessures qu'ils traduisent, sont graves.

Danielle Altidor
Montréal, octobre 2022

Table des matières

Avant-propos	iii
INTRODUCTION – Où sont les Noirs?	1
PREMIÈRE PARTIE	
CHAPITRE 1 – Les Noirs au Québec et les manuels d’histoire . . .	11
La situation des Noirs au Québec	12
Les manuels scolaires et la représentation des minorités	15
Enseigner l’histoire pour former des citoyens ouverts aux différences	18
CHAPITRE 2 – La parole et la domination	21
La domination et la narration	21
Les points de vue et le contrôle du discours	25
CHAPITRE 3 – Récits d’esclave ignorés et personnages noirs oubliés	29
Les récits d’esclave comme œuvres de référence et sources de témoignages	30
La résistance abolitionniste et le Sauveur blanc	35

CHAPITRE 4 – La continuité du racisme anti-Noir de l’esclavage à nos jours	43
Ce que les manuels ne disent pas: traite négrière et racisme anti-Noir	45
Les récits d’esclave comme remède à la banalisation	52
L’invisibilité d’hier et d’aujourd’hui	55
 CHAPITRE 5 – Prendre un pas de recul et comprendre que le racisme anti-Noir nous concerne	 59
La résistance à admettre l’existence du racisme anti-Noir au Québec	60
Comment perdre le racisme anti-Noir?	64
 DEUXIÈME PARTIE	
CHAPITRE 6 – Comment combattre le racisme anti-Noir?	75
Réappropriation de soi	76
 CHAPITRE 7 – Mary Prince	 79
 CHAPITRE 8 – Sojourner Truth	 87
 CHAPITRE 9 – Harriet A. Jacobs	 95
 CHAPITRE 10 – Elizabeth Keckley	 103
 CHAPITRE 11 – Marie-Josèphe Angélique	 111
 CONCLUSION – Regarder les Noirs du passé et du présent	 121
 Bibliographie	 127

INTRODUCTION

Où sont les Noirs ?

Lorsque vous contrôlez l'esprit d'un homme, vous n'avez plus à vous soucier de ses gestes. Vous n'avez plus à lui dire de ne pas se tenir là ou d'aller plus loin. Il trouvera « sa place » et il y restera. Vous n'avez plus à lui dire d'aller à la porte arrière, car il le fera de lui-même. En fait, s'il n'y a pas de porte arrière, il en créera une pour son propre avantage. C'est son éducation qui rend cela inévitable.¹

Carter Godwin Woodson, l'historien afro-américain à qui l'on doit ces lignes, a consacré sa vie à l'histoire des Noirs. Ses recherches mettent en lumière combien leurs contributions à la société sont ignorées, voire supprimées, des manuels d'histoire utilisés dans les milieux scolaires étatsuniens de son temps. Une découverte dont l'écho retentira bien au-delà des frontières étatsuniennes. Dans *The Mis-Education of The Negro*, en effet, il montre le rôle pivot joué par l'école dans la structuration des inégalités raciales. Il explique

-
1. Carter G. Woodson, *The Mis-Education of the Negro*, p. xiii. Traduction libre de : « When you control a man's thinking you do not have to worry about his actions. You do not have to tell him not to stand here or go yonder. He will find his "proper place" and will stay in it. You do not need to send him to the back door. He will go without being told. In fact, if there is no back door, he will cut one for his special benefit. His education makes it necessary. »

comment un même processus éducatif est en mesure d'inspirer et de stimuler l'opprimeur, en véhiculant une image glorieuse de lui ; tout en écrasant et en dénigrant les Noirs opprimés, en les présentant comme les témoins passifs de l'histoire. C'est ainsi, soutient Woodson, que les jeunes Noirs sont invités à comprendre que leurs ancêtres n'ont rien réalisé.

Si Woodson est célèbre, c'est aussi parce qu'il a inauguré la *Negro History Week* en 1926, tenue pendant cinquante ans durant la deuxième semaine de février. Une semaine symbolique dans la mesure où elle coïncide avec les anniversaires de deux hommes ayant contribué à l'abolition de l'esclavage aux États-Unis : Frederick Douglass, potentiellement né un 18 février (comme pour la plupart des esclaves, sa date de naissance exacte est inconnue), et Abraham Lincoln, né un 12 février. Les travaux de Woodson et cette célébration sont les deux faces de la même médaille. Alors que la ségrégation raciale (officiellement en vigueur de 1877 à 1964) bat son plein, la société dans laquelle vit Woodson se complaît tous les jours d'images de Noirs passifs, dociles et inférieurs. En destinant la célébration aux milieux scolaires, Woodson veut nager contre le courant d'un récit historique aussi fictif que néfaste : il veut réhabiliter la véritable histoire des Noirs et restaurer la mémoire de ses acteurs. Parce que oui, les Noirs sont bien les acteurs principaux de leur propre histoire en Amérique du Nord et ailleurs, non des figures secondaires. Cela dit, Woodson ne se faisait pas d'illusion sur la difficulté de la tâche. Pour atteindre son but, il faudrait combattre sans répit les représentations péjoratives et stéréotypées véhiculées tout au long du cursus scolaire, subvertir l'infériorisation continue et sournoise des Noirs. Au vu de son retentissement et de ses effets positifs, la semaine est devenue un mois de célébration en 1976 : le *Black History Month*. Un siècle après la première édition de l'événement original, où en sont les États-Unis ? Malheureusement, année après année, on constate que les pratiques

éducatives qui passent sous silence les contributions des Noirs et projettent d'eux une image stéréotypée demeurent bien ancrées dans les milieux scolaires.

On pourrait croire que cela ne concerne que nos voisins du sud, mais le même phénomène se rencontre dans les écoles du Québec. C'est en suivant un destin similaire, en effet, que l'Assemblée nationale a adopté la Loi proclamant le Mois de l'histoire des Noirs en 2006, entrée en vigueur le 1^{er} février 2007. Cette adoption faisait suite à une consultation publique de grande ampleur sur le racisme et la discrimination, ayant fait ressortir entre autres l'absence des Noirs dans l'enseignement de l'histoire, l'absence des personnages noirs parmi les modèles positifs proposés aux élèves, l'usage de stéréotypes et la menace que représente cette exclusion pour les perspectives de réussite des jeunes Noirs². Par ce processus et par cette Loi, l'Assemblée nationale se laissait inspirer par la Chambre des communes, à l'occasion d'une motion déposée en 1995 par la député Jean Augustine et adoptée à l'unanimité.

D'après mon expérience, il se peut que les quelques lignes qui précèdent mettent déjà le lecteur sur la défensive. Si c'est le cas, je l'invite à endurer l'inconfort et à m'accorder un peu de temps. La démarche de ce livre me conduit naturellement à remettre en question certaines idées reçues de l'espace public québécois. Lesquelles? Par exemple celles voulant que les Québécois et les Canadiens n'ont pas à payer pour les atrocités racistes commises aux États-Unis; que l'esclavage des Noirs en Nouvelle-France a peu ou pas existé; que le seul épisode vraiment pertinent pour l'histoire canadienne relève du soutien à la lutte contre l'esclavagisme étatsunien (par les fameux chemins de fer clandestins du 19^e siècle); ou qu'au vu des plus récents progrès politiques

2. L'intégralité des *Mémoires déposés lors du mandat « Consultation générale sur le document intitulé Vers une politique gouvernementale de lutte contre le racisme et la discrimination »* est accessible sur le site de l'Assemblée nationale (<https://assnat.qc.ca>).

et sociaux, on se plaint la bouche pleine. Ces idées, et quelques autres, sont intimement liées au problème de l'invisibilisation des Noirs. Je les remets en question.

Certes, si l'inscription officielle du Mois de l'histoire des Noirs au calendrier est un événement important, il y a une limite aux changements qu'elle peut entraîner dans la vie de tous les jours. Il en faut plus pour espérer améliorer la situation des jeunes Noirs dans le système scolaire québécois. Dans mon cas, c'est lorsque je suis devenue enseignante au collégial, il y a 20 ans, que j'ai pu distinguer avec plus de clarté l'écart entre la continuité du racisme anti-Noir et les discours qui laissent entendre que ce racisme est à peu près dépassé. À cette occasion, j'ai pu éprouver une fois encore la vivacité de nombreux clichés raciaux, apparemment capables de résister au passage des générations.

Face aux raisons qu'on a évoquées devant moi pour expliquer ou justifier l'usage de ces clichés, c'est finalement une observation toute simple qui est parvenue à instiller le doute dans l'esprit de mes interlocuteurs. Où sont les Noirs, autant dans l'histoire des Noirs que dans son enseignement? Les personnages historiques et les auteurs noirs sont-ils nommés quelque part? Les connaissez-vous? Mon impression était que l'on parle des Noirs aux élèves sans donner la parole aux Noirs, qu'on parle à leur place pour expliquer leur histoire, imposant par là des représentations et une identité. Comme si de rien n'était, en toute confiance et en leur présence... À vrai dire, un vertige me prend à l'idée que la suppression de la voix des Noirs puisse s'étendre si loin dans l'espace et être si durable dans le temps. C'est en suivant ce train de pensée que la pertinence de l'œuvre de Woodson pour aborder l'école québécoise contemporaine m'a semblé des plus aiguës.

Je suis alors devenue chercheuse, puisant ma motivation quelque part entre curiosité et indignation. Je me suis mise à documenter les représentations des Noirs au Québec, cherchant à cerner la répétition et la normalisation des stéréotypes, privilégiant chaque jour davantage l'angle des rapports de domination. Peu à peu, la question de l'absence

des Noirs (qu'il s'agisse de leurs voix, expériences, contributions, accomplissements, etc.) dans les récits dont ils font l'objet à l'école est devenue le centre de mes travaux. De proche en proche, ce qui était d'abord un effort de documentation s'est transformé en recherche systématique et a abouti au dépôt d'une thèse de doctorat³. Ce qui fait le cœur de celle-ci, c'est l'examen de la représentation des Noirs dans les manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté, destiné aux élèves du secondaire partout au Québec.

Le présent essai suit quelques-unes des pistes soulevées dans ma thèse. Il y a un lien de continuité qui demande à être mis en relief entre les rapports de domination d'hier, la société québécoise contemporaine et la société que nos manuels d'histoire préparent pour demain. Je veux d'abord montrer la relation dynamique entre le contenu des manuels scolaires et la reproduction des rapports de domination qui invisibilisent et marginalisent les Noirs. Par-là, je m'intéresse au versant québécois d'une problématique vaste comme l'Amérique du Nord et vieille comme la colonisation. Je veux ensuite me pencher sur ce qui est susceptible d'expliquer qu'un racisme ayant pris forme à l'époque coloniale puisse traverser le temps et s'adapter assez pour atterrir dans les salles de classe du Québec d'aujourd'hui. Finalement, après Woodson et bien d'autres, je veux nager contre le courant en contribuant à faire connaître quelques grandes figures noires de l'histoire des Amériques. Qu'on me permette d'ajouter que j'entreprends ce périple en tant que femme noire.

Quel intérêt? Le premier objectif de ce livre est de contribuer à ce que les membres des milieux éducatifs (des enseignants au personnel de soutien en passant par les étudiants; du primaire à l'université!) prennent conscience d'une invisibilisation qui, issue du passé esclavagiste et colonial, est toujours pratiquée et entretenue. Parce que, oui,

3. Danielle Altidor, *La représentation des Noirs dans le système éducatif: Le cas des manuels d'Histoire et éducation à la citoyenneté dans l'enseignement secondaire au Québec*.

il y a abondance de grands personnages noirs, des femmes comme des hommes, mais on ne les voit pas. Parmi eux se trouvent des émancipatrices et des émancipateurs, des héroïnes et des héros. Ces personnages sont importants pour l'histoire des Noirs d'Amérique du Nord, mais aussi pour l'histoire générale. Souligner leur absence, ce n'est pas ménager des personnes trop sensibles; c'est combattre des rapports de domination. Mon deuxième objectif est de tendre la main aux jeunes Noirs, qui apprennent une histoire trop souvent chargée de représentations négatives d'où sont absents leurs ancêtres – ou cachés derrière des émancipateurs blancs. Ces jeunes méritent un récit qui fasse écho à leur existence, méritent la visibilité, ce qui passe par le rétablissement de la mémoire. Mon troisième objectif, le plus difficile à atteindre il me semble, est de faciliter l'instauration d'un climat et d'espaces de discussion sains, sécuritaires et respectueux des Noirs dans les établissements d'enseignement.

* * *

Le livre contient 11 chapitres distribués en deux parties. La première partie porte sur l'invisibilisation des Noirs. Le Chapitre 1 met la table en faisant ressortir quelques barrières à l'épanouissement des jeunes Noirs dans le milieu scolaire du Québec d'aujourd'hui. Il s'agit de mettre en tension ces obstacles avec les ambitions officielles du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté. Le Chapitre 2 aborde rapidement quelques-uns des concepts et outils qui ont orienté mon analyse des manuels d'histoire. Le Chapitre 3 constate une absence: on n'entend pas les Noirs, on ne les lit pas, y compris quand on raconte leur esclavage, alors qu'il existe une imposante documentation conservant la trace de grands personnages noirs – souvent écrite de leur main et parvenue jusqu'à nous en excellent état. Les Chapitres 4 et 5 sont l'occasion de prendre un pas de recul pour tenter de rendre compte de l'omission de ces personnages et de cette documentation dans les manuels. Pour y arriver, le Chapitre 4 aborde

le racisme anti-Noir en tant qu'héritage de l'esclavage, en montrant des éléments de cohérence et de continuité entre le passé esclavagiste et notre temps. Ce sera l'occasion de mettre en rapport la traite négrière des 16^e, 17^e et 18^e siècles, la naissance du racisme anti-Noir et l'entretien de ce même racisme jusqu'à aujourd'hui. Le Chapitre 5 passe de la description de cette continuité à l'exploration de deux pistes susceptibles de l'expliquer, en tenant compte du contexte québécois.

Dans la deuxième partie, on change d'air. On entame un travail de réhabilitation et de réappropriation de soi. Ce sera le moment de rappeler, de célébrer, de (re)découvrir des figures noires qui ont marqué l'histoire, qu'il s'agisse de résister à l'oppression, de s'émanciper ou d'aspirer au succès. Puisqu'on les connaît encore moins que leurs homologues masculins, je m'arrêterai sur quelques femmes remarquables qui, malgré une documentation généralement riche et facilement accessible, n'apparaissent même pas en note de bas de page des manuels d'histoire. Après une brève introduction au Chapitre 6, les Chapitres 7, 8, 9, 10 et 11 prennent donc la forme d'incursions dans les univers, témoignages et écrits de l'Antillaise Mary Prince; des Afro-Américaines Sojourner Truth, Harriet A. Jacobs et Elizabeth Keckley; et de l'Afro-Canadienne Marie-Josèphe Angélique.

Première partie

CHAPITRE 1

Les Noirs au Québec et les manuels d'histoire

L'histoire est plus personnelle que les mathématiques, la géologie ou même la littérature américaine. Elle parle de « nous ». C'est notre outil pour comprendre non seulement notre passé, mais aussi notre présent et son pourquoi.⁴

James W. Loewen, auteur de ces lignes, a étudié et comparé douze manuels d'histoire largement utilisés aux États-Unis dans les années 1980. En 1995, il publie ses analyses dans *Lies My Teacher Told Me: Everything Your American History Textbook Got Wrong*, réédité à deux reprises depuis. Il conclut que les manuels ont en commun de propager des biais européens, confinant souvent à la fiction et au mythe. Une tendance à la fiction grave dans la mesure où il semble impossible de prendre conscience des problèmes du présent quand on est privé des lumières du passé.

Inspirées par Loewen, mes recherches ont porté sur la situation des Noirs dans la société québécoise, telle qu'elle se reflète à l'école dans les manuels utilisés en classe pour enseigner l'histoire. Je vais tenter de bien poser le problème ici. Il s'agira de donner quelques indications

4. James W. Loewen, *Lies My Teacher Told Me*, p. 230. Traduction libre de: « History is more personal than math, geology, or even American literature. It is about "us". It is our tool for understanding not just the past but where we are today, and why. »

sur la situation des Noirs dans le Québec contemporain et de présenter la mission du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté – pour les mettre en tension. Cela me permettra de clarifier l'importance des manuels et de l'enjeu de la représentation des Noirs qu'ils véhiculent. Ces manuels me paraissent jouer un rôle dans la reproduction sociale des inégalités raciales, d'où l'intérêt de les examiner de près.

La situation des Noirs au Québec

Quelle est la situation des Noirs au Québec ? De nos jours, on ne compte plus les études montrant l'exclusion dont ils font l'objet dans toutes les sphères de la société. Soulevons quelques-unes d'entre elles en ciblant l'emploi, les jeunes et l'école.

Dans une enquête publiée en 2001, James L. Torczyner a montré que la communauté noire était le groupe le plus touché par l'exclusion et la discrimination au Québec⁵. Le chercheur a notamment mis en évidence que, parmi les jeunes de 15 à 24 ans, le taux de chômage était deux fois plus élevé chez les Noirs que chez les non-Noirs. De même, à niveau de diplomation égal, les Noirs montréalais avaient plus de difficultés à trouver un emploi que toute autre catégorie de Montréalais.

Dans une étude de 2012 effectuée pour la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ), Paul Eid a cherché à mesurer la discrimination à l'égard des personnes racisées de Montréal lors de procédures d'embauche – dans un ensemble d'entreprises privées, d'institutions publiques et d'organismes à but non lucratif⁶. Dans un premier temps, il a croisé les résultats de nombreux travaux, mettant en relief des inégalités choquantes. Il en ressort que, toujours à niveau de diplomation égal, le taux de chômage est parfois jusqu'à deux fois plus élevé parmi les minorités racisées que dans le

5. James L. Torczyner, *Projet d'étude démographique des communautés noires montréalaises*.

6. Paul Eid, *Mesurer la discrimination à l'embauche subie par les minorités racisées*.

reste de la population. Parmi ces minorités, poursuit Eid, ce sont les Noirs et les Arabes qui peinent le plus à trouver un emploi. Dans le cas des immigrants, il constate que ces inégalités ne s'infléchissent pas, même 15 ans après leur arrivée. Cela dit, les inégalités affectent aussi les membres des communautés racisées qui sont nés au Québec; un José Montes ou une Joséphine Ulysse par exemple, nés à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont de Montréal, de parents haïtiens. Eid rappelle que, dans ces cas, les personnes racisées ont étudié dans les mêmes universités que les autres Québécois, maîtrisent un français sans accent étranger – voire l'anglais pour la plupart –, comprennent les codes culturels québécois et possèdent de l'expérience de travail au Québec. Ce qui ne les aide pas à trouver un emploi. En menant, dans un deuxième temps, des tests de discrimination à l'embauche – où il s'agit de compiler et d'analyser les réponses à l'envoi de CV fictifs –, Eid aboutit à la conclusion suivante: le taux de chômage disproportionné des personnes racisées s'explique en grande partie par le racisme et la discrimination.

Pour leur part, les études sur les jeunes font régulièrement ressortir que les jeunes Noirs font l'objet de racisme, sous différentes formes. En 2009, par exemple, la CDPDJ a mené une consultation publique sur le profilage racial au Québec. Les témoignages livrés par des membres de groupes communautaires, des experts, des parents et des jeunes ont permis d'éclairer un peu le vécu des jeunes racisés de 14 à 25 ans. Les expériences partagées font ressortir des pratiques de profilage et de discrimination dans plusieurs sphères, de la protection de la jeunesse à la sécurité publique en passant par l'école. Sur ce dernier point, dans un rapport publié en 2011, la Commission soutient que le milieu scolaire québécois peine à reconnaître les inégalités ethnoraciales qui l'affligent, les pratiques discriminatoires et l'ampleur systémique des problèmes⁷. Il est malade, mais peine à l'accepter.

7. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, *Profilage racial et discrimination systémique des jeunes*.

Le rapport se conclut sur l'urgence d'agir, tant il a été démontré que ce type d'enjeu pèse lourd sur le parcours, la persévérance et la réussite scolaires des jeunes. Je me permets de rappeler que le milieu scolaire québécois affiche des valeurs d'ouverture, de respect des différences et de tolérance.

Les embûches rencontrées par les jeunes Noirs à l'école ont été mises en évidence dans plusieurs autres recherches. Je trouve particulièrement probants les travaux sur le secondaire publiés par Anne-Marie Livingstone entre 2010 et 2014. Je me souviens encore de mon émotion lorsque j'y ai lu que les élèves noirs interrogés trouvaient que le racisme menaçait davantage leurs perspectives de réussite que la pauvreté.

Les entretiens avec les répondants-clés semblent indiquer que l'impact du racisme et de la discrimination institutionnelle est encore mal compris. Les élèves, leurs parents ainsi que certains membres du personnel scolaire ou certains intervenants communautaires disent que le racisme et les préjugés persistent et constituent des problèmes généralisés à l'intérieur et à l'extérieur des écoles. [...] De plus, il s'avère que la peur et l'incompréhension masquent souvent le problème du racisme en milieu scolaire.⁸

Résumons. Le racisme et les inégalités raciales sont bien documentés au Québec, au moins pour les 20 dernières années. On les trouve notamment à l'œuvre dans les établissements scolaires de la province et on craint qu'ils aient des effets dévastateurs sur les perspectives de réussite des jeunes Noirs⁹. À ce stade, cependant, nous n'en sommes

8. Anne-Marie Livingstone, « Le système éducatif », p. 30.

9. Pour approfondir la question, plusieurs études bien faites peuvent être consultées : Anne-Marie Livingstone, Jacqueline Celemencki et Mélissa Calixte, « Youth Participatory Action Research and School Improvement: The Missing Voices of Black Youth in Montreal » ; Gina Lafortune et Fasal Kanouté, « Vécu identitaire d'élèves de 1^{ère} et 2^{ème} génération d'origine haïtienne » ; George J. Sefa Dei, « The Role of Afrocentricity in the Inclusive Curriculum in Canadian Schools ».

pas à trouver des solutions, aux prises que nous sommes avec la difficulté d'admettre qu'il y a un problème de racisme anti-Noir.

Les manuels scolaires et la représentation des minorités

Si les formes contemporaines de racisme et de discrimination sont assez bien connues, quoique pas toujours reconnues, qu'en est-il de la représentation des minorités dans les manuels scolaires? Jouant un rôle de porte d'entrée vers le monde et ses complexités, les manuels sont souvent interrogés par les chercheurs, y compris pour aborder les rapports entre majorités et minorités démographiques.

Parmi les travaux qui ont fait parler d'eux, notons ceux de l'équipe de Béchir Oueslati, dont les résultats ont été publiés entre autres en 2010 et 2011. Il s'agissait de comparer des manuels québécois et ontariens utilisés au primaire et au secondaire afin d'apprécier l'évolution du traitement réservé à l'Islam et aux musulmans. Les travaux de Sivane Hirsch et Marie Mc Andrew, publiés en 2011 et 2013, ont aussi connu un retentissement considérable. La démarche des autrices consistait à évaluer la place occupée par la communauté juive et l'Holocauste dans les manuels utilisés au secondaire dans les programmes d'Histoire et éducation à la citoyenneté et d'Éthique et culture religieuse.

Bien que ses recherches ne se limitent pas au Québec, le premier à documenter systématiquement la représentation des Noirs dans les manuels d'histoire au Canada est vraisemblablement James W. St-G. Walker. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages majeurs, publiés entre 1976 et 2016, qui insistent sur l'absence de reconnaissance de la contribution des Noirs dans les manuels (du primaire aux études supérieures), d'une part, et sur la méconnaissance qui en découle chez les jeunes, d'autre part. Dans un mémoire de maîtrise déposé en 2010, Augustin Roland D'Almeida s'est penché quant à lui sur la place des Noirs dans l'enseignement de l'histoire au 19^e siècle. En comparant 4 manuels, il fait ressortir que la présence des Noirs n'est abordée sous aucun angle – qu'il s'agisse de remarquer l'arrivée en Nouvelle-France

de l'interprète Mathieu Da Costa dès 1604, d'évoquer la traite des Noirs, de poser la question de leurs origines géographiques ou d'envisager leurs apports à la société québécoise. Mentionnons aussi Arnaud Bessière qui, en 2012, a publié des travaux sur la représentation du legs des Noirs au fil du cursus scolaire. Il débouche sur la reconstitution d'une histoire riche de quatre siècles, mais largement passée sous silence à l'école.

Impossible de faire l'impasse sur *L'école du racisme* de Catherine Larochelle, paru en 2021. L'autrice a analysé et comparé 87 manuels scolaires utilisés dans les écoles du Québec entre 1830 et 1910. Dans les passages qui portent sur les Noirs, elle expose un processus de « construction rhétorique » : « Dans ce processus, les populations noires sont déshumanisées. La hiérarchie raciale qui les infériorise et l'identité individuelle qui leur est constamment déniée sont parmi les nombreuses manifestations de cette déshumanisation. »¹⁰ N'évoquant pas les pratiques esclavagistes, note-t-elle quelques lignes plus bas, les manuels examinés parlent bien des Noirs aux écoliers, mais comme des ressources exploitables doublées de sauvagerie cannibale.

À ce stade, le lecteur se dit peut-être : « Il n'y a pas eu d'esclavage en Nouvelle-France, les Noirs d'ici sont pour la plupart issus d'une immigration récente. Comment des personnes qui n'étaient pas là auraient-elles pu contribuer à notre histoire ? » D'après mon expérience, ces idées sont assez tenaces et résistantes à l'accumulation des preuves contraires. Aborder cette question risquerait de nous entraîner un peu loin, mais disons quand même que, depuis les travaux pionniers de Walker, maints historiens canadiens et québécois ont écrit sur la présence et la contribution des Noirs. Les plus connus et persuasifs sont sans doute Dorothy Williams, autrice des *Noirs à Montréal 1628-1986*, et Daniel Gay, auteur des *Noirs du Québec 1629-1900*. Quant à

10. Catherine Larochelle, *L'école du racisme*, p. 155.

l'esclavage, il a été documenté dès 1960 par l'un des plus importants historiens québécois, Marcel Trudel, dans *L'esclavage au Canada français* – réédité en 2004 sous un autre titre. En plus de souligner (avant tout le monde) l'impact politique, démographique, économique et culturel des Noirs sur le développement de la société, Trudel prouve, document officiel à l'appui, que l'esclavage a bien été légal en Nouvelle-France. Cette légalité remonte à une ordonnance de l'intendant Jacques Raudot, prenant effet le 13 avril 1709 :

Nous avons là le premier texte officiel qui statue sur l'esclavage au Canada. Désormais, les Noirs et les Amérindiens qui auront été achetés seront esclaves, comme la chose se pratique à l'égard des Noirs dans les Antilles françaises : Noirs ou Amérindiens, ils appartiennent en pleine propriété à ceux qui les ont acquis. Cette ordonnance de Raudot demeurera le texte fondamental.¹¹

Ce qui précède me donne l'occasion de souligner un autre aspect de ce qui anime mon essai. Si d'un côté les Noirs occupent une authentique place dans l'histoire du Québec et si de l'autre on n'en trouve pas le reflet dans l'enseignement de l'histoire, c'est qu'il y a quelque chose à comprendre, un chaînon manquant, et quelque chose à faire. Inquiète du sort de nos jeunes, j'ai voulu ancrer ma recherche dans l'école secondaire d'aujourd'hui et dans ce que les manuels récents disent des Noirs et des événements qui les concernent. Qu'est-ce que mes travaux font ressortir ? Pour le dire sans gants blancs, une domination qui reproduit des inégalités raciales en comptant sur une « invisibilisation » constante. Mais ne sautons pas d'étape. Pour le moment, voyons comment j'en suis venue, comme Hirsch, à arrêter mon choix sur le programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté.

11. Marcel Trudel, *Deux siècles d'esclavage au Québec*, p. 53.

Enseigner l'histoire pour former des citoyens ouverts aux différences

À mon sens, le virage le plus significatif pour l'enseignement actuel de l'histoire dans les écoles secondaires du Québec survient en 1996, avec la publication du Rapport Lacoursière, intitulé *Se souvenir et devenir*¹². L'idée phare du rapport consiste à orienter l'enseignement de l'histoire vers l'éducation civique. C'est aussi la pierre angulaire de la création du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté, son esprit, son horizon. Mis en œuvre dans les écoles à la rentrée 2005, le but de ce programme est de former des citoyens attachés à la démocratie, ouverts sur le monde, tolérants et respectueux des différences. Dans la documentation officielle, on accentue en toutes lettres que c'est en aidant l'élève à prendre conscience des conséquences du passé qu'on peut l'aider à consolider l'exercice de sa citoyenneté.

Pour approcher la tension entre la situation des Noirs, marquée par le racisme, et ces visées d'ouverture et de diversité, le programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté m'a donc semblé approprié, voire idéal. Fidèles aux ambitions du programme, les divers manuels qu'il propose ont en commun de se concevoir comme des outils de référence devant mener vers un monde plus juste et inclusif. Ils entendent aider les élèves à prendre conscience des impacts du passé sur le cours de l'histoire, en vue d'informer l'exercice de la citoyenneté dans une société démocratique et diversifiée.

Le programme d'histoire et éducation à la citoyenneté poursuit deux visées de formation : amener l'élève à développer sa compréhension du présent à la lumière du passé et le préparer à participer de façon éclairée à la vie sociale, dans une société démocratique, pluraliste et ouverte sur un monde complexe.¹³

12. Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire, *Se souvenir et devenir*.

13. Ministère de l'Éducation, *Histoire et éducation à la citoyenneté*, p. 337.

J'ai comparé 13 ensembles didactiques, pour un total de 29 manuels destinés aux élèves des deux cycles du secondaire. Ils ont tous été approuvés par le ministère de l'Éducation entre 2007 et 2010 et figuraient tous sur la liste officielle du Bureau d'approbation du matériel didactique au moment de la recherche¹⁴. Ils ont également en commun d'avoir traversé une procédure d'édition rigoureuse, comptant entre autres sur les vérifications de spécialistes indépendants et d'enseignants du secondaire. Voici la liste des ensembles didactiques :

Pour le 1^{er} cycle du secondaire :

- *D'hier à demain* ;
- *Histoire en action* ;
- *L'Occident en 12 événements* ;
- *Réalités* ;
- *Regards sur les sociétés*.

Pour le 2^e cycle du secondaire :

- *Fresques* (pour le secondaire 3) ;
- *Fresques* (pour le secondaire 4) ;
- *Le Québec, une histoire à suivre...* ;
- *Le Québec, une histoire à construire* ;
- *Présences* (pour le secondaire 3) ;
- *Présences. Une histoire thématique du Québec* (pour le secondaire 4) ;
- *Repères* (pour le secondaire 3) ;
- *Repères* (pour le secondaire 4).

14. En 2017, le ministère a mis en place un programme d'Histoire du Québec et du Canada pour le 2^e cycle du secondaire, en lieu et place du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté. Pour consulter la liste du matériel didactique approuvé pour l'année en cours, voir le site du Bureau d'approbation du matériel didactique (<http://www1.mels.gouv.qc.ca/bamd/>).

Comme nous le verrons au chapitre suivant, le présent livre n'est pas un résumé de mes recherches. Nous ciblerons un seul thème (l'esclavage) et le petit nombre de manuels de l'élève qui en parlent (*Réalités* 2A, *L'Occident en 12 événements* 1B, *D'hier à demain* B, *Regards sur les sociétés* 2 et *Histoire en action* 2).

En dépit des intentions et des procédures d'édition, ces manuels n'atteignent pas leur cible. Ils tendent à perpétuer des clichés raciaux sur les Noirs et à entretenir leur invisibilité. Cela, y compris quand il s'agit de raconter l'histoire de leur esclavage. Le Chapitre 3 a pour tâche de faire ressortir le contraste entre le contenu de ces manuels et la documentation disponible. Avant cela et pour mieux l'apprécier, penchons-nous sur ma méthode d'analyse, qui accentue les rapports de domination.

CHAPITRE 2

La parole et la domination

Par la représentation des Noirs qu'ils véhiculent, les manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté contribuent-ils à l'exclusion des Noirs ; c'est-à-dire à la production et à la reproduction des rapports de domination qui les touchent ? Si c'est le cas, dans quelle mesure et suivant quels processus ? À grands traits, c'est là le questionnement qui m'anime depuis plus de 10 ans. Au fil de mes recherches, des questions plus circonscrites ont émergé, parmi lesquelles celle qui guide le présent livre : dans quelle mesure les voix des Noirs sont-elles prises en considération dans la transmission des connaissances sur l'esclavage des Noirs ? Pour interroger les manuels, j'ai employé une méthode dite d'analyse qualitative de contenu en m'appuyant sur les concepts de « représentation des Noirs » et de « domination ». Pour les besoins du présent ouvrage, je propose de concentrer l'attention sur la domination, en s'attardant à trois auteurs qui m'ont particulièrement inspirée : Cheikh Anta Diop, Teun Adrianus Van Dijk et Pierre Bourdieu.

La domination et la narration

L'usage de l'aliénation culturelle comme arme de domination est vieux comme le monde ; chaque fois qu'un peuple en a conquis un autre, il l'a utilisée. [...] À l'heure actuelle, c'est une

situation identique que nous trouvons en Afrique et dans les pays colonisés. On saisit le danger qu'il y a à s'instruire de notre passé, de notre société, de notre pensée, sans esprit critique, à travers les ouvrages occidentaux.¹⁵

L'auteur de ces lignes, Cheikh Anta Diop, est un célèbre historien sénégalais – doublé d'un anthropologue, d'un philosophe, d'un physicien et d'un homme politique. Son œuvre a eu une influence majeure sur la littérature anticoloniale. Dans ces lignes, il parle de l'aliénation culturelle en tant qu'arme de domination. Cette aliénation désigne le fait de perdre ses repères jusqu'à devenir étranger à soi-même – perdre sa langue, son histoire, son nom, ses coutumes, etc. Selon Diop, c'est l'une des principales clés de la domination, dans la mesure où il s'agit de subvertir la mémoire de tout un peuple et de transmettre l'oubli de génération en génération. Dit autrement, quand un peuple est aliéné culturellement, il devient facile à dominer. Il administre lui-même la domination. C'est dire que, selon Diop, le poids du discours et des représentations est déterminant, qu'il s'agisse de falsifier l'histoire ou de la passer sous silence. En effet, ce n'est pas parce qu'un événement se produit qu'on s'en souvient : il faut encore le raconter régulièrement. Les groupes et personnes qui ont le pouvoir d'orienter ce récit peuvent rendre invisibles des gens, des peuples, des époques et des événements. Pour Diop, c'est précisément ce qui se produit en Afrique à partir de la colonisation européenne.

Pour mettre en lumière comment un récit peut soutenir une domination, il faut procéder à l'analyse de discours. C'est ce qu'a fait Teun Adrianus Van Dijk, un linguiste néerlandais, en s'intéressant à la reproduction du racisme. Voyons quelques-uns de ses résultats. Dans sa perspective, la domination a deux faces. D'un côté, elle est le pouvoir social exercé par les membres d'un groupe, par les institutions ou par une élite. De l'autre, la domination est l'inégalité sociale qui résulte de l'exercice

15. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, p. 14.

de ce pouvoir. Elle ne peut advenir sans le recours à divers types de discours, parmi lesquels la justification, le déni et la réduction.

Ainsi, pour Van Dijk, le privilège d'influencer les discours et de déterminer leur contenu est nécessaire à l'exercice d'une domination. Autrement dit, plus un groupe a de pouvoir, plus il contrôle ce qui se dit – déterminant « qui a le droit de dire/écrire/entendre/lire quoi à/ de qui, où, quand et comment »¹⁶. Lorsqu'un groupe est en mesure de réguler la circulation de l'information, il diffuse sa vision du monde. Le pouvoir de domination qui en découle est énorme dans la mesure où le discours agit rétroactivement sur les événements : il peut notamment réviser leur contexte (qu'il s'agisse du temps, du lieu, du cadre) et le rôle des acteurs qui y ont pris part (par exemple pour l'exagérer ou le diminuer).

Qu'est-ce qui se passe en bas de l'échelle sociale ? Van Dijk soutient que les groupes dominés, par effet de conséquence, sont limités dans leur prise de parole.

De l'autre côté, de façon illégitime ou immorale, les membres de groupes moins puissants peuvent se retrouver limités dans leurs actes communicatifs. Les hommes peuvent, subtilement ou sans détour, refuser aux femmes de prendre la parole ou d'aborder certains thèmes. Les juges et les policiers peuvent ne pas permettre aux sujets de droit de s'expliquer ou de se défendre, les agents d'immigration peuvent empêcher les réfugiés de raconter leur histoire et les Blancs peuvent critiquer les Noirs qui abordent le racisme (à supposer qu'ils les laissent parler ou écrire).¹⁷

16. Teun A. Van Dijk, « Principles of Critical Discourse Analysis », p. 257. Traduction libre de : « who is allowed to say/write/hear/read what to/from whom, where, when and how ».

17. Teun A. Van Dijk, « Principles of Critical Discourse Analysis », p. 260. Traduction libre de : « On the other hand, members of less powerful groups may also be illegitimately or immorally restricted in their communicative acts. Men may subtly or bluntly exclude women from taking the floor or from choosing specific topics. Judges or police officers may not allow subjects to explain or defend themselves, immigration officers may prevent refugees from telling their story, and whites may criticize blacks for talking about racism (if they let them talk/write about it in the first place). »

Certains diront que cela n'arrive pas au Québec. Cependant, à quelle fréquence a-t-on entendu des Noirs exprimer leur point de vue dans les débats publics des dernières années sur le racisme systémique, le profilage racial, la *blackface* ou l'utilisation du mot en n ? Dans les médias grand public, je dirais que cette fréquence est très faible. Si on peine à percevoir ce qui cloche là-dedans, Van Dijk nous invite à comprendre que c'est parce que nous sommes déjà habitués à l'absence des Noirs dans le débat public.

En somme, d'après Van Dijk, l'accès au discours est d'une importance capitale dans la reproduction des rapports de domination. Si cet accès est stratégique et marqué par l'inégalité, c'est simplement que la parole – médiatique, politique, savante, bureaucratique, etc. – n'est pas donnée à tout le monde.

Le sociologue français Pierre Bourdieu est plus catégorique encore. Pour lui, les discours véhiculés dans l'espace public *sont* ceux des dominants¹⁸. Selon lui, la domination est un rapport social caractérisé par la subordination et l'intériorisation de certaines représentations par les individus sur lesquels elle s'exerce. Il s'agit d'une violence symbolique, c'est-à-dire un « pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force »¹⁹. En mesure d'imposer leur vision comme si elle était universelle, les dominants attribuent un statut d'infériorité aux dominés qui, à leur tour, intègrent cette représentation négative d'eux-mêmes. C'est alors qu'on se croit réellement inférieur et dépendant du dominant. Le rapport de domination semble ainsi « aller de soi », être naturel, dans l'ordre des choses.

Bourdieu soutient que la domination a des conséquences néfastes et durables : une fois enracinée dans la tête du dominé, elle engendre exclusion et inégalité. Dans sa forme achevée, elle devient une croyance

18. Une posture qu'il expose dans ses *Méditations pascaliennes* et son *Esquisse d'une théorie de la pratique*.

19. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction*, p. 18.

durable qui perpétue les injustices et les inégalités en leur donnant un air normal et acceptable. L'éducation et les médias se présentant comme les principaux vecteurs de cette normalité et de cette acceptabilité, l'école apparaît dès lors comme un outil essentiel de domination.

Où nous conduisent ces considérations de Diop, Van Dijk et Bourdieu ? À un concept de domination qui passe par le modelage de la mémoire et des espaces de prise de parole. Pour voir comment cela se concrétise, il importe de porter attention à la manière de raconter l'histoire, notamment à l'école. Qu'est-ce que cela pourrait signifier pour les Noirs d'Amérique du Nord ? Il faut s'attendre à trouver un récit sur le vécu et l'histoire des Noirs qui aurait été construit sans eux, en leur absence ; qui les confinerait à la quasi-inexistence. Dans ce récit, les Noirs auraient une place, mais seulement celle qui traduirait la domination qui les afflige. Cela dit, des précisions supplémentaires sont requises pour passer de ces considérations à l'analyse des manuels. Sur quelles dimensions de la domination devons-nous nous arrêter ? en privilégiant quels indicateurs, quels thèmes et quels points de repère ?

Les points de vue et le contrôle du discours

L'histoire des opprimés, telle qu'écrite par leurs oppresseurs [...] cherche à imposer une taxe d'amnésie sociale, historique et culturelle aux peuples africains, les dérobant ainsi de leurs ressources les plus précieuses – soit leur connaissance de la vérité et de la réalité de leur existence, leurs identités et leurs héritages culturels, leurs esprits, leurs corps et leurs âmes ; leurs richesses, leurs terres, le fruit de leurs labeurs et leurs vies.²⁰

20. Amos N. Wilson, *The Falsification of Afrikan Consciousness*, p. 2. Traduction libre de : « The history of the oppressed, as written by their oppressors, [...] seeks to impose social/historical/cultural amnesic tax on the heads of Afrikan peoples and thereby rob them of their most valuable resources – their knowledge of truth and reality of self; their cultural heritage and identity, minds, bodies, and souls; their wealth, lands, products of their labor and lives. »

Amos Nelson Wilson, à qui l'on doit ces quelques lignes, était un professeur de psychologie et un travailleur social afro-américain, également versé en philosophie. Il s'est intéressé à la manière dont l'écriture de l'histoire façonne l'esprit des personnes et des peuples. Dans *The Falsification of Afrikan Consciousness*, publié en 1993, il soutient l'urgence pour les Afro-descendants de se réapproprier leur histoire afin de lutter contre l'amnésie. Aux yeux de Wilson, on confond encore largement histoire universelle et histoire de l'Europe, ce qui contribue à légitimer et à maintenir une domination blanche. Pour combattre la domination là où elle se cache, poursuit Wilson, il faut s'en prendre aux représentations, croyances et discours.

Ma part de ce combat consiste à étudier la représentation des Noirs dans les manuels d'histoire, sous l'angle des rapports de domination. Pour y arriver, j'ai mis l'accent sur la dimension des « points de vue ». C'est-à-dire que je pose deux questions fort simples : qui parle et de qui on parle ? Il me fallait observer si les voix des Noirs sont prises en considération, et à quels sujets. En quelque sorte, je me réapproprie par là une des affirmations de Van Dijk :

Ainsi, si les immigrants, les réfugiés et les (autres) minorités souffrent des préjugés, de la discrimination et du racisme, et si les femmes continuent de subir la domination, la violence et le harcèlement sexuel masculins, il est essentiel d'examiner et d'évaluer ces événements et leurs conséquences avant tout de leurs points de vue. Ainsi, ces événements seront nommés racistes ou sexistes si les femmes ou les Noirs bien informés les nomment ainsi, malgré le déni des Blancs ou des hommes.²¹

21. Teun A. Van Dijk, « Principles of Critical Discourse Analysis », p. 253. Traduction libre de : « Thus, if immigrants, refugees and (other) minorities suffer from prejudice, discrimination and racism, and if women continue to be subjected to male dominance, violence or sexual harassment, it will be essential to examine and evaluate such events and their consequences essentially from their point of view. That is, such events will be called racist or sexist if knowledgeable Blacks or women say so, despite white or male denials. »

Pour cerner les points de vue, j'avais besoin de déterminer des indicateurs. J'en ai employé trois, en me demandant : (1) de qui parle-t-on, quels *acteurs* sont dans le récit ? (2) à l'expertise de quels *spécialistes* recourt-on ? et (3) à quels *témoignages* se réfère-t-on ? En compilant et en analysant les réponses à ces questions, j'ai pu faire ressortir les points de vue prépondérants et, par-là, une partie des rapports de domination.

Je ne me suis pas posé ces questions à toutes les pages des manuels. Dans ma thèse, je me suis concentrée sur deux thèmes pour lesquels il est difficile de nier un rôle central aux Noirs. Ces thèmes sont le commerce triangulaire et la traite atlantique (c'est-à-dire l'esclavage des Noirs aux 16^e, 17^e et 18^e siècles), et le colonialisme européen. Évidemment, les Noirs sont tout sauf des esclaves, leur histoire va bien au-delà de la souffrance et de la domination. J'ai opté pour ces thèmes, car l'esclavage des Noirs et le colonialisme européen renvoient à des périodes qui ont profondément marqué les rapports inégalitaires entre Noirs et Blancs en Amérique du Nord – et au-delà. La manière de raconter les événements attachés à ces thèmes nous servira de lanterne pour éclairer la situation des Noirs dans la société québécoise d'aujourd'hui. En effet, le Chapitre 4 nous fournira l'occasion de faire ressortir ce qui survit de l'esclavage et du colonialisme – à travers le racisme, les injustices raciales, les représentations négatives et l'invisibilisation.

Pour les besoins de cet essai, je propose de nous concentrer sur un seul thème : le commerce triangulaire et la traite atlantique, autrement dit l'esclavage. Notre premier point de repère pour apprécier le contenu des manuels à ce propos concernera la présence ou l'absence des témoignages laissés par des personnes noires ayant vécu en propre l'esclavage. Pourquoi ? Parce que des milliers d'esclaves ont écrit, donnant lieu à une vaste littérature qu'on appelle aujourd'hui les récits d'esclave (*slave narratives*). Ces écrits sont dépositaires de la mémoire des Noirs durant cette période, ce qui leur donne une valeur documentaire difficile à égaler. La question qui en découle est sans artifice : en

tient-on compte ? Notre deuxième point de repère est la place occupée dans les manuels par les figures noires qui ont marqué la résistance antiesclavagiste et abolitionniste. En effet, le système esclavagiste a été ébranlé puis s'est écroulé sous la pression des luttes incessantes menées par des Noirs – un fait bien documenté. J'ai donc voulu examiner si ces figures sont abordées.

En voilà assez sur les fondements de ma démarche. Le tableau qui suit reprend ses grandes lignes. Nous sommes maintenant prêts à regarder ce que j'ai trouvé dans les manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté.

Concept opératoire	rapports de domination
Dimension de domination examinée	points de vue
Indicateurs des points de vue	qui parle et de qui on parle
Thème approché	commerce triangulaire et traite atlantique
Points de repère pour l'analyse	récits d'esclave et figures noires anti-esclavagistes

CHAPITRE 3

Récits d'esclave ignorés et personnages noirs oubliés

Ce qu'il redoutait absolument, je le désirais par-dessus tout. Ce qu'il adorait le plus, je le haïssais le plus. Ce qui était à ses yeux un mal terrible à fuir prudemment était pour moi un bien immense à rechercher avec diligence; et tous les arguments qu'il avait passionnément utilisés contre mon apprentissage de la lecture n'avaient réussi qu'à éveiller en moi le désir et la détermination d'apprendre.²²

Né esclave au Maryland, Frederick Douglass estimait être venu au monde le 18 février 1817. En 1838, il s'évade et, en 1841, il devient le plus illustre porte-parole du mouvement abolitionniste. *Mémoires d'un esclave*, autobiographie qu'il publie en 1845, va le propulser dans l'arène politique et se hisser parmi les livres étatsuniens les plus influents de son temps. L'histoire de Frederick Douglass est exceptionnelle, car il parvient contre toute attente à s'affranchir de la condition d'esclave pour devenir conseiller du président Abraham Lincoln. Entre temps, il s'était fait connaître à titre d'orateur et de politicien antiesclavagiste, d'écrivain et de philosophe. Malgré le brio de ce personnage et le caractère incontournable de ses écrits pour comprendre

22. Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*, p. 39-40.

comment s'effondre l'esclavage en Amérique du Nord, y compris au Québec, *Mémoires d'un esclave* n'est mentionné dans aucun des manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté que j'ai examinés. La table est mise.

Les récits d'esclave comme œuvres de référence et sources de témoignages

Ce n'est pas un cas isolé. Aucune œuvre de référence écrite par un auteur noir, parmi toutes celles disponibles, ne figure dans les cinq manuels abordant la traite atlantique. En effet, des milliers d'anciens esclaves se sont racontés, ont laissé des traces. Ces récits constituent un trésor d'information et leur diffusion a joué un rôle clé dans l'abolition de l'esclavage. De même, ils constituent un moment fondateur dans le développement subséquent de la littérature noire en Amérique du Nord. Qu'apprend-on d'Ottobah Cugoana, Henry Bibb, Hannah Crafts, Sojourner Truth (voir Chapitre 8) ou Samuel Ringgold Ward? Où lit-on ne serait-ce que leur nom?

Deux observations me semblent devoir être formulées. D'une part, dans les manuels, les points de vue mobilisés pour aborder la traite atlantique sont émis par des Européens, à l'exception d'une citation attribuée à Affonso I^{er}, roi du Congo, dans *D'hier à demain*²³. D'autre part, alors que plus d'un millier de récits d'esclave sont accessibles, on ne les cite nulle part. On donne bien une voix à l'anti-esclavagisme étatsunien, mais c'est celle de Harriet Beecher Stowe, une abolitionniste blanche autrice de *La Case de l'oncle Tom*, paru en 1852.

Arrêtons-nous un instant sur *l'oncle Tom*. Il se trouve que chez nos voisins étatsuniens, l'ouvrage de Stowe est un lieu commun de l'enseignement de l'histoire au secondaire. Ce choix fait cependant l'objet d'une vive controverse, le livre étant critiqué en raison des stéréotypes sur les Noirs qu'il véhicule et renforce. Pour mieux comprendre ces

23. *D'hier à demain* (manuel de l'élève B), p. 76.

critiques, évoquons Serge Bilé, journaliste franco-ivoirien auteur des *Noirs dans l'histoire: clichés et préjugés de l'époque coloniale à nos jours*, paru en 2017. Dans ce livre, il soutient que les préjugés sur les Noirs prennent souvent racine dans l'histoire de l'esclavage et de la colonisation. C'est dans le chapitre intitulé « Les Noirs sont de grands enfants » que Bilé s'intéresse à la figure de l'oncle Tom. Si se voir qualifier d'oncle Tom est une insulte, soutient-il, c'est que ce personnage est la figure du Noir bon enfant, aliéné, docile et servile. C'est qu'on réduit le « bon » Noir digne de liberté à une caricature qui conserve tous les traits de l'esclavage. Oncle Tom, écrit-il, est « devenu un mot générique honni au sein des communautés noires, surtout africaine-américaine. L'insulte suprême pour ses membres et le symbole personnifié d'une certaine forme de lâcheté »²⁴. Malgré cela, on a là un livre servant de référence centrale pour l'enseignement de l'histoire de l'abolitionnisme aux adolescents partout en Amérique du Nord. Ce livre est publié tardivement dans l'histoire du mouvement antiesclavagiste, son autrice est blanche et son personnage éponyme véhicule le stéréotype du Noir occupant un rôle de figurant dans sa propre histoire. Pincez-moi.

J'ajoute qu'il y a un monde de différence entre être une femme blanche qui n'a pas connu les affres de l'esclavage en chair propre, comme Stowe, et être une femme noire au temps de l'esclavage. Être à la fois femme et noire renvoie à une double oppression, de race et de genre, dans un système esclavagiste qui a normalisé des violences sexuelles d'une ampleur difficile à concevoir. C'est dans ce contexte terrible que, bien avant Stowe, plusieurs femmes noires ont écrit sur leur condition et lutté pour son abolition. Elles ont gagné par là une notoriété qui n'a été éclipsée par l'oncle Tom que longtemps après les événements. Notons, parmi les plus anciennes contributrices,

24. Serge Bilé, *Les Noirs dans l'histoire*, p. 82. Pour plus d'informations sur cette controverse, voir aussi les *Notes of a Native Son* de James Baldwin et le Chapitre 5 des *Lies My Teacher Told Me* de James W. Loewen, qui porte sur le racisme « invisible ».

Phillis Wheatley qui, en 1773, publie les *Poems on Various Subjects*; ou, parmi les plus connues, Mary Prince, autrice de *La véritable histoire de Mary Prince, esclave antillaise*, paru en 1830 (voir Chapitre 7). Dans les manuels examinés, ces femmes qui ont fait retentir leur voix pour la libération de leur peuple sont absentes, effacées de leur propre tragédie. Les élèves se font une idée de ce pan d'histoire sans jamais entendre parler de ces femmes qui racontent les traumatismes de l'esclavage, ce qu'il a fallu pour les surmonter et se libérer, et comment on passe de sa propre libération à celle de tout un peuple.

Ces remarques sur Wheatley et Prince ne sont pas anodines. À la lecture des manuels, j'ai eu l'impression que les Noirs avaient été passifs à la manière de l'oncle Tom, qu'ils s'étaient laissé faire et qu'ils n'avaient jamais écrit ou pris la parole pour dire et dénoncer ce qu'ils vivaient. C'est en me penchant sur les textes de Wheatley, de Prince et de tant d'autres, que j'ai compris que les voix des femmes et des hommes noirs avaient plutôt été soustraites de l'histoire, soustraites des drames mêmes où elles sont à l'avant-plan. C'est là l'ironie de l'invisibilité des Noirs : leur histoire dramatique se raconte sans eux. Ce sont des Blancs qui parlent, c'est à eux qu'on se réfère. D'où l'impression répandue que ce sont principalement des Blancs qui ont lutté courageusement contre l'esclavage. C'est là ce que véhiculent les manuels examinés, l'idée suivant laquelle ce sont les Blancs qui ont pris la parole pour défendre les Noirs, eux qui ont pensé ou écrit sur les misères de la condition d'esclave, eux qui ont agi, eux qui ont eu à cœur la libération des Noirs.

Si l'on se souvient de l'idée, abordée au chapitre précédent, suivant laquelle la domination passe par le discours, on comprendra qu'on vient d'en franchir la ligne ici. Nous sommes en effet devant un cas de groupe dominant racontant en silo l'histoire d'un groupe dominé. Pour le dire sans artifice, l'esclavage des Noirs est un épisode aussi funeste qu'important ayant laissé des blessures qui se sont transmises jusqu'à nous d'une génération à l'autre. Le rôle des manuels d'Histoire et éducation à la citoyenneté n'est pas de reproduire les grandes injustices

de notre monde, il est d'informer honnêtement le citoyen en devenir pour l'aider à fonder son jugement sur des bases solides²⁵. Ici, cela impliquerait de l'informer des expériences et des souffrances des Noirs d'Amérique du Nord en lui permettant d'apprécier les traces qu'ils ont laissées.

Si l'absence des voix noires est aussi flagrante et choquante, comment se fait-il qu'elle paraisse tout à fait normale dans les pages des manuels ? C'est qu'avec le temps, les dominations deviennent ordinaires et à peine perceptibles – c'est même vrai dans une certaine mesure pour ceux qui les subissent. Nous l'avons vu en parlant de Van Dijk et Bourdieu.

Plusieurs formes de domination, plus ou moins subtiles, sont si persistantes qu'elles viennent à sembler naturelles, au moins jusqu'à ce qu'elles soient contestées, comme dans les cas de la domination des hommes sur les femmes, des Blancs sur les Noirs ou des riches sur les pauvres. Si les esprits des dominés peuvent être influencés de manière à accepter la domination, et ainsi à agir de façon à soutenir les intérêts des puissants de leur plein gré, nous apposerons le terme « hégémonie ». Une fonction centrale du discours dominant est précisément de produire ce consensus, cette acceptation et cette légitimation de la domination. [...] Le pouvoir et la domination sont habituellement organisés et institutionnalisés.²⁶

25. Voir la fin du Chapitre 1 pour un rappel des valeurs du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté.

26. Teun A. Van Dijk, « Principles of Critical Discourse Analysis », p. 255. Traduction libre de : « Many more or less subtle forms of dominance seem to be so persistent that they seem natural until they begin to be challenged, as was/is the case for male dominance over women, White over Black, rich over poor. If the minds of the dominated can be influenced in such a way that they accept dominance, and act in the interest of the powerful out of their own free will, we use the term hegemony. One major function of dominant discourse is precisely to manufacture such consensus, acceptance and legitimacy of dominance. [...] Power and dominance are usually organized and institutionalized. »

Je dirais qu'il faut y voir une forme de censure. Censurer les dominés, c'est mettre en évidence le point de vue du dominant, réunissant les conditions pour une exclusion d'une cruauté paradoxale, à la fois spectaculaire et méconnue, là-devant et ignorée, observable et latente. C'est ainsi qu'on peut concevoir que l'esclavage a engendré des inégalités qui, à coup de récits déformés ou erronés, persistent jusqu'à aujourd'hui, entretenant l'oppression des Noirs.

Cet état de fait, s'il est méconnu du grand public, fait l'objet d'une documentation scientifique considérable, y compris en contexte canadien. Prenons l'exemple de l'historien James W. St-G. Walker, auteur du *Précis d'histoire sur les Canadiens de race noire*, paru en 1980. Dans cet ouvrage, le chercheur montre l'impasse où a abouti son étude sur « l'image, l'importance et le rôle » des Noirs dans les articles et livres savants utilisés à l'université, d'un océan à l'autre, dans les cours d'histoire du Canada. Une « tentative parfaitement inutile », écrit-il dès les premières lignes, tant ce matériel ignore l'existence de communautés noires, quelles qu'elles soient. Les étudiants, poursuit-il, peuvent suivre tout le cursus universitaire sans jamais prendre connaissance de leurs contributions. Par défaut, ils apprennent que les Noirs jouent un rôle dans l'histoire des États-Unis, mais que leur présence au Canada relève d'une immigration récente, en provenance des Antilles et de l'Afrique²⁷. Cela, même si la présence d'une communauté noire est attestée depuis le 17^e siècle²⁸.

C'est pourquoi, toujours dans son *Précis d'histoire*, Walker souligne à quel point l'enseignement de l'histoire des Noirs en milieu scolaire revêt une importance capitale. L'influence que cet enseignement exerce sur les jeunes, noirs et blancs, sur leurs actions présentes et à venir, doit être envisagée avec le plus grand sérieux. D'après lui, dans la mesure où les jeunes articulent au quotidien des faits erronés et

27. James William St-George Walker, *Précis d'histoire sur les Canadiens de race noire*, p. 3.

28. À ce sujet, je recommande de consulter les travaux de Dorothy W. Williams, particulièrement *Les Noirs à Montréal 1628-1986: essai de démographie urbaine*.

préjudiciables, ils ne peuvent que perpétuer les attitudes racistes et les inégalités qui affligent les Noirs. Aux yeux de Walker, un meilleur enseignement de l'histoire des Noirs est à portée de main ; la masse de documentation existante enlevant toute crédibilité aux clichés qui circulent. Il aiderait les jeunes Noirs à comprendre qu'ils sont issus d'un groupe avec de grandes réalisations à son actif – une base importante de la confiance en soi. De plus, cet enseignement permettrait de lever le voile sur la structure de la société à l'époque coloniale, en particulier en ce qui concerne l'exploitation de la main-d'œuvre noire dans la construction du Canada et les origines des barrières raciales. En attendant et comme le souligne Walker, les Noirs sont contraints de se faire « une idée de leur propre valeur d'après la définition qu'en ont donnée des personnes étrangères à leur groupe »²⁹.

La résistance abolitionniste et le Sauveur blanc

En me renversant, vous n'avez rien fait de plus que de couper le tronc de l'arbre de la liberté noire à St-Domingue, il remontera des racines, car elles sont nombreuses et profondes.³⁰

Revenons à nos manuels et à leur approche de la traite atlantique, en vue d'observer la place occupée par les figures noires éminentes de la lutte antiesclavagiste et du mouvement abolitionniste. Les passages en cause sont parfois très courts. Dans *Histoire en action*, par exemple, on mentionne la présence d'esclaves amenés de force aux États-Unis et on formule quelques phrases sur le mouvement abolitionniste. En substance, on lit que ce mouvement est porté par « certains Européens [qui] se déclarent contre l'esclavage » et que « d'abord peu nombreux, ces abolitionnistes se font entendre de plus en plus »³¹. Le manuel *Réalités* conçoit le mouvement à peu près dans les mêmes

29. James William St-George Walker, *Précis d'histoire sur les Canadiens de race noire*, p. 5.

30. Toussaint Louverture, *Mémoires du Général*, p. 83.

31. *Histoire en action* (manuel de l'élève 2), p. 203.

termes, formulant quelques remarques sur la nature des débats abolitionnistes : « Certains proposent une émancipation graduelle. D'autres désirent l'abolition immédiate. Les deux méthodes sont encore en débat lorsque la guerre de Sécession éclate »³². Pour parler des abolitionnistes, certains ouvrages – comme *Fresques* – adoptent plutôt une approche impersonnelle, diluant le rôle des Noirs dans des énoncés indéfinis et imprécis : « un mouvement pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis commence à émerger. Certains écrivent des articles ou des romans afin de faire circuler leurs idées »³³. Si cette dernière approche ne nie pas activement les voix des Noirs, elle ne reconnaît pas non plus leur impact et leur importance. Bref, qu'il s'agisse de saluer la vertu d'Européens émancipateurs ou d'envisager les abolitionnistes de façon impersonnelle, les Noirs sont repoussés dans les marges de leur histoire – ils sont invisibilisés.

Je dois dire que j'ai d'abord été sincèrement renversée par le fait qu'on ne touche à la perspective d'aucun abolitionniste noir. Ce que j'ai trouvé, en revanche, ce sont des mentions de Toussaint Louverture et Harriet Tubman, quoique privées de contexte. Voyons-y de plus près.

Toussaint Louverture (1743-1803) apparaît seulement dans *Regards sur les sociétés*, où il est qualifié de héros à l'occasion d'une description tenant en une phrase : au bas d'une image le représentant, on précise que « l'esclavage a été aboli définitivement en 1804 »³⁴. Le manuel reste vague, alors que Louverture compte parmi les plus éminentes figures de la lutte contre le système esclavagiste dans les colonies françaises antillaises et dans le monde – notamment en lui faisant la guerre. Capturé en Haïti et emprisonné en France, où il trouvera la mort, Louverture est le précurseur d'une lutte sans précédent, le semeur d'une révolte et d'une résistance qui, après lui,

32. *Réalités* (manuel 2B), p. 208.

33. *Fresques* : 2e cycle du secondaire, 1^{re} année (manuel de l'élève B), p. 119.

34. *Regards sur les sociétés* (manuel 2), p. 76.

ne feront que s'amplifier. Le passage de *Regards sur les sociétés* peut paraître famélique, mais il a le mérite de mentionner une figure noire de l'histoire de l'Amérique.

Dans l'autre manuel qui mentionne Haïti en rapport avec l'abolition de l'esclavage, on évoque la déclaration d'indépendance en la juxtaposant au mouvement abolitionniste étatsunien. Ainsi, *Histoire en action* raconte que : « Dans les plantations du Sud des États-Unis, ces rébellions sont brutalement réprimées. Dans l'île française d'Haïti, elles mènent à la création de l'État noir d'Haïti en 1804. »³⁵ Cette date, 1804, mérite plus d'attention : s'y est déroulée la plus importante révolte d'esclaves de l'histoire moderne, la seule qui ait débouché sur la création d'un État. Or, cet événement majeur est difficile à apprécier à sa juste valeur si on l'aborde en général, sans se pencher sur ses personnages clés. Si Louverture a fait la guerre à la France, ce sont les actions de Jean-Jacques Dessalines qui ont mené à la proclamation de l'indépendance d'Haïti. Ici encore, nous trouvons un héros noir d'Amérique qui a orienté la marche de l'histoire. En ne le mentionnant pas, on nourrit l'impression que les Noirs ne se sont pas mis debout pour leur liberté. Qu'ils sont restés assis à attendre qu'on les libère.

Harriet Tubman, pour sa part, est mentionnée dans quatre manuels – *Fresques*, *Présences*, *Repères* et *Le Québec, une histoire à suivre*. *Fresques* affirme qu'« Harriet Tubman est bien connue pour son implication dans l'organisation de l'underground railroad, un réseau clandestin mis sur pied par les abolitionnistes »³⁶. Comme dans les trois autres manuels, Tubman n'est pas qualifiée elle-même d'abolitionniste. En y regardant de plus près, c'est le chemin de fer qui retient l'attention dans les passages en cause, présenté comme une voie de prédilection offerte en sol canadien aux Noirs tentant de fuir

35. *Histoire en action* (manuel 2), p. 203.

36. *Fresques : 2e cycle du secondaire, 1^{re} année* (manuel de l'élève B), p. 119.

l'esclavagisme américain. Cela tend à refléter et à entretenir la croyance douteuse suivant laquelle le Canada aurait joué un rôle décisif dans l'abolition de ce système. Le sujet a été bien documenté par Dorothy W. Williams et James W. St-G. Walker. La première a montré que le réseau souterrain, dont l'idée a germé chez nos voisins du sud, allait dans les deux sens, servant aussi aux esclaves noirs du Canada fuyant vers les États-Unis³⁷. Le second s'est intéressé à la perspective flatteuse, répandue en histoire du Canada, d'après laquelle ce serait grâce aux Blancs canadiens que les Noirs étatsuniens ont pu être libérés. Il fait ressortir le contraste entre l'idée d'un « système sûr, parfaitement au point et dirigé par des Blancs » et la documentation parvenue jusqu'à nous, qui montre une organisation précaire qui « ne vint en aide qu'à une petite minorité de fugitifs noirs »³⁸. Ce que les documents de l'époque permettent d'établir avec plus de certitude, poursuit Walker, c'est que la plupart des esclaves s'y sont pris seuls pour fuir. Pour le vérifier, il suffit de consulter les récits d'esclaves fugitifs, comme ceux que nous ont laissés Josiah Henson ou Jermain Wesley Loguen. Des récits bien écrits, bien conservés et facilement accessibles³⁹.

Si on peut de la sorte faire l'impasse sur des figures incontournables, qui donc représente l'abolitionnisme dans les manuels examinés ? On y dépeint un mouvement étatsunien mené par des Blancs comme Abraham Lincoln et Harriet B. Stowe. Cela peut nous aider à comprendre pourquoi, au Québec comme dans le reste du Canada, on tend à voir l'esclavage et le racisme comme des choses éloignées qui ne nous concernent pas. Cependant, même si l'esclavage des Noirs

37. « Contrairement à la croyance populaire, le réseau clandestin de passeurs entre le Canada et les États-Unis a servi à faciliter la fuite d'esclaves détenus en territoire canadien. » Dorothy W. Williams, *Les Noirs à Montréal 1628-1986*, p. 29.

38. James William St-George Walker, *Précis d'histoire sur les Canadiens de race noire*, p. 53.

39. Josiah Henson, *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself*; Jermain Wesley Loguen, *The Rev. J.W. Loguen, as a Slave and as a Freeman: A Narrative of Real Life*.

en Amérique du Nord avait vraiment été propre aux États-Unis, il faudrait s'étonner que le plus célèbre abolitionniste noir, Frederick Douglass, n'apparaisse nulle part dans les manuels. Et l'omission de Douglass est la plus évidente parmi un grand nombre. Que dire de l'absence d'Olaudah Equiano, de Nat Turner, de William Wells Brown ou de Solomon Northup ? De l'omission résulte l'oubli.

Rappelons par ailleurs que la lutte des Noirs contre l'oppression esclavagiste est plus ancienne que le mouvement abolitionniste. On trouve des exemples d'insoumission dès les premiers temps de la traite atlantique et en sol africain. C'est ce que décrit avec verve Marcus Rediker, spécialiste de l'histoire maritime et de la piraterie, dans *À bord du négrier : une histoire atlantique de la traite*, paru en 2013. Rediker y dépeint le cauchemar des traversées dans les négriers, la hiérarchie cruelle entre marins et esclaves, et la vivacité des révoltes. Lors d'une entrevue accordée en 2015 à Ivan Jablonka, il revient sur la détermination d'êtres humains refusant la condition d'esclave et prêts à tout pour la liberté.

malgré cet effort calculé pour les terroriser, les Africains du pont inférieur se sont battus, dans les circonstances les plus extrêmes. C'est d'ailleurs la seule qualité rédemptrice de cette histoire tragique : le fait que rien, ni la terreur, ni l'utilisation des requins autour du bateau, à qui l'on jetait tous les jours des cadavres, rien n'a vaincu l'esprit de combat et le désir de ces Africains d'être libres.⁴⁰

Quelle que soit la portée historique de cet esprit de combat, dans les manuels examinés, les figures noires de la lutte antiesclavagiste sont moins que des personnages secondaires, souvent moins que des figurants. Elles sont effacées de leur histoire. Les manuels parlent résolument de personnages blancs. On présente parfois des oppresseurs, mais le plus souvent des « sauveurs ». Je veux dire des personnalités à

40. Ivan Jablonka, « Le négrier d'hier à aujourd'hui. Entretien avec Marcus Rediker ».

la bonté héroïque venant éclairer le destin tragique des Noirs. En extrapolant, le lecteur non averti verra que les Blancs, en général, sont les libérateurs des Noirs, réduisant à presque rien les affres de l'esclavage et les Noirs qui lui ont résisté.

En véhiculant l'image de Noirs incapables et en attente d'un libérateur, les manuels d'histoire reproduisent le schéma du « complexe du Sauveur blanc » (*White Savior*)⁴¹. Qu'est-ce que ce schéma ? Le Sauveur blanc est un fantasme répandu dans les œuvres de fiction où une personne blanche « sauve » des personnes non blanches des injustices qui les touchent. À la fois condescendant et paternaliste, ce complexe met en scène un Blanc qui impose sa façon de voir comme s'il connaissait les Noirs et leurs besoins mieux qu'eux-mêmes. Héritage colonial aux airs surréels, le complexe du Sauveur blanc exprime assez fidèlement une partie de ce que j'ai reproché dans ce chapitre aux manuels examinés :

- Il incarne l'effacement des Noirs de leur propre réalité, la volonté de taire leurs voix, de parler à leur place.
- Il minimise la valeur de l'expérience des Noirs, à commencer par leurs souffrances.
- Il travaille activement à diluer les traits des bourreaux et des oppresseurs derrière la figure de Blancs héroïques.

Il en découle l'assignation aux Noirs d'un statut d'infériorité perpétuant par omission les clichés esclavagistes voulant qu'ils soient passifs, incapables, sans mérite et éternels subordonnés. À mon avis, on tient là l'une des causes de la reproduction du racisme anti-Noir ici même, de génération en génération. Nous y reviendrons.

* * *

41. Matthew W. Hughey, *The White Savior Film*.

Que retenir de ce chapitre ? Dans les manuels d'Histoire et éducation à la citoyenneté sur lesquels je me suis penchée, les Blancs prennent la parole à la place des Noirs, prennent sur eux les points de vue de ces derniers. Omises, les voix des Noirs sont inexistantes même quand il est question de traite atlantique, niées avec la détresse et la détermination dont elles sont porteuses. En cela, ces manuels reproduisent des rapports de domination. Le pire à mon avis est la normalisation de cette absence. Puis vient un renversement inquiétant, où quelques figures anti-esclavagistes blanches diluent le large spectre des oppresseurs dans une fiction mettant en scène le sauvetage des Noirs. Eux qui, jusque-là, ignoraient combien ils avaient soif de liberté.

À ce stade, nous devons nous demander ce qu'est le racisme anti-Noir, d'où il vient et ce qui le nourrit. Comment s'articule-t-il au passé esclavagiste et sous quelles formes perdure-t-il jusqu'à aujourd'hui ?

CHAPITRE 4

La continuité du racisme anti-Noir de l'esclavage à nos jours

En bref, la traite des Noirs a été pour l'Afrique noire un tournant macabre qui aurait pu conduire cette race à la disparition quasi totale, comme en Amérique du Nord et du Sud pour les Indiens, d'autant plus que ses effets se sont déployés sur un demi-millénaire.⁴²

Joseph Ki-Zerbo était un historien et homme politique burkinabé, probablement l'un des plus grands penseurs africains de son temps. Une large part de son *Histoire de l'Afrique noire* se concentre sur la traite négrière, relatant les violences sans limites infligées aux populations noires. Par une voie tout autre, Rosa Amelia Plumelle-Uribe, avocate et essayiste colombienne, en arrive à des considérations similaires dans *La férocité blanche*. Concentrant d'abord l'attention sur les atrocités commises contre les Autochtones des Amériques, jusqu'à leur destruction, elle expose comment leur extermination dans une région donnée ne mettait en rien fin aux horreurs; la violence se transposant sur d'autres peuples. Ce qui conduit à la réduction des Noirs en esclavage.

42. Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire, d'hier à demain*, p. 221.

Ce qui est troublant ici, c'est la normalité au milieu de laquelle ces atrocités avaient lieu, qu'au nom de la loi et d'une certaine conception de la justice des magistrats aient pu, en toute légalité, autoriser de telles horreurs [...]. Nous sommes devant une barbarie méthodique, inscrite dans la durée et froidement exercée. L'exercice institutionnalisé de la barbarie développe nécessairement une culture de la destruction. Une culture qui, une fois enracinée, peut continuer à évoluer indépendamment des causes l'ayant initialement provoquée, surtout lorsque son fonctionnement institutionnel a eu largement le temps de s'épanouir.⁴³

Plumelle-Urbe ne mâche pas ses mots en associant ces crimes à ce qu'elle appelle la « férocité blanche », qui se décline en monstruosité et en sadisme. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'elle ou de Ki-Zerbo, on en arrive au paradoxe de sociétés contemporaines où l'esclavage a été aboli tout en restant omniprésent. Ces auteurs ont en commun d'affirmer que derrière l'abolition, il y a une violence qui continue. C'est ce fil que je voudrais remonter dans les pages qui suivent.

Comme j'ai pu le laisser entendre aux chapitres précédents, sous des traits de bienveillance (p. ex. un programme d'histoire valorisant la diversité, un chemin de fer permettant aux esclaves de s'enfuir, la plume abolitionniste de Stowe, l'image du sauveur blanc) se cache une violence durable, capable de survivre au passage du temps depuis l'époque de la traite atlantique. À la fois proche et lointaine, cette violence trompe souvent la vigilance des observateurs. En vue de lui faire retirer son masque, il me semble utile de remonter le cours du temps pour mettre en jeu quelques traits de continuité et de rupture. Pour y arriver, je propose de consacrer les Chapitres 4 et 5 au racisme anti-Noir. Le premier tente de cerner des dispositions et des pratiques racistes qui ont fait leur apparition au temps de la traite négrière et qui perdurent jusqu'à aujourd'hui. Le second, de comprendre et d'expliquer la durabilité de ces dispositions et pratiques.

43. Rosa-Amelia Plumelle-Urbe, *La férocité blanche*, p. 56-57.

Ce que les manuels ne disent pas : traite négrière et racisme anti-Noir

Pap Ndiaye est un historien français spécialiste des minorités, en particulier de la diaspora africaine aux États-Unis et en France. Dans *La Condition noire : essai sur une minorité française*, il revient sur l'émergence historique du concept de race « noire ». D'après lui, « les “races” n'existent pas en elles-mêmes, mais en tant que “catégories imaginaires historiques construites” »⁴⁴. Cependant, même si les races humaines n'étaient pas imaginaires, poursuit-il, le passage de la distinction des « races » à l'institution de l'esclavage n'aurait rien d'évident. Pour y voir plus clair, il tente de reconstituer pas à pas le processus de « racialisation du monde ». Cela le ramène au 16^e siècle, à l'aube de l'esclavage des Noirs par les Européens, qui s'accompagne de considérations savantes et religieuses soutenant l'établissement d'une hiérarchie entre les races. Cet aspect est important, car il rejoue les justifications de l'esclavage – l'articulant désormais le plus sérieusement du monde à des discours sur la couleur de la peau. Ndiaye soutient que pour parvenir à combiner couleur et domination, c'est-à-dire pour en venir à affirmer que la race noire est naturellement destinée à l'esclavage, plusieurs arguments religieux, scientifiques, philosophiques et anthropologiques ont dû être formulés. Il fallait ajuster la notion de race et introduire l'idée d'« inégalités entre les races ».

Passons par-dessus quelques siècles pour évoquer Doudou Diène qui, à titre de rapporteur spécial des Nations Unies, a été chargé de documenter les formes contemporaines du racisme – des plus subtiles aux plus explicites. Dans ses travaux, le racisme anti-Noir se démarque par le paradoxe qui le caractérise de manière constitutive : d'une part, son ancrage dans un système esclavagiste dont l'ampleur est sans précédent, d'autre part, l'attention presque nulle que lui accordent les ouvrages d'histoire.

44. Pap Ndiaye, *La Condition noire*, p. 39.

Dans l'histoire universelle de l'esclavage, la traite négrière trans-atlantique revêt une triple singularité : sa durée – environ quatre siècles ; la spécificité de ses victimes : l'enfant, la femme, l'homme noirs africains ; et sa légitimation intellectuelle : le dénigrement culturel de l'Afrique et du Noir, en un mot, la construction de l'idéologie du racisme anti-noir et son organisation juridique, le Code noir. Mais cette tragédie est étrangement absente des livres d'histoire et donc, de la mémoire de l'Humanité.⁴⁵

Ce paradoxe est perceptible au Québec, dans les manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté. On évoque bien l'esclavage en toutes lettres, mais on ne le présente pas à proprement parler. C'est-à-dire qu'il est mentionné au moment de décrire autre chose : le commerce triangulaire.

De manière générale, les manuels envisagent le commerce triangulaire comme un système économique remarquable par son ampleur, puisqu'il s'étend sur une part significative de la surface du globe, et par sa contribution à l'enrichissement des puissances impériales d'Europe. Ainsi, sous une carte géographique intitulée « Le commerce triangulaire » et représentant les voies maritimes qu'il empruntait, *Réalités* note que « le commerce international prend de l'ampleur et s'organise »⁴⁶. *D'hier à demain* évoque le développement d'une « économie-monde », proposant au passage de le traduire en termes plus contemporains : « On pourrait aussi, dans le vocabulaire de notre époque, parler de mondialisation »⁴⁷. *Regards sur les sociétés* y voit une « première forme d'économie mondiale »⁴⁸ et accentue l'enrichissement auquel elle donne lieu :

Les conquêtes européennes ont entraîné le développement du commerce et de l'économie à l'échelle de la Terre. Les Européens ont développé un réseau d'échanges commerciaux entre

45. Doudou Diène, *La Route de l'esclave*, p. 5.

46. *Réalités* (manuel 2A), p. 96.

47. *D'hier à demain* (manuel de l'élève B), p. 72.

48. *Regards sur les sociétés* (manuel 2), p. 64.

l'Amérique, l'Afrique et l'Europe. Ils ont construit de vastes empires en Amérique et ont contribué à enrichir les métropoles européennes. C'est ce qu'on appelle le « colonialisme commercial ».⁴⁹

Dans une logique similaire, *D'hier à demain* prend le temps de mettre en contexte et d'expliquer l'accumulation de richesses qui découle du commerce triangulaire :

Le mercantilisme établit des règles en faveur des pays colonisateurs. En Amérique, le pays colonisateur se réserve l'exclusivité des matières premières de la colonie : or, sucre, etc. Il est aussi le seul à fournir la colonie en produits manufacturés et en esclaves, dans certains cas. Habituellement, le transport des marchandises ne peut se faire que sur les navires du pays colonisateur. C'est ce qu'on appelle le commerce triangulaire.⁵⁰

En tenant compte du fait que les horreurs de l'esclavage sont à peine évoquées dans les pages de ces mêmes manuels, le fait est que « commerce triangulaire » est une forme d'euphémisme ; je veux dire une expression qui déguise la réalité en la rendant moins rude. On diminue le poids de la traite atlantique au cœur de ce commerce, en accentuant le développement des échanges plutôt que la déshumanisation des personnes qu'on vend. Ainsi, tous les manuels examinés emploient l'expression « commerce triangulaire et traite atlantique » dans des passages qui parlent beaucoup de commerce, mais très peu de traite. Cela exprime un choix éditorial, laisse percevoir les priorités qui orientent le maniement des informations.

Qu'est-ce qu'on y perd ? La violence. Le Noir marchandise est à peu près absent, l'esclavage est un détail mentionné au passage. On parle du commerce triangulaire comme d'un système économique parmi d'autres, avec ses défauts et ses bons côtés ; comparable au commerce

49. *Regards sur les sociétés* (manuel 2), p. 76.

50. *D'hier à demain* (manuel de l'élève B), p. 77.

de détail, au commerce de gros, au commerce intégré, au commerce coopératif, à la mondialisation des échanges. L'esclavage s'en trouve banalisé. Certains manuels vont assez loin sur la voie de la banalisation. *Regards sur les sociétés*, par exemple, propose un exercice où les élèves doivent mimer la relation que le commerce triangulaire établit entre trois personnages aux contours généraux : un Européen, un Africain et un Amérindien. On peut parier que cet exercice donne rarement lieu au mime de la transformation d'un être humain en « chose ». Cela dit, si les élèves étaient au courant de la place centrale occupée par cette métamorphose dans la matière qu'ils étudient, je doute qu'on leur demanderait de la mettre en scène.

Pour être juste, il faut dire que les manuels n'abordent pas la déshumanisation de la traite atlantique, mais donnent un rôle fonctionnel à l'esclavage dans le commerce triangulaire. Dans *Réalités*, par exemple, on lit que « le commerce le plus rentable est celui des esclaves » et que « les Européens se procurent les esclaves noirs dans les comptoirs côtiers d'Afrique en échange de marchandises »⁵¹. Il en va de même dans *Regards sur les sociétés*, qui réserve un encadré à « La traite des Noirs et le commerce triangulaire », où on lit :

Enchaînés au fond des cales des navires, les esclaves d'Afrique étaient transportés dans les colonies de l'Amérique où ils étaient vendus ou échangés contre des produits comme le coton, le cacao, le sucre et le bois, que les Européens rapportaient en Europe. Ce commerce très lucratif s'appelait le « commerce triangulaire ».⁵²

On indique où et comment on se procure les esclaves, comment on les transporte, contre quoi on les vend et la rentabilité de l'affaire. Point. En mettant l'accent sur le profit et en faisant l'impasse sur la déshumanisation, on se montre indulgent avec les esclavagistes, on embrasse leur point de vue.

51. *Réalités* (manuel 2A), p. 96.

52. *Regards sur les sociétés* (manuel 2), p. 77.

En fait, l'importance de ce que l'on n'aborde pas est démesurée par rapport à ce que l'on s'efforce de transmettre aux élèves. Marcel Dorigny, spécialiste de l'histoire de l'esclavage, parle de l'« une des plus massives entreprises de déplacement forcé d'êtres humains : entre 12 et 15 millions d'hommes et de femmes arrachés à leur continent sans espoir de retour. »⁵³ Spécialiste de l'histoire haïtienne et écrivaine prolifique, Odette Roy Fombrun articule ces déplacements forcés à la disparition des Premiers Peuples en Amérique : « pour remplacer la main-d'œuvre indienne on emporta des Noirs d'Afrique comme on importe de la marchandise »⁵⁴. Autre spécialiste de l'histoire de l'esclavage, Gilles Gauvin insiste sur l'importance de dire clairement les choses : « Les Temps modernes (XVIIe-XVIIIe siècle) et le XIXe siècle marquent l'apogée de la traite négrière et de l'esclavage organisés par les Européens avec une telle brutalité et une telle intensité qu'on les qualifie aujourd'hui de crime contre l'humanité »⁵⁵.

Si les cinq manuels abordant la traite atlantique ont en commun d'accentuer sa dimension commerciale, notons que trois d'entre eux (*D'hier à demain*, *Réalités* et *L'Occident en 12 événements*) s'arrêtent sur ses retombées positives. L'angle privilégié est la richesse de son héritage culturel : la diversification des produits d'alimentation, l'émergence de courants musicaux (comme le blues et le jazz) ou la répartition démographique des personnes noires à travers le continent américain. L'angle est différent, mais l'effet est le même : la banalisation. En voyant défiler un tas d'enjeux autres que la tragédie sordide et injustifiable de l'esclavage des Noirs, on sort de la lecture avec l'impression que ce dernier ne désigne rien de bien révoltant. C'est ainsi

53. Marcel Dorigny, « Une approche globale du phénomène négrier », p. 18.

54. Odette Roy Fombrun, *Histoire d'Haïti : des origines à l'indépendance*, p. 36.

55. Gilles Gauvin, *Abécédaire de l'esclavage des Noirs*, p. 37.

que le manuel *Réalités* peut envisager « les traces de l'esclavage » à l'aune de données strictement démographiques. Voici une reproduction de l'encadré en cause⁵⁶ :

Les traces de l'esclavage		
C'est principalement en raison de la venue des conquérants et de leur pratique de l'esclavage que des personnes de race noire habitent aujourd'hui en Amérique. Avant le commerce des esclaves, il n'y avait aucune population noire ou mulâtre sur le continent américain. Aujourd'hui, les descendants des esclaves amenés d'Afrique se comptent par milliers, entre autres en Amérique latine.		
Pays	Population	Pourcentage de population noire (ou mulâtre*)
Haïti	8 530 000 hab.	95 %
Jamaïque	2 700 000 hab.	90 %
Bahamas	323 000 hab.	85 %
Barbade	270 000 hab.	80 %
République dominicaine	8 500 000 hab.	75 %
Brésil	184 000 000 hab.	38 %
Quelques pays d'Amérique présentant plus de 30 % de Noirs (ou de mulâtres)		
Les mulâtres sont des personnes issues du métissage entre Blancs et Noirs. Source: Trésor de la langue française au Québec (TLFQ), Université Laval, 2005.		

Remarquons en outre que les traces d'esclavage présentes dans cet encadré ne sont pas seulement celles qu'on veut montrer. On peut en effet se questionner sur la charge méliorative du terme « conquérant », mais on peut difficilement douter de la charge péjorative du terme « mulâtre » quand on l'emploie pour parler de personnes métisses. Venant du mot « mulet », qui désigne l'animal engendré par l'accouplement d'un cheval et d'un âne, on employait ce terme au temps de l'esclavage pour parler des enfants issus de l'union entre Blanc et Noir.

56. *Réalités* (manuel 2A), p. 104.

Le terme union ressemble lui aussi à un euphémisme. Étant donnée la place accordée aux violences sexuelles par le système esclavagiste (voir Chapitre 9), l'emploi de ce terme est d'une indélicatesse extrême.

Pour illustrer les traces de l'esclavage, *L'Occident en 12 événements* consacre de son côté un paragraphe aux innovations musicales qui en ont découlé – accompagnant une photo de Miles Davis, célèbre musicien, trompette en main :

Tu connais certainement des artistes d'origine afro-américaine qui se sont illustrés dans le domaine musical. C'est un domaine dans lequel ils excellent depuis longtemps. Les esclaves africains transplantés en Amérique ont emporté avec eux une riche tradition musicale. Les plaintes en travaillant pour se donner du courage ont donné naissance au jazz et au blues. La plupart des genres musicaux modernes, tels que le rock, le reggae et le hip-hop, en sont issus.⁵⁷

Dans ces lignes, c'est encore un aspect positif de l'esclavage qui retient l'attention, accompagné du stéréotype suivant lequel les Noirs sont naturellement bons en musique.

Par contraste, deux manuels formulent des remarques qu'on peut qualifier de critiques sur les conséquences de l'esclavage. *Regards sur les sociétés* voit la traite comme un sujet essentiellement économique, mais précise que le commerce triangulaire a « aussi contribué à l'appauvrissement des populations africaines »⁵⁸. C'est peu, mais c'est quand même mieux que de parler de mulâtres, de concentrer l'attention sur les statistiques démographiques ou de faire des Noirs un peuple de musiciens et de danseurs. Bien que de manière humble, il faut reconnaître qu'*Histoire en action* est le manuel le

57. *L'Occident en 12 événements* (manuel 1B), p. 121.

58. *Regards sur les sociétés* (manuel 2), p. 64.

plus critique. Il consacre un bref paragraphe à la traite des Noirs, intitulé « Faits d’hier. Des chiffres intolérables », où il donne une idée de l’ampleur des méfaits :

Dans un texte publié en 2004 à l’occasion de l’Année internationale de commémoration de la lutte contre l’esclavage et de son abolition, l’UNESCO retrace les grandes lignes du plus important trafic d’êtres humains jamais connu. Le bilan de la traite négrière est accablant : du 15^e au 19^e siècle, entre 15 et 18 millions de captifs africains ont été déportés vers l’Amérique.⁵⁹

Avec cette toile de fond, nous sommes mieux placés pour comprendre les propos de Doudou Diène rapportés plus haut et pour les appliquer au contexte québécois : l’esclavage des Noirs est trop mal présenté dans les ouvrages d’histoire pour que les élèves soient en mesure de faire un lien quelconque avec le racisme anti-Noir d’aujourd’hui. Disons-le sans détour, ce racisme plonge ses racines dans l’esclavage. En ce qui concerne les manuels qui se contentent de relever les répercussions bénéfiques de cette époque, je pense qu’on peut parler de violence et de déshumanisation aseptisées.

Les récits d’esclave comme remède à la banalisation

Je voudrais m’arrêter un instant pour nager contre ce courant de banalisation. L’esclavage des Noirs, qui passe généralement de nos jours pour un crime contre l’humanité, est tissé de violences. Les unes prenaient la forme de sévices sexuels et corporels, les autres ciblaient plutôt l’âme et le cœur, usant de la science, de la religion et de la philosophie comme d’armes létales. Le mot en n condense en lui l’ensemble de ces violences. Renvoyant à un être inférieur, à des sous-femmes et des sous-hommes, il n’a jamais fait l’objet d’un examen de conscience public. À mon avis, si certains cherchent de nos jours à défendre son emploi, ça ne peut pas être parce que la société a changé ou que le sens du terme a évolué. Une société n’apprend rien de ce

59. *Histoire en action* (manuel 2), p. 91.

qu'elle oublie ou banalise. S'il y a une lutte à mener dans les écoles, la priorité n'est pas de réhabiliter le mot en n, mais de raconter aux élèves l'histoire des Noirs d'Amérique du Nord. Si on y parvient de mon vivant, je veux bien débattre sur le reste.

On peut raconter cette histoire. On l'a vu en évoquant quelques récits d'esclave au chapitre précédent, il existe un corpus littéraire qui regorge d'informations de première main. On y trouve des personnes coincées dans une réalité lugubre qui décrivent, le cœur sur la plume, le contexte d'avènement du racisme anti-Noir. Revenons-y pour mettre en évidence l'étrange métamorphose d'êtres humains en biens meubles, la « chosification » des Noirs.

Dans *La véritable histoire de Mary Prince, esclave antillaise*, Mary Prince narre sa vente et l'éclatement de sa famille. Comme son maître allait se marier, il se met en quête d'argent pour la cérémonie et décide de vendre quelques-uns de ses biens, parmi lesquels des esclaves de son cheptel, dont Mary Prince. Celle-ci décrit comment les acheteurs potentiels, loin de voir quelqu'un, voient en elle une simple « chose » qui n'a par définition aucun mot à dire sur ce qui lui arrive. Elle dépeint cette triste scène où elle se rend au marché avec ses sœurs pour être vendue, comparant son destin à celui d'un animal. Et les Blancs qui le plus normalement du monde soupèsent les coûts et bénéfices de leur éventuel achat, parlent devant elle comme si elle n'était pas là, comme si elle ne comprenait pas, comme si de rien n'était.

Finale­ment, le maître des enchères qui devait nous mettre en vente comme des moutons ou des vaches est venu demander à ma mère laquelle de nous était la plus âgée. [...] J'ai été vite entourée d'inconnus qui m'examinaient et me tâtaient de la même façon qu'un boucher quand il veut acheter un veau ou un agneau, ils se servaient des mêmes mots pour parler de ma tournure et de ma taille, comme si je ne pouvais pas plus en comprendre le sens qu'une bête muette.⁶⁰

60. Mary Prince, *La véritable histoire de Mary Prince*, p. 17.

Dans *Mémoires d'un esclave*, Frederick Douglass dépeint lui aussi l'effacement des Noirs qu'entraîne leur transformation en biens. Lui aussi raconte ces scènes où vendeurs et acheteurs se montrent incapables de percevoir l'humiliation et la tristesse qui se jouent sous leurs yeux.

On me fit donc immédiatement venir, pour être comptabilisé avec les autres biens. [...] On regroupa les hommes et les femmes, les vieux et les jeunes, les couples mariés et les célibataires avec les chevaux, les moutons et les pourceaux. C'était notre avenir qui se jouait, mais, tout comme les bêtes avec lesquelles nous étions alignés, nous devions nous contenter d'attendre qu'on décide de notre sort.⁶¹

La plume d'Harriet A. Jacobs (voir Chapitre 9) est plus incisive et explicite quand vient le temps d'exposer l'ahurissante prise de conscience de l'esclave devant la cruauté de sa condition. Dans son autobiographie, les *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, Jacobs explique le choc d'entendre parler d'elle comme d'un bien alors qu'elle se trouve dans la pièce. Pour la toute première fois, elle réalise qu'elle est esclave. « Je suis née esclave. Mais ce n'est qu'au terme de six années d'enfance heureuse que j'en ai pris connaissance ». Et un peu plus loin : « Telles étaient les circonstances exceptionnellement heureuses de ma petite enfance. Quand j'ai eu six ans, ma mère est morte. Et alors pour la première fois j'ai appris, en entendant ce qui se disait autour de moi, que j'étais une esclave. »⁶²

Permettons-nous un dernier exemple, celui de *Ma véridique histoire: Africain, esclave en Amérique, homme libre*, où Olaudah Equiano exprime cette même désolation que les manuels passent sous silence. En racontant sa « chosification comme propriété », Equiano dessine

61. Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*, p. 53-54.

62. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 17 et 20.

la négation de son humanité au sein d'une société blanche qui l'ignore et le discrédite d'emblée. Il narre ce que c'est de plaire à l'homme qui voit en vous le cadeau idéal pour un ami.

Alors qu'il se trouvait au domicile de mon maître, il lui arriva de me voir, et m'apprécia tant qu'il m'acheta. Je crois que je l'ai toujours entendu dire qu'il offrit trente à quarante livres sterling pour moi ; mais je ne me souviens plus du prix auquel il m'obtint. Cependant, il me réservait en cadeau pour certains de ses amis en Angleterre.⁶³

À la lumière de ces extraits de récits d'esclave, on remarque qu'à l'époque de l'esclavage, l'humain noir est invisible parce qu'on voit à sa place une marchandise. C'est ce qui rend normale ou évidente son exclusion. Loin d'être cachée, loin d'offenser, cette déshumanisation se déployait au grand jour en toute légalité – elle était standardisée, régulée, systématisée. Voilà la place du racisme anti-Noir dans l'histoire de la traite négrière. C'est là ce que les manuels examinés contournent lorsqu'ils instruisent les élèves du secondaire de l'importance du commerce triangulaire dans l'histoire de l'Amérique.

L'invisibilité d'hier et d'aujourd'hui

Le racisme anti-Noir n'est pas disparu avec l'abolition de l'esclavage, il s'est perpétué plus ou moins ouvertement. La croyance en l'infériorité des Noirs a continué à s'exprimer de différentes façons. On n'achète plus les gens légalement, mais des similitudes rapprochent tout de même la société esclavagiste et la société d'aujourd'hui, à commencer par cette invisibilité angoissante rapportée par Prince, Douglass, Jacobs et Equiano.

63. Olaudah Equiano, *Ma véridique histoire*, p. 109-110.

Récapitulons. À l'époque de l'esclavage, les Noirs sont des biens meubles qu'on peut acheter ou vendre; dont on peut faire ce qu'on veut. On parle à leur place parce que la parole de celui qui est invisible, de celui qui n'existe pas, qui n'est pas une personne mais une chose; cette parole, dis-je, est négligeable.

Personne ne dit aussi bien que Ralph Ellison, dans son *Homme invisible*, combien cette forme d'inexistence perdure après l'abolition. Publié en 1952, le roman d'Ellison expose les épreuves auxquelles sont confrontés les Afro-Américains au temps de la ségrégation raciale aux États-Unis. Un narrateur sans nom y raconte une invisibilité qui touche toutes les sphères de l'existence, mêlant négation et déformation.

Je suis un homme invisible. Non, je ne suis pas un spectre de ceux qui ont hanté Edgar Allan Poe, ni un ectoplasme d'un de vos films d'Hollywood. Je suis un homme avec une existence matérielle, en chair et en os, fait de fibres et de liquides, et on pourrait même dire que j'ai un esprit. Je suis invisible, vous comprendrez, parce que les gens refusent de me voir. Comme les têtes sans corps que vous voyez parfois au cirque, je vis comme si j'étais entouré de miroirs faits de verre déformant.⁶⁴

Parmi les autres figures célèbres qui ont témoigné de l'invisibilité après l'abolition, prenons Martin Luther King. Une quinzaine d'années après Ellison, dans un passage d'*Où allons-nous? La dernière chance de la démocratie américaine*, il raconte avoir été invité avec sa femme à un spectacle scolaire intitulé « Panorama de la musique qui a fait la gloire de l'Amérique ». Le programme du spectacle annonçant

64. Ralph Ellison, *The Invisible Man*, p. 3. Traduction libre de : « I am an invisible man. No, I am not a spook like those who haunted Edgar Allan Poe; nor am I one of your Hollywood-movie ectoplasms. I am a man of substance, of flesh and bone, fiber and liquids – and I might even be said to possess a mind. I am invisible, understand, simply because people refuse to see me. Like the bodiless heads you see sometimes in circus sideshows, it is as though I have been surrounded by mirrors of hard, distorting glass. »

l'interprétation d'une série de pièces folkloriques associées à différentes communautés immigrantes installées aux États-Unis, le couple s'attendait à entendre du *negro spiritual*.

En quittant la salle, j'échangeai avec ma femme un regard où se mêlaient l'indignation et l'ahurissement. Tous les élèves, qu'ils soient noirs ou blancs, tous les parents présents dans l'assistance et tous les enseignants venaient d'être victimes encore une fois de cette habitude américaine d'ignorer le Noir, de le rendre invisible et de considérer comme nulle toute contribution de sa part.⁶⁵

Du spectacle à l'école, de l'école au milieu scolaire et du milieu scolaire à la société étatsunienne, Luther King déplore une continuité. « Cette tendance à ignorer les contributions du Noir à la vie américaine et à le dépouiller de sa qualité de personne humaine est aussi vieille que les plus vieux livres d'histoire et aussi contemporaine que le journal du matin. »⁶⁶

* * *

Un demi-siècle plus tard et jusque dans nos manuels scolaires, l'invisibilité des Noirs est aussi actuelle qu'au temps de la ségrégation, aussi actuelle qu'au temps de la traite. À travers elle, le racisme anti-Noir est condamné à renaître de génération en génération. Il est niché au cœur de l'histoire comme on s'entête à la raconter. La banalisation de la traite atlantique et de ses conséquences, telle que nous l'avons trouvée dans les pages des manuels récents, est la suite directe d'une grande entreprise de négation d'humanité. Cette banalisation nous apprend que la vie des Noirs, leur détresse et leur souffrance, ne comptent pas. Qui s'opposera à l'idée qu'ils n'existent pas en tant qu'humains s'ils ne parlent et n'agissent pas ? si on ne trouve pas la trace de cette parole et de ces actions ?

65. Martin Luther King, *Où allons-nous ?* p. 56.

66. Martin Luther King, *Où allons-nous ?* p. 56.

Dit autrement, l'invisibilité des Noirs transcende les siècles. Celle qu'on trouve dans les manuels d'histoire contemporains, où l'on s'approprie le vécu et la voix de l'Autre, où l'on omet de donner la parole; cette invisibilité, dis-je, s'apparente à celle qu'on retrouve dans les récits d'esclave, en dépit des apparences de rupture : on parle à la place du Noir et on banalise ce qu'il vit, même s'il est dans la pièce. C'est à la fois très injuste et très intéressant, car nous pouvons dès lors nous demander comment pareille appropriation peut résister au passage du temps et s'adapter au changement des mœurs.

Dès lors, on ne peut parler concrètement d'ouverture à l'Autre ou de respect des différences, ces lieux communs de l'espace public que l'on retrouve notamment dans les manuels scolaires. Maintenant que nous avons une idée du poids de l'héritage esclavagiste traîné par la société, voyons jusqu'où on peut le comprendre et l'expliquer, y compris en contexte québécois.

CHAPITRE 5

Prendre un pas de recul et comprendre que le racisme anti-Noir nous concerne

Est-il possible d'enseigner l'histoire du Québec et de se pencher sur les enjeux contemporains de la société québécoise autrement, en prenant le point de vue de ceux qui, jusqu'à maintenant, ont été laissés dans la marge? Ces Québécois juifs, noirs, chinois, grecs, irlandais ont-ils une expérience historique digne d'être racontée? À l'école de surcroît? Des chercheurs de toutes les disciplines (historiens, sociologues, psychologues, etc.) ont répondu par l'affirmative à ce questionnement et se sont mis à la tâche de reconstituer ces expériences historiques et contemporaines. [...] Or, leurs travaux ne se sont pas rendus jusque dans les livres d'école. Ils n'ont pas non plus percé l'imaginaire collectif de la majorité.⁶⁷

En 2016, Sabrina Moisan de l'Université de Sherbrooke et Sivane Hirsh de l'Université du Québec à Trois-Rivières écrivent ces lignes dans un guide à l'attention des enseignants d'histoire des écoles primaires et secondaires: *Enseigner l'histoire des Noirs au Québec. Guide de soutien aux enseignants*. Elles y expriment le besoin pressant de venir à bout

67. Sabrina Moisan et Sivane Hirsh, *Enseigner l'histoire des Noirs au Québec*, p. 4.

de mythes tenaces : que les Noirs n'ont pas d'histoire au Québec et que la tache de l'esclavage est une affaire étatsunienne qui ne nous concerne pas, ou si peu.

En fait, des Noirs sont en Nouvelle-France dès les premières explorations européennes et Olivier Le Jeune, en 1628, devient le premier esclave noir de la colonie. Ils seront au moins 1400 à subir le même sort jusqu'à l'abolition en 1834⁶⁸, leurs propriétaires ayant pu compter sur le soutien légal du Code noir français de 1685, sur l'ordonnance de l'intendant Raudot en 1709 et sur les garanties officielles données par le gouvernement britannique en 1760. Quoi qu'il en soit, l'histoire de l'esclavage aux États-Unis est souvent présentée au Québec et au Canada, à tort à mon avis, comme étant de loin plus significative. Si je dois me pencher dans ce chapitre sur les raisons susceptibles d'expliquer la persistance et l'adaptabilité du racisme anti-Noir en Amérique du Nord, il faut d'abord comprendre, à l'instar de Moisan et Hirsch, que le problème n'est pas moins québécois qu'étatsunien.

La résistance à admettre l'existence du racisme anti-Noir au Québec

Comme nous l'avons vu, les manuels véhiculent une représentation des Noirs qui n'est ni fondée sur leurs contributions réelles ni sur un examen sérieux de la condition d'esclave. En taisant leurs voix et en négligeant d'aborder les personnages clés de l'histoire des Noirs en Amérique, on entretient par omission une identité marquée par la passivité et l'infériorité. À force de ne les voir nulle part, pas même quand on aborde le mouvement abolitionniste, l'élève en arrive à constater que les Noirs n'ont rien accompli qui soit digne de mention. Si on condense en termes acerbes ce qui est dit et ce qui est omis, on perçoit la caricature d'une domination inscrite en filigrane des manuels d'Histoire et éducation à la citoyenneté : Les Noirs n'écrivent pas, ne luttent pas, sont passifs, soumis et inférieurs. Cela dit, ils

68. Marcel Trudel, *Deux siècles d'esclavage au Québec*, p. 86.

dansent et chantent bien ! Les Blancs sauvent les Noirs, prennent la parole pour eux, pensent pour eux, réparent les injustices de l'esclavage, sont humains, bons et supérieurs.

Ce que j'ai trouvé dans les manuels – ou plutôt ce que je n'y ai pas trouvé – ne doit pas être compris en vase clos. L'école occupe une place de premier plan dans la société, conçue comme un ensemble où les valeurs et les idées se rejouent de génération en génération. Elle se trouve à la croisée des perspectives d'hier et de demain, là où la mémoire de ceux qui sont venus avant nous rencontre nos enfants. Ce qu'on y enseigne se présente donc comme un concentré de la vision du monde qui anime la société à un moment donné. L'école est un des lieux par excellence de la reproduction de cette vision.

Or, d'après mon expérience, à l'aune de la vision du monde qui opère aujourd'hui au Québec, les enjeux de racisme anti-Noir à l'école se butent à une résistance considérable autour du thème de l'esclavage – là où s'enracine ce racisme. Tant que cette résistance ne sera pas surmontée, même en partie, je pense que la portée des travaux des Larochelle, Moisan et Hirsch, Bessière, D'Almeida, Beaugrand-Champagne, Gay, etc. sera limitée.

Pourquoi résiste-t-on ? D'abord, remarquons que la mise en évidence de la présence d'esclaves Noirs au sein de la société canadienne-française d'autrefois dépend davantage des efforts des chercheuses et chercheurs que des témoignages laissés par les esclaves eux-mêmes. Aux États-Unis, par contraste, beaucoup plus de Noirs et de Blancs ont laissé des écrits sur l'esclavage et ses cruautés *pendant* les faits. Chez nous, même le contexte du grand incendie survenu à Montréal en 1734 – qui a conduit à l'accusation et à la pendaison d'une esclave, Marie-Josèphe Angélique – est difficile à reconstituer à partir des archives de l'époque. Comme d'autres ont su le soutenir avant moi, j'y vois l'indice d'une forme de silence sur les pratiques esclavagistes chez ceux qui en ont été témoins. Nous y reviendrons au Chapitre 11. Pour le moment, il suffit de voir qu'il n'est pas étonnant que la cruauté de l'esclavagisme étatsunien soit mieux connue.

Ensuite et de manière plus bruyante, la résistance accentue la quantité de Noirs réduits en esclavage aux États-Unis (on parle de millions de personnes). Si la disproportion est bien réelle, je pense qu'on n'en tire pas les bonnes conclusions : un plus petit nombre d'esclaves en Nouvelle-France ne veut pas dire une plus petite déshumanisation ; ne veut pas dire qu'on devient moins un bien meuble.

On ne peut douter que tout esclavage est « inhumain et cruel », car, même sous sa forme la plus bénigne, il nie l'humanité et la dignité des personnes asservies et de la société qui s'adonne à cette pratique.⁶⁹

Cet extrait est de Dorothy W. Williams, spécialiste de l'histoire des Noirs du Canada, professeure à l'Université Concordia et autrice des *Noirs à Montréal 1628-1986 : essai de démographie urbaine*. Elle a notamment tenté de reconstituer le portrait du propriétaire d'esclave en Nouvelle-France. L'image qui en ressort rappelle peu les champs de coton de l'Alabama, mais ne présente aucune sensibilité humanitaire pour autant. Comme les esclaves noirs étaient rares et onéreux, explique Williams, ils donnaient du prestige aux propriétaires. C'est pourquoi ils en « prenaient soin » :

En réalité, l'« indulgence » dont font preuve les propriétaires envers les esclaves noirs en Nouvelle-France résulte de facteurs économiques et sociaux plutôt que d'une attitude humanitaire. [...] Non seulement les coûteux esclaves africains sont-ils exploités en tant qu'« instruments d'économie de main d'œuvres », mais ils sont de plus considérés comme des propriétés de valeur : ils sont symboles de prestige social pour leur propriétaire. Compte tenu de leur état de domestique, de leur coût élevé et de la difficulté à s'en procurer, la plupart des esclaves africains bénéficient d'un traitement « indulgent » tout simplement parce qu'on veut les garder longtemps à son service.⁷⁰

69. Dorothy W. Williams, *Les Noirs à Montréal 1628-1986*, p. 25.

70. Dorothy W. Williams, *Les Noirs à Montréal 1628-1986*, p. 25-26.

Finalement, on résiste en refusant de voir que les origines du racisme anti-Noir traversent les frontières, qu'elles sont transnationales. L'invention des identités noire et blanche est une histoire aussi européenne qu'américaine et africaine. Raconter la politique et la culture québécoise en faisant abstraction des influences française et étatsunienne n'aurait aucun sens. Cette réalité évidente est inscrite à même les manuels scolaires du Québec depuis longtemps et n'a pas nui à la construction d'une histoire nationale. « Le constat d'un nationalisme indubitablement plus fort dans les manuels à partir des dernières décennies du XIXe siècle doit toutefois être pondéré par celui de la présence pérenne d'emprunts transnationaux. »⁷¹

La première conclusion qu'il faut tirer de l'influence que les peuples exercent les uns sur les autres, de cette transnationalité, est qu'on ne doit pas se prendre pour des Étatsuniens, mais qu'il ne faut pas non plus s'imaginer vivre sur une autre planète. Prenons l'exemple de la *blackface*. L'une des opinions les plus courantes à son sujet est qu'elle n'a rien à voir avec le Québec, que sa place dans l'actualité est fictive et artificielle. Dans *Les Noirs du Québec 1629-1900*, Daniel Gay consacre un chapitre à cette question, commençant par décrire l'avènement, dans les États-Unis des années 1830, des spectacles de ménestrels où des personnes blanches se noircissaient le visage. Gay souligne que cette forme de parodie est populaire partout en Amérique du Nord et « adoptée rapidement au Québec ». Ici, on parlait de « soirées éthiopiennes », de « spectacles nègres », de « ménestrels » ou de « minstrel shows »⁷². Bref, ce n'est pas parce que le sujet est mieux connu et documenté aux États-Unis qu'il ne nous concerne pas.

La deuxième conclusion qu'il faut tirer du caractère transnational du racisme anti-Noir est qu'on ne peut se permettre de tourner le dos à la littérature et aux autres traces laissées par les Noirs ailleurs en

71. Catherine Larochelle, *L'école du racisme*, p. 56.

72. Daniel Gay, *Les Noirs du Québec*, p. 318.

Amérique du Nord. Pour mener la lutte contre l'oubli, on ne peut se contenter de regretter ce qui a été oublié : il faut faire usage de ce qui a pu se rendre jusqu'à nous.

Bref, il ne fait aucun doute qu'un chapitre de l'histoire de l'esclavage des Noirs est canadien-français ; que le racisme, d'abord pour le malheur des peuples autochtones, puis pour celui des Noirs, a contribué à façonner notre bout d'Amérique ; que le Québec doit une part de son héritage à la colonisation ; que ni les frontières ni la langue n'ont pu faire obstacle à la déshumanisation des Noirs. *Cela veut tout simplement dire que l'invisibilisation des Noirs vous concerne autant que moi.* Il est impossible de changer le passé, mais l'école peut faire mieux : le restituer. Comment ? En rendant visibles celles et ceux qu'elle efface, en écoutant les voix des Noirs, d'hier à aujourd'hui.

Comment perdure le racisme anti-Noir ?

Maintenant que nous sommes mieux outillés pour comprendre que l'invisibilisation des Noirs fait fi des frontières, qu'elle concerne le Québec et le Canada ; voyons deux pistes susceptibles d'éclairer les rouages lui permettant de s'inscrire dans la durée, accentuant respectivement la mémoire et les traumatismes.

Défendre la mémoire collective. Comment perdure le racisme anti-Noir ? La première piste consiste en ceci : le racisme perdure parce que l'on tend à agir sur la mémoire pour se donner le beau rôle. Laurent Licata et Olivier Klein sont professeurs d'histoire à l'Université libre de Bruxelles. Dans un chapitre de livre publié en 2005, intitulé « Regards croisés sur un passé commun : anciens colonisés et anciens coloniaux face à l'action belge au Congo », ils proposent une définition de la mémoire collective : « un ensemble de représentations partagées du passé basées sur une identité commune aux membres d'un groupe »⁷³.

73. Laurent Licata et Olivier Klein, « Regards croisés sur un passé commun », p. 243.

Si la mémoire collective est fondée sur l'identité, c'est de façon dynamique : mémoire et identité se nourrissent l'une l'autre, se reflètent l'une l'autre. En termes plus précis, toujours d'après Licata et Klein, la mémoire collective joue trois rôles dans la construction de l'identité collective. Premièrement, c'est la mémoire qui permet à un groupe de se définir. Deuxièmement, c'est par elle que l'on assure que cette identité collective soit valorisante, à mesure qu'elle se construit. Troisièmement, la mémoire collective doit demeurer malléable, modulable, de manière à pouvoir être ajustée aux représentations d'une époque donnée. D'après les auteurs, quand un groupe se hisse jusqu'à une position de domination, il adopte des stratégies diverses qui ont en commun d'entretenir une identité valorisante pour ses membres. Il en découle une identité magnifiée, dont les qualités sont exagérées et les défauts édulcorés. On ne renonce pas volontiers à ce genre de valorisation, bien au contraire. Quand l'identité paraît menacée, ses membres se mobilisent avec passion pour la défendre, la rétablir, la justifier, etc. Quitte à réécrire l'histoire.

Cette perspective me semble fort persuasive et offre une occasion de préciser l'idée de « représentation des Noirs ». Cette expression ne désigne pas concrètement les Noirs, mais la représentation que le groupe dominant a de lui-même à travers les Noirs. On pourrait dire que Licata et Klein nous invitent à examiner comment un groupe social se préoccupe de son image et combien cette image est importante pour que les membres du groupe se sentent valorisés. Dans le Québec d'aujourd'hui, cette image de soi montre souvent un peuple ouvert, incarnant des valeurs humanistes, embrassant la diversité dans un esprit d'inclusion. Ainsi, lorsque la majorité se représente les Noirs, elle voit son propre reflet et y cherche des traits favorables. Dans la mesure où les récits, les vécus, les traces laissés par les Noirs ne renvoient pas une image positive aux Québécois blancs, n'aboutissent pas à une représentation porteuse de valeurs universelles ; dans cette mesure, dis-je, la suppression est préférable. Autrement dit, le propos de Licata et Klein aboutit à l'hypothèse selon laquelle la

suppression des Noirs de leur propre drame s'explique par le fait que leurs récits, leurs vécus, leurs traces ne renvoient pas une image valorisante à la majorité québécoise.

Continuons à suivre cette piste, qui lie mémoire et identité valorisante, en s'inspirant de la sociologue et militante antiraciste étatsunienne Robin DiAngelo. Celle-ci développe un raisonnement similaire à celui de Licata et Klein. Dans *Fragilité blanche. Ce racisme que les Blancs ne voient pas*, paru en 2018, elle accentue d'abord la dimension relationnelle de la valorisation identitaire. Elle définit la « fragilité blanche » comme un état d'inconfort qui gagnerait le collectif blanc lorsque le thème du racisme est soulevé – une forme de « stress racial » menant à l'adoption d'une posture défensive. Pourquoi ce stress ? Parce que, d'après elle, l'identité blanche est fondée sur l'« héritage culturel d'un sentiment anti-Noir ». Autrement dit, il est question d'une relation identitaire où la dévalorisation d'un groupe sert la valorisation d'un autre. C'est ce qu'il faut comprendre quand DiAngelo écrit que « les Blancs ont besoin des Noirs » et que « la négritude est essentielle à la création de l'identité blanche »⁷⁴. De ce fait, parler de racisme revient à menacer l'identité blanche telle qu'elle s'est construite.

Dès lors, la place occupée par les Noirs dans la mémoire n'a rien d'un accident. Ils auraient une fonction, celle de renvoyer aux Blancs une image valorisante. Comme l'histoire de l'esclavage et de la colonisation est odieuse, différentes techniques sont utilisées pour la contourner ou en amoindrir l'impact. Les témoignages disparaissent, l'épouvantable est dissimulé, les mots adoucis, etc. En fin de compte, c'est cela la fragilité blanche : une fuite qui déforme l'histoire. Et c'est cette fuite qui expliquerait la durabilité du racisme anti-Noir, son actualisation constante ; le refus d'approcher le passé, par peur d'y trouver une image de soi monstrueuse, fait en sorte qu'on ne peut éclairer le présent.

74. Robin DiAngelo. *Fragilité blanche*, p. 158.

La transmission de traumatismes. La deuxième piste explicative de la durabilité du racisme anti-Noir touche aux traumatismes de l'esclavage, à leur transmission de génération en génération – chez les Noirs d'Amérique du Nord, mais aussi chez les Blancs. Il ne s'agit pas ici des besoins de l'identité blanche, mais de blessures esclavagistes qui ne guérissent pas. Les travaux du thérapeute et auteur à succès Resmaa Menakem, présentés notamment dans *My Grandmother's Hands: Racialized Trauma and the Pathway to Mending Our Hearts and Bodies*, me semblent jeter un éclairage précieux sur ce sujet difficile.

Menakem nous invite à prendre congé un instant des perspectives culturelles et cognitives sur le racisme pour nous intéresser aux « corps ». Il soutient que le traumatisme est une forme de mémoire du corps, une mémoire faite d'impressions qui se passent de mots, par exemple quand on a un sentiment de sécurité, de danger, de confort, de malaise, etc. C'est ainsi que l'expérience d'une brûlure grave est susceptible de nous rendre nerveux à la seule vue d'une flamme. Souvent, les traumatismes paraissent si bien ancrés qu'on les croit irréversibles. Or, il y a de l'espoir : la thérapie a montré un grand nombre de fois qu'on peut guérir des traumatismes, qu'il s'agisse d'atténuer leurs effets ou de les surmonter.

D'après Menakem, ces remarques s'appliquent au legs de l'esclavage. Ses horreurs ont engendré des traumatismes profonds et non résolus, qui se transmettent de génération en génération sous la forme d'une anxiété raciale chronique – par la famille, les institutions et, dans une certaine mesure, par les gènes. Son corolaire est « la suprématie du corps blanc », un concept qu'il nous invite à lire littéralement en commençant par poser des questions simples. De quelle couleur est la peau de cet homme abattu par le policier ? de ce prisonnier ? de cette dame qui se fait fouiller à la sortie du magasin ou de l'aéroport ? Puisque la réponse à ces questions sera disproportionnellement « de couleur noire », il faut déjà avoir le courage d'admettre que la peau foncée agit sur le sentiment de sécurité des Blancs ; ce que l'on peut observer lorsque des mesures coercitives concrètes sont appliquées.

Ces injustices, poursuit-il, ne découlent pas d'idées ou de traits culturels, elles expriment le marquage des corps par l'esclavage. Au premier chef, celui-ci a confondu corps blanc et humain normal, d'une part, et a attaché le corps noir à la haine, d'autre part. Intériorisées par les dominants et les dominés, ces associations puissantes peuvent engendrer la haine de soi chez les Noirs qui vivent avec difficulté la couleur de leur propre corps. Menakem se penche en particulier sur le cas de la peau, mais des chercheurs de différents horizons ont constaté le phénomène ailleurs. Je pense notamment aux études tournées vers la texture des cheveux⁷⁵.

En d'autres termes, Menakem esquisse un double traumatisme, celui des esclaves torturés et celui des maîtres tortionnaires. Que ce soit à titre de torturé, de tortionnaire ou les deux, on hérite de blessures en bas âge, on les entretient toute sa vie et on les lègue avant de mourir. C'est ainsi que l'agression du tortionnaire sur le torturé se reproduirait indéfiniment, quoique de manière moins spectaculaire.

Des formes plus subtiles de violation demeurent inséparables de la culture des États-Unis. Trois des formes les plus communes et omniprésentes sont les stressseurs quotidiens, les micro-agressions et le manque de respect [...]. L'attaque la plus dommageable, mais la moins visible, sur les cœurs des Noirs est le manque de respect continu [...], comme si les corps noirs étaient invisibles.⁷⁶

75. Voir par exemple Aurélie Louchart, *Trop crépus? Ce que disent les cheveux des femmes noires en Occident*; Véronique Hélénou, « Aimer ses cheveux, s'aimer »; ou encore Juliette Sméralda, *Peau noire, cheveux crépus: l'histoire d'une aliénation*.

76. Resmaa Menakem, *My Grandmother's Hands*, p. 75-76. Traduction libre de: « Subtler forms of violation also remain integral to American culture. Three of the most common and pervasive are everyday stressors, micro-aggressions, and a lack of regard [...]. Perhaps the most damaging, yet least visible, assault on Black hearts is an ongoing lack of human regard [...] as if Black bodies were invisible. »

Notons au passage que l'invisibilisation occupe une place importante dans les considérations de l'auteur. Il se penche entre autres sur des formes qui tiennent de l'action plutôt que de l'omission. Par exemple les gestes et paroles qui montrent qu'on ne prend pas quelqu'un au sérieux, qu'on ne croit pas à sa sincérité ou qu'on n'estime pas crédible sa vision des choses. Sur cette voie, il relève combien il est habituel pour un Noir de se faire dire qu'il ne pense pas réellement ce qu'il dit ou que les sentiments qu'il exprime n'ont pas lieu d'être : « Ce n'est pas vraiment ce que vous ressentez » ou « Ce n'est pas bien de se sentir ainsi »⁷⁷.

L'aboutissement de la réflexion de Menakem est simple : parce que ces réalités inscrites à même les corps n'ont pas été envisagées de front dans l'espace public, on n'a toujours pas commencé à suivre le chemin de la guérison et de la réconciliation. Parce qu'on laisse les blessures à l'air libre, elles ne se referment pas. Pour rester plus près d'un langage thérapeutique, c'est dire que la déshumanisation des Noirs renvoie à un ensemble de traumatismes issus de l'esclavage, transmis d'une génération à l'autre parce qu'ils n'ont pas été traités.

Afin d'approfondir cette piste, on peut s'intéresser davantage aux réactions émotionnelles que suscitent les traumatismes de l'esclavage. La colère, la peur, le désir de riposte, l'envie de fuir, etc. À cette fin, un des concepts qui a attiré mon attention ces dernières années est la « rage blanche », tel qu'élaboré par Carol Anderson, professeure d'études afro-américaines à l'Université Emory. Dans *White Rage: The Unspoken Truth of Our Racial Divide*, Anderson retrace comment l'Amérique blanche a continuellement mis en place des politiques et des pratiques pour limiter les droits des Noirs et entraver leurs chances de succès. D'après elle, en effet, le progrès des Noirs, quel qu'il soit, attise la colère des Blancs.

77. Resmaa Menakem, *My Grandmother's Hands*, p. 76. Traduction libre de : « "You don't really feel that way," or "It's wrong to feel that way" ».

Ce qui déclenche immanquablement la rage blanche, c'est le progrès noir. La seule présence de personnes noires n'est pas le problème; c'est plutôt l'être noir animé par l'ambition, plein de motivation, à la poursuite d'un but, aspirant à quelque chose, et qui exige l'obtention d'une citoyenneté entière et égalitaire. C'est l'être noir qui refuse d'accepter la subordination, qui refuse d'abandonner.⁷⁸

Menakem exprime la même idée en écrivant que le « corps blanc est souvent inconfortable devant l'autogestion et l'autonomie noires »⁷⁹. Il en va de même chez DiAngelo: « Nous haïssons tout particulièrement les Noirs "arrogants"; ceux qui osent ne pas rester à leur place et nous regardent dans les yeux comme des égaux. »⁸⁰ Ce qui m'intéresse ici, c'est de concevoir que le racisme anti-Noir puisse se reproduire à coup de blocages traumatiques: la société blanche tolère la cessation des pratiques esclavagistes, mais les progrès qui vont au-delà, qu'ils soient individuels ou collectifs, présents ou passés, continuent d'exciter un vif sentiment de rejet. Conformément au propos de Menakem, cette attitude ne serait subordonnée à aucun raisonnement spécifique, se présentant plutôt comme une réaction automatique du corps. Dès lors, les occasions de mettre en échec la subordination des Noirs donneraient lieu à l'opposition stérile de réactions traumatiques.

J'ai effleuré cette « rage blanche » dans les chapitres précédents, dans la mesure où les récits d'esclave ont inlassablement montré comment la négritude debout provoquait l'ire des esclavagistes.

78. Carol Anderson, *White Rage*, p. 3. Traduction libre de « The trigger for white rage, inevitably, is black advancement. It is not the mere presence of black people that is the problem; rather it is blackness with ambition, with drive, with purpose, with aspirations, and with demands for full and equal citizenship. It is blackness that refuses to accept subjugation, to give up. »

79. Resmaa Menakem, *My Grandmother's Hands*, p. 28. Traduction libre de: « The white body often feels uncomfortable with this Black self-management and self-agency. »

80. Robin DiAngelo *Fragilité blanche*, p. 165-166.

Frederick Douglass, Harriet Jacobs et Elizabeth Keckley, pour ne nommer que les plus célèbres, ont décrit en détail comment le Noir fier et la Noire fière, déterminés à s'émanciper et à s'épanouir, déchaînaient les foudres des maîtres blancs. Nous aurons l'occasion de broser le portrait de Keckley au Chapitre 10. Nous pourrons alors apprécier des traits de rage blanche dans leur contexte originel.

* * *

Si le chapitre précédent a mis en tension le racisme anti-Noir d'hier et d'aujourd'hui, mettant en évidence la continuité qui le caractérise, le présent chapitre a fourni l'occasion de brasser des idées reçues qui circulent dans notre espace public et d'explorer des pistes explicatives susceptibles de nous aider à comprendre ladite continuité. À mon avis, c'est précisément là qu'on est rendu collectivement : remplacer de mauvaises excuses par l'examen critique et se demander comment on en est arrivé là, comment c'est possible que le racisme anti-Noir perdure de la sorte.

Nous vivons la suite d'une oppression enracinée dans l'esclavage et la colonisation. En attendant de le reconnaître à hauteur de société, il est prématuré de célébrer l'égalité et l'ouverture. Diffuser une histoire qui contourne les violences et souffrances d'hier et d'aujourd'hui est le signe que le passé n'est pas révolu, qu'il se joue au présent. Il y a quelque chose d'intimidant dans le fait de se disposer à marcher contre un vent fort, mais c'est toujours mieux que de rester exposé à la tempête sans rien faire, cloué sur place par une histoire effacée. Je nous invite donc à essayer d'avancer en entamant humblement un travail de restitution de la mémoire.

Deuxième partie

CHAPITRE 6

Comment combattre le racisme anti-Noir ?

Le racisme anti-Noir va au-delà des représentations négatives des Noirs ou des stéréotypes à leur sujet, disséminés par-ci par-là. Il est tissé de politiques et de pratiques ancrées dans les institutions, telles que l'école, qui reflètent et répandent les croyances, attitudes et préjugés relatifs aux Afro-descendants. En taisant les voix des Noirs, en passant sous silence figures historiques et héros, on falsifie l'histoire, on oublie les affres de l'esclavage, on enlève aux jeunes toute une collection de modèles positifs, on entretient des inégalités raciales. Il faut une place dans nos manuels scolaires pour les Noirs qui ont contribué activement et fièrement à l'édification de la société québécoise. Qui connaît l'histoire de ces hommes noirs qui, sous le commandement du colonel Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, ont repoussé l'armée des États-Unis à la rivière Châteauguay en 1813 ? ou celle de Dominique Gaspard, ce médecin polyglotte décoré lors de la Première Guerre mondiale et cofondateur du Negro Community Center, qui est parvenu à s'attirer le respect des Montréalais des deux côtés de la « Main » ? ou encore celle d'Yvette Bonny et de la première greffe de moelle osseuse sur un enfant en 1980 ? La situation est bien décrite par James W. St-G. Walker et Arnaud Bessière : les Canadiens noirs manquent de connaissances sur l'histoire des Noirs, ayant appris à

l'école, comme tout le monde, que les inventeurs, les héros, les chefs de file sont blancs; que les accomplissements économiques, sociaux et culturels ont été réalisés par des Blancs.

Encore aujourd'hui, le milieu scolaire québécois ignore la contribution des Noirs à l'histoire du Québec. Soit. Alors que fait-on ? Il n'y a pas de réponse facile et le rôle que je peux espérer jouer est bien humble. Dans ce qui suit, je fais le pari de la réappropriation. Résister en se réappropriant sa voix, son histoire, ses héroïnes et héros. Dans cette deuxième partie, je voudrais encourager les jeunes noirs à faire échec aux fausses représentations qui perdurent depuis des siècles. Je voudrais contribuer au travail nécessaire de reconstruction de représentations positives au sujet de leurs ancêtres oubliés. En d'autres mots, il s'agit de se reconquérir à travers des figures valorisantes dignes d'être intériorisées, dignes de participer à la définition de soi.

Vaste programme. En tant que chercheuse, ce qui est à ma portée est de faciliter un tant soit peu l'accès à quelques-uns de ces personnages.

Réappropriation de soi

Sans éducation, vous n'allez nulle part dans ce monde.⁸¹

Malcolm X, né en 1925 et mort en 1965, est une figure marquante de la défense des droits civiques des Noirs aux États-Unis. Encore aujourd'hui, sa voix, source d'inspiration, résonne chez les Afro-descendants partout dans le monde. Il a invité sans relâche les Noirs à connaître leur passé et eux-mêmes. Un quart de siècle avant lui, Marcus Garvey, activiste jamaïcain né en 1887 et mort en 1940, encourageait les Noirs à connaître et à glorifier leurs ancêtres: « Nous devons canoniser nos propres saints, créer nos propres martyrs, et élever jusqu'à un statut de célébrité et d'honneur les hommes et les femmes noirs qui se sont distingués par leurs contributions à notre

81. Malcolm X cité par James H. Cone, *Malcolm X et Martin Luther King*, p. 91.

histoire raciale. »⁸² C'est dans cette optique que je veux consacrer cette deuxième partie à la visibilité de quelques figures laissées dans l'ombre. Celles-ci sont très nombreuses, ce qui me force à faire des choix difficiles.

Ma première préoccupation, dans la sélection de ces figures, est de trouver des correspondances thématiques avec le propos de la première partie. Cela implique de mettre en valeur un récit d'esclave parmi les plus anciens, de même qu'une personne en lutte ouverte contre l'esclavage. Il faut aussi un témoignage de la cruauté déshumanisante des violences esclavagistes, notamment sexuelles. Je veux en outre approcher un personnage marqué par l'ambition professionnelle, animé par cette volonté de succès à laquelle on tend à répondre avec rage. Finalement, il est nécessaire d'illustrer les défis attendant ceux qui souhaitent en apprendre davantage sur la place des Noirs dans l'histoire du Québec.

Ma seconde préoccupation est de donner de la visibilité à des Noires. Il semble en effet encore plus facile d'oublier les femmes noires que les hommes noirs, notamment parce que ceux-ci ont laissé des écrits en plus grand nombre. Si les Noirs sont invisibilisés en général, les spécificités du vécu des femmes sont particulièrement peu connues du grand public. Pour compenser et dans la mesure où je peux mettre la main sur une documentation fiable et riche, je propose de privilégier les figures féminines capables de répondre à mon premier critère de sélection.

Heureusement, les candidates ne manquent pas. Rappelons donc à notre mémoire cinq femmes noires éminentes : Mary Prince, Sojourner Truth, Harriet A. Jacobs, Elizabeth Keckley et Marie-Josèphe Angélique.

82. Marcus Garvey, *Ultimate Collection of Speeches and Poems*, p. 16. Traduction libre de : « We must canonize our own saints, create our own martyrs, and elevate to positions of fame and honor black men and women who have made their distinct contributions to our racial history. »

CHAPITRE 7

Mary Prince

Mary Prince est une femme antillaise née esclave aux Bermudes en 1788. Elle a joué un rôle majeur dans le mouvement abolitionniste britannique. Son histoire est un vibrant témoignage contre l'esclavage, une description minutieuse de sa brutalité alors qu'il est encore légal. Le récit d'esclave qu'elle nous a légué compte parmi les plus anciens. Les poèmes de Phillis Wheatley, publiés en 1773, sont encore plus anciens et fort dignes de mémoire, ce qui m'a fait hésiter dans mon choix. Si j'ai penché pour Prince, c'est que son œuvre exprime dans un langage simple et efficace le point de jonction entre récit autobiographique et considérations politiques.

Analphabète, Prince dicte oralement son récit alors qu'elle travaille en Angleterre, et le livre qui en est issu paraît en 1831 : *La véritable histoire de Mary Prince, esclave antillaise*. Dès sa parution, l'œuvre soulève de fervents débats qui inspireront la loi officialisant l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies britanniques (y compris le Canada), adoptée en 1833 par le Parlement du Royaume-Uni. Les sociétés antillaise et britannique de l'époque étaient racistes et sexistes, ce qui explique le grand nombre de récits d'esclave laissés par des hommes noirs. Alors que les femmes, de surcroît les femmes noires, sont largement privées de soutien pour publiciser leurs expériences, le cas de Mary Prince est d'autant plus significatif.

Son livre expose une violence organisée, réfléchie et exercée froidement en toute bonne conscience. Prince raconte les abus physiques et émotionnels de son quotidien, leur cruelle banalité. À une époque où il est indécent qu'une femme prenne la parole en public, impensable si elle est noire, esclave et analphabète, Prince se lève pour confronter l'Empire britannique à lui-même.

Depuis que je suis ici, je me suis souvent demandé comment des Anglais peuvent se conduire d'une manière aussi bestiale quand ils se rendent aux Indes occidentales. Je pense que dès qu'ils arrivent là-bas, ils oublient Dieu et perdent tout sentiment de honte puisqu'ils peuvent voir et faire des choses pareilles : attacher les esclaves comme des cochons ou du bétail et les battre comme jamais ni cochon, ni vache, ni cheval n'a été battu !⁸³

Mary Prince dépeint la souffrance émotionnelle des esclaves, raconte les meurtrissures de l'âme par-delà les blessures physiques. Au cœur de ces tourments se trouve la dissolution de la famille – si commune aux récits d'esclave parvenus jusqu'à nous. Prince retrace le démembrement de sa propre famille qui débute avec sa vente et celle de sa mère, toutes deux achetées par Darrel Williams qui offre Prince en cadeau à sa petite-fille, Betsey Williams. En amont de ce cauchemar, Prince raconte la séparation d'avec ses sœurs qu'elle ne reverra jamais :

puis on m'a renvoyée chez M. Williams pour être vendue. Oh, ce fut un triste, triste moment ! Je me rappelle bien ce jour-là, quand Mme Pruden est venue me dire : « Mary, il faut que tu retournes chez toi tout de suite, ton maître va se marier et il a l'intention de te vendre avec deux de tes sœurs pour se procurer l'argent de la noce. » En entendant ces mots, j'ai éclaté en sanglots, pourtant j'étais bien loin d'imaginer toute mon infortune ni les souffrances qui m'attendaient.⁸⁴

83. Mary Prince, *La véritable histoire de Mary Prince*, p. 55.

84. Mary Prince, *La véritable histoire de Mary Prince*, p. 14.

Les mémoires de Mary Prince nous font découvrir un esclavage qui n'a rien de commercial, mais tout d'un drame humain. Elles nous font percevoir la distance qui sépare les idées de traite atlantique et de commerce triangulaire. Elles mettent en évidence la dépossession et la « chosification » des Noirs. Déjà vendue, puis offerte en cadeau, Prince est offerte en location dès l'âge de douze ans, sa maîtresse manquant de liquidités. Cela avant d'être achetée à nouveau, cette fois par un certain John Wood domicilié à Antigua.

C'est à Antigua qu'elle rencontre celui qui deviendra son époux, Daniel James, un homme libre, menuisier et tonnelier. Il lui propose de l'épouser et elle y consent avec entrain. Ce qui met le maître de Prince hors de lui : « il s'est mis dans une violente colère ; il a envoyé chercher Daniel qui donnait un coup de main à son ancienne maîtresse pour la construction d'une maison et lui a demandé qui lui avait permis d'épouser une de ses esclaves »⁸⁵. Puis il fouette sauvagement Prince. Comment une simple possession pouvait-elle oser ?

Malheureusement, Mary Prince n'en avait pas fini avec les séparations cruelles. Elle est forcée de quitter Antigua pour l'Angleterre afin de prendre soin de la fille de ses maîtres. Or, l'esclavage n'est plus permis sur le sol anglais depuis une loi votée en 1828. Prince devient donc légalement une employée domestique au service de la famille Wood. Cet écart légal entre la métropole et ses colonies est une occasion à saisir. Dès avant la fin de l'année, en effet, Prince se présente au bureau de la Société abolitionniste d'Aldermanbury pour y chercher de l'aide. Le souhait qu'elle exprime alors est de retourner à Antigua pour retrouver son mari, un projet irréalisable à moins d'être officiellement affranchie ; sans quoi elle serait à nouveau réduite en esclavage dès son arrivée à Antigua. La Société abolitionniste se tourne vers le Parlement afin de faire fléchir la famille Wood, mais en vain. Les Wood refusent d'affranchir Prince et préfèrent retourner à Antigua

85. Mary Prince, *La véritable histoire de Mary Prince*, p. 44.

sans elle. Celle-ci ne reverra jamais son mari, demeurant plutôt à Londres pour gagner sa vie comme domestique libre. Parlant de la détresse que lui occasionne cette nouvelle rupture, et s'en remettant à Dieu pour l'endurer, elle raconte :

Pourtant je vis toujours dans l'espoir que Dieu trouvera le moyen de me donner ma liberté et de me ramener auprès de mon époux. Je m'efforce de réprimer mon chagrin et de tout Lui abandonner car Il connaît mieux que moi-même ce qui est bon pour moi, mais je dois avouer que je trouve que c'est bien lourd et difficile à faire.⁸⁶

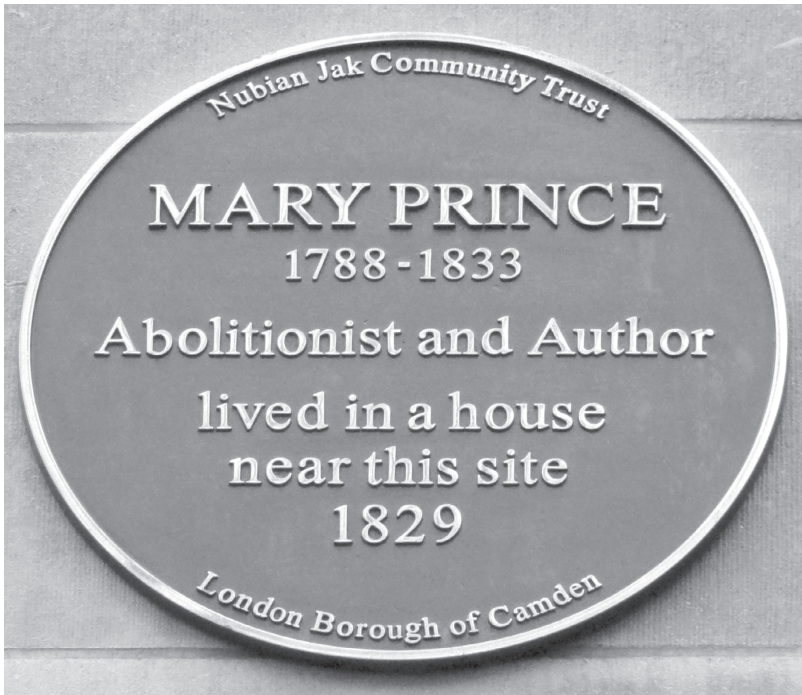
Si Mary Prince ne figure pas dans les manuels d'histoire, l'héritage qu'elle nous a laissé lui assure une certaine célébrité. Pour la trouver, il faut chercher ailleurs. Le 26 octobre 2007, une plaque commémorative est dévoilée à Bloomsbury, quartier du centre de Londres où vivait autrefois Mary Prince, à l'initiative du Nubian Jak Community Trust. La même année, le Museum of London Docklands inaugure une exposition permanente, intitulée *London, Sugar & Slavery*, qui reconnaît à Mary Prince le titre de figure de proue de l'abolition de l'esclavage. Lui donner de la visibilité dans le présent ouvrage, c'est redonner le récit de la traite négrière à ceux qui ont connu sa violence, c'est aussi redonner le mouvement abolitionniste à ceux qui l'ont animé. Témoin directe de ce sombre chapitre de l'histoire, qui de mieux qu'elle pour décrire ses cruautés.

86. Mary Prince, *La véritable histoire de Mary Prince*, p. 54.

Extrait de *La véritable histoire de Mary Prince, esclave antillaise*

Maître Dickey était le surveillant des esclaves à cette époque et la pauvre créature, qui souffrait de plusieurs infirmités et n'avait plus toute sa tête, n'a pas poussé la brouette assez vite à son gré. Il l'a jetée au sol et battue sauvagement, puis soulevée dans ses bras et balancée dans des figuiers de barbarie, qui sont tout couverts de piquants acérés et venimeux. Sa pauvre chair nue a été si gravement blessée que tout son corps a enflé et suppuré et qu'elle est morte peu de jours après. [...] J'avais vu ma pauvre mère pendant que j'étais esclave à l'île Turque. Un dimanche matin que je me trouvais sur la plage avec d'autres compagnons, nous avons vu s'approcher un sloop chargé d'esclaves pour travailler dans les salines. Nous avons pris une barque pour monter à son bord. Arrivée sur le pont, j'ai demandé aux Noirs : « Est-ce qu'il y a quelqu'un ici que je connais ? » Ils ont dit : « Oui, il y a ta mère ! » J'ai cru qu'ils plaisantaient, je pouvais à peine les croire tellement j'étais heureuse. Mais quand j'ai vu ma pauvre maman, ma joie s'est transformée en peine car elle avait perdu l'esprit. « Maman, j'ai dit, c'est vraiment toi ? » Elle ne me reconnaissait pas. « Maman, j'ai dit, qu'est-ce qu'il y a ? » Elle s'est mise à dire des bêtises et à raconter qu'elle avait été sous le fond du vaisseau. Ils avaient essuyé une violente tempête et ma pauvre maman, qui n'avait jamais été en mer auparavant, avait été si malade qu'elle en avait perdu l'esprit. Il a fallu longtemps avant qu'elle ne redevienne tout à fait elle-même. Elle avait avec elle une jolie petite fille de quatre ans, ma petite sœur Rébecca que je n'avais jamais vue. J'ai senti tout de suite que j'allais l'aimer, je l'ai amenée à terre et gardée avec moi pendant une semaine. Pauvre petite chose ! Sa vie a été bien triste et continue toujours de même aujourd'hui.⁸⁷

87. Mary Prince, *La véritable histoire de Mary Prince*, p. 33-34.



Plaque à la mémoire de Mary Prince
Londres
Licence Creative Commons,
Attribution-ShareAlike 4.0 International (CC BY-SA 4.0)

CHAPITRE 8

Sojourner Truth

Sojourner Truth est de la lignée des héros qui déplacent les montagnes. Elle avait cette force de volonté qui pousse à entreprendre l'impossible avec persévérance. Vraisemblablement née en 1797 dans l'État de New York, sous le nom d'Isabella Baumfree (qu'elle décidera de changer en 1843), elle était, comme Mary Prince, analphabète. Pour léguer son histoire, elle l'a dictée à l'activiste Olive Gilbert et les retranscriptions sont publiées pour la première fois en 1850 sous le titre de *Récit de Sojourner Truth : une esclave du Nord, émancipée de la servitude corporelle en 1828 par l'État de New York*. Dans les études contemporaines sur la littérature afro-américaine, ce livre est classé dans la catégorie des « récits tels que rapportés » (*as-told-to narratives*).

L'ouvrage est percutant. On descend d'abord avec Truth au plus profond de la déshumanisation et de la marchandisation des Noirs. Puis, on suit cette grande dame pour la voir prendre petit à petit le contrôle de son destin et répandre les braises de la révolte. Le premier tournant dramatique de sa vie d'esclave survient vers l'âge de onze ans, alors qu'on la sépare irrémédiablement de sa famille.

Une vente aux enchères est un événement dramatique pour ses victimes, et ses incidents et ses conséquences sont gravés dans leur cœur avec une plume d'acier brûlant. À cette époque, toujours présente à sa mémoire, Isabelle fut adjudgée pour la somme

de cent dollars à John Nealy du comté d'Usler, New York; et elle croit se souvenir que, dans cette vente, elle était associée à un lot de moutons.⁸⁸

Vers 1815, l'amour que la jeune femme éprouve pour Robert, un esclave du voisinage, se bute aux calculs économiques du maître de celui-ci. En effet, fait-il valoir, que de confusion dans la gestion de ses biens si ses esclaves se mettent à avoir des enfants avec les esclaves d'un autre. À qui appartiendraient les enfants? Il interdit donc formellement à son esclave ingrat de fréquenter Isabella. C'est que le maître de Robert est « soucieux qu'aucun bien, si ce n'est le sien, ne fût enrichi par un plus grand nombre d'esclaves ». Il peut se marier s'il le souhaite, mais à condition de « prendre femme parmi ses serviteurs »⁸⁹. Isabella et Robert continuant à se fréquenter, les foudres du maître s'abattent :

Ils étaient très en colère de le découvrir en ces lieux, et le plus vieux se mit à jurer et demanda à son fils d'« *assommer* ce maudit brigand noir » ; ils se jetèrent en même temps sur lui comme des tigres, le frappant avec le bout le plus épais de leur canne, meurtrissant et fracassant sa tête et son visage de la plus horrible façon. Le sang, qui coulait à flots de ses blessures, lui recouvrit alors le corps comme une bête à l'abattoir, faisant de lui un des spectacles les plus choquants qui soient.⁹⁰

Isabella se résigne temporairement. Elle finit par se marier à un esclave de la même plantation qu'elle, Thomas, avec qui elle a cinq enfants : James (mort en bas âge), Diana, Peter, Elizabeth et Sophia. Comme elle le confiera à Olive Gilbert, « nous devons nous souvenir que ces êtres capables de tels sacrifices ne sont pas des mères ; ce ne sont que des "choses", du "cheptel", des "biens" »⁹¹. Ces événements

88. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 22.

89. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 30.

90. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 31.

91. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 33.

changent Isabella à jamais. Je me prends parfois à rêver que c'est à ce moment qu'Isabella devient Sojourner.

Guettant les occasions en essayant patiemment les abus pendant dix autres années, elle parvient enfin à s'enfuir avec sa fille Sophia, avec qui elle vivra dans la clandestinité jusqu'à ce que l'esclavage soit aboli dans l'État de New York, en 1827. À cette nouvelle, elle se dispose à retourner chez son ancien maître pour récupérer ses autres enfants. C'était sous-estimer la cupidité de ce dernier, lui qui avait déjà trouvé le moyen de vendre Peter illégalement à un propriétaire de l'Alabama. Affligée de douleur et de colère, elle se consacre entièrement à la libération de son fils.

Quand Isabelle entendit dire que son fils avait été vendu dans le Sud, elle se mit en route immédiatement, et seule, pour retrouver l'homme qui avait ainsi osé vendre son fils hors de l'État, bravant par là la loi, humaine et divine, et, si possible, pour lui demander raison.⁹²

Abattant les barrières sur son chemin, elle intente une action en justice contre le maître de Peter et réalise l'impensable: elle gagne. C'était la toute première fois qu'une femme afro-américaine remportait un procès contre un homme blanc. L'émotion transmise dans les pages qui relatent le déroulement des événements est difficile à reproduire.

« Non, répondit Bell, je n'ai pas d'argent, mais Dieu en a assez. Qui dit mieux ? Et je veux récupérer mon enfant. » Ces mots furent prononcés avec mesure, et de la manière la plus lente, la plus solennelle et la plus déterminée qui soit. [...] Oui, je me suis sentie si *grande à l'intérieur* – je me suis sentie comme si le *pouvoir d'une nation* était en moi!⁹³

92. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 39.

93. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 40.

Non contente de la libération de Peter, Truth se fait prédicatrice et allie ses forces à d'autres abolitionnistes de renom, au nombre desquels Frederick Douglass. Pionnière de la défense des droits des femmes, elle prononce en 1850 son discours le plus célèbre : « Ne suis-je pas une femme ? »⁹⁴ C'est ainsi qu'elle lutte sa vie durant pour s'éteindre en 1883, à Battle Creek, au Michigan.

La vie de Truth, qui a changé le cours de l'histoire, dit haut et fort que les sévices ne peuvent rien contre la soif de liberté des esclaves. Elle dévoile au grand jour la force des Noirs, la force des femmes. Elle est à mes yeux une source d'inspiration intarissable.

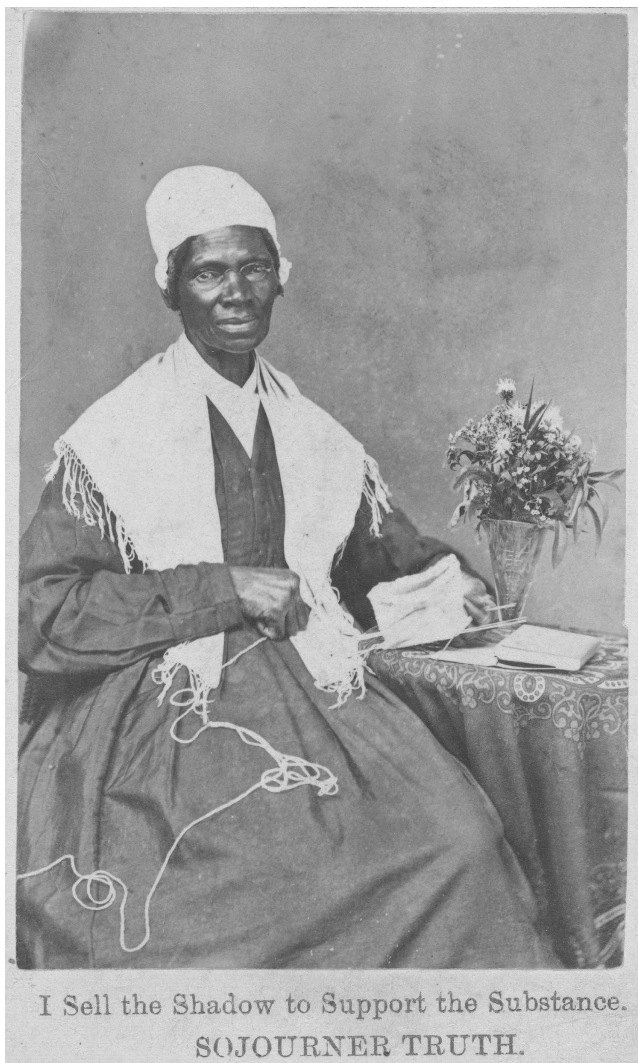
Plusieurs monuments ont été érigés en son honneur. Qu'on me permette d'en mentionner quelques-uns. Soit l'État du Michigan qui, en 1976, reconnaît l'héritage de Truth en appelant l'autoroute interétatique 194 la Sojourner DOWtown Parkway. De même, le Michigan Women's Hall of Fame intronise Sojourner Truth en 1983, voyant en elle l'une des femmes les plus importantes de l'histoire de l'État. En 1999, l'artiste Tina Allen façonne une sculpture représentant Truth, qu'on peut aujourd'hui admirer au Battle Creek Memorial Park. En 2009, Artis Lane coule un buste de bronze à l'image de Truth, toujours bien en vue au Capitole, à Washington. À cela viennent s'ajouter de nombreux édifices, écoles, organisations et bibliothèques portant fièrement le nom de cette femme – comme la bibliothèque Sojourner Truth, inaugurée en 1971 à l'Université de New York ; la salle Sojourner Truth, inaugurée en 2004 au King College de l'Empire State Building ; ou encore les Maisons de Sojourner Truth, qui œuvrent dans plusieurs villes des États-Unis pour venir en aide aux femmes itinérantes ou victimes de violence conjugale.

94. Son titre original est *Ain't I a Woman?*

Extrait du *Récit de Sojourner Truth : une esclave du Nord, émancipée de la servitude corporelle en 1828* par l'État de New York

Elle prit la décision de quitter la ville, néfaste pour elle; oui, elle se sentit appelée par l'Esprit, qui lui ordonnait de partir et de voyager vers l'est en donnant des conférences. Elle n'était jamais allée plus à l'est que la ville; elle n'avait pas non plus d'amis là-bas, de qui elle pouvait attendre quelque chose; mais, pour elle, il était cependant clair que sa mission était à l'est et qu'elle y trouverait des amis; mais elle gardait ces déterminations et ces convictions profondément enfouies dans la poitrine, sachant que si ses enfants et ses amis étaient mis au courant, ils en feraient une telle histoire que ce serait très désagréable, voire angoissant, pour toutes parties concernées. Ayant fait les préparatifs nécessaires pour le départ – ce qui consistait à mettre quelques vêtements dans une taie d'oreiller, toute autre chose étant considérée comme un encombrement inutile –, une heure avant de partir, elle informa M^{me} Whiting, la maîtresse de la maison dans laquelle elle logeait, que son nom n'était plus Isabelle, mais SOJOURNER; et qu'elle partait vers l'est. Et à sa question: « Pourquoi allez-vous vers l'est? », sa réponse fut: « C'est là-bas que l'Esprit m'appelle et je dois y aller ». Le matin du 1^{er} juin 1843, elle quitta la ville qu'elle traversa pour rejoindre Brooklyn, Long Island; et prenant le soleil levant comme seul guide et boussole, elle se « souvint de la femme de Lot », et espérant ne pas subir le même sort, elle se résolut à ne pas regarder derrière elle jusqu'à être sûre que la ville dépravée qu'elle fuyait était trop éloignée pour être visible dans la distance; et quand elle se risqua pour la première fois à regarder derrière elle, elle put à peine distinguer le nuage bleu de fumée qui l'enveloppait, et elle remercia le Seigneur d'être ainsi loin de ce qui *lui* semblait être une seconde Sodome.⁹⁵

95. Sojourner Truth, *Récit de Sojourner Truth*, p. 89-90.



Portrait de Sojourner Truth, 1864

National Gallery of Art

Courtesy National Gallery of Art, Washington

CHAPITRE 9

Harriet A. Jacobs

Parmi les souvenirs d'esclavage les plus dérangeants figurent les scènes de violence sexuelle et de séparation familiale. Les uns sans frein, les autres sans recours ; tout était en place pour faire émerger les pires potentiels humains. Ainsi, beaucoup de femmes noires ont mis au monde des enfants destinés à enrichir le cheptel de leur propre père. De manière générale, l'exploitation sexuelle des femmes noires servait à la reproduction et à l'expansion de l'avoir des maîtres. Une visée tout à fait incompatible avec le respect minimal de l'intégrité familiale. Un passage des *Mémoires d'un esclave* de Frederick Douglass exprime bien cet aspect du système esclavagiste :

Aussi choquant que cela puisse paraître, il l'avait acquise comme *reproductrice*. La femme s'appelait Caroline. [...] Elle avait déjà mis au monde un enfant, ce qui prouvait à M. Covey qu'elle était exactement ce qu'il recherchait. Après l'avoir achetée, il embaucha pour un an un homme marié appartenant à M. Samuel Harrison et, tous les soirs, il l'enfermait avec elle. À la fin de l'année, la pauvre femme donna naissance à des jumeaux. [...] Ces enfants étaient un apport important au patrimoine de la famille Covey.⁹⁶

96. Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*, p. 76.

Comme Mary Prince et Sojourner Truth, Harriet A. Jacobs est une icône de la résistance féminine contre l'esclavage. Elle publie un ouvrage écrit de sa propre main : *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, paru en 1861. Jacobs rédige une fois qu'elle est libre, mais adopte tout de même un pseudonyme pour éviter que son ancien maître la retrouve. Son livre contient l'un des témoignages les plus éloquents sur la condition de femme esclave. Il montre le viol et la destruction des familles au cœur de la traite négrière, tellement banals qu'on n'avait pas à les cacher.

Voyant probablement le jour en 1813 dans la ville d'Edenton en Caroline du Nord, Jacobs est née esclave de parents eux aussi nés esclaves. C'est sa première maîtresse, Madame Flint, qui lui apprend à lire, à écrire et à coudre. Un fait notable puisque la Caroline du Nord interdit formellement l'apprentissage des lettres aux esclaves – dans une loi de 1818, durcie en 1830. Cette disposition légale n'a rien de surprenant : en gardant les Noirs dans l'ignorance, on espère tuer dans l'œuf l'esprit de révolte qu'ils ne cessent de manifester, on espère empêcher la transmission d'une mémoire identitaire. Pas de date de naissance, pas d'histoire, pas de peuple et, naturellement, pas d'apprentissage des lettres. Le b-a-ba de l'aliénation culturelle. Quoi qu'il en soit, cette maîtresse meurt alors que Jacobs a 12 ans, mettant de facto la jeune esclave au service de Monsieur Flint. Ce dernier ne reste pas veuf longtemps et épouse la sœur de la défunte. Sur papier, Jacobs est officiellement léguée à la fille aînée du premier mariage, mais comme celle-ci n'a que 5 ans, c'est en réalité Monsieur Flint qui exerce sur elle sa domination.

À partir du quinzième anniversaire de Jacobs, son maître officieux commence à la harceler et à l'agresser sexuellement. Il ne s'arrêtera pas. N'en pouvant plus, Harriet finit par fuir chez sa grand-mère maternelle, Molly Horniblow, qui était affranchie. Pendant sept longues années, elle se cache dans une petite remise aménagée en soupente par sa grand-mère, en attendant de trouver le moyen de s'échapper de l'État.

La description que Jacobs fait des sévices infligés aux femmes noires est explicite. Dès l'adolescence, écrit-elle, elles sont soumises aux agressions, battues et violées, ce qui les conduit souvent à devoir porter les enfants de leur maître au vu et au su de tout le monde. « Les femmes [blanches] du Sud épousent souvent un homme sachant qu'il est le père de nombreux petits esclaves. Elles ne s'en préoccupent pas. Elles les considèrent comme des biens mobiliers, tout comme les cochons de la plantation. »⁹⁷ Une situation insoutenable sur laquelle Jacobs revient au moment de raconter la naissance de son deuxième enfant, Louisa Matilda : « Quand on me dit que mon dernier-né était une fille, mon cœur se serra. L'esclavage est terrible pour les hommes, mais pire encore pour les femmes, car elles connaissent des souffrances et des mortifications liées à leur sexe. »⁹⁸

La « chosification » des Noirs ressort page après page. Un passage auquel je repense souvent décrit la mort du père de Jacobs, quand elle a 12 ans. Alors que la tristesse l'envahit, elle s'attend à ce que ses maîtres l'autorisent à rendre un dernier hommage, ce qu'ils refusent en lui rappelant qu'elle a plus important à faire : cueillir des fleurs pour décorer la maison en vue d'une réception. Les expériences humaines fondamentales que sont la peine, la souffrance, l'amour, la joie, etc. sont déniées aux esclaves ; ce sont des privilèges réservés aux êtres humains.

Je passai la journée à cueillir des fleurs et à les disposer en festons alors que le corps de mon père mort reposait à moins de deux kilomètres de moi. Ceux à qui j'appartenais s'en souciaient-ils ? Il n'était qu'une vulgaire marchandise. De plus, ils pensaient qu'il avait trop gâté ses enfants en leur enseignant à se sentir humains.⁹⁹

97. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 62.

98. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 126.

99. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 25.

Quelque temps avant de se réfugier chez sa grand-mère, Jacobs tombe amoureuse d'un homme noir libre qui se propose d'acheter sa liberté et de l'épouser; entreprise arrêtée net par l'opposition obstinée de Flint. Jacobs n'a aucune emprise sur sa propre vie. Désespérant de voir un jour cesser les harcèlements de son maître, elle décide qu'elle ne renoncera dorénavant à aucun moyen, dès lors qu'il est à sa portée. Plus tard, elle se résout donc à nouer une relation avec Samuel Sawyer, un avocat blanc membre de l'élite de la Caroline du Nord en qui elle voit un homme de pouvoir en mesure de la protéger de son abuseur. Ce projet l'afflige: «L'esclavage avait eu sur moi la même influence que sur d'autres jeunes filles. Il m'avait initié prématurément aux chemins dépravés. Je savais ce que je faisais et je le faisais par calcul délibéré.»¹⁰⁰ Quel calcul? Porter les enfants de Sawyer pour accéder à la liberté. Contrairement aux attentes de Jacobs, cependant, et bien que deux enfants soient issus de cette union, Louisa Matilda et Joseph, Flint refuse de vendre Jacobs à Sawyer. Après de dures négociations, Sawyer parvient tout de même à obtenir Louisa Matilda et Joseph.

Ces derniers événements donnent lieu à un flot de détails sur la désolation qui découle de l'éclatement familial, un trait aussi présent dans le récit que les violences sexuelles. Parmi les épisodes narrés, évoquons celui où la grand-mère de Jacobs se fait enlever ses enfants un à un; déchirement auquel on ne survit que grâce à l'espoir d'arriver un jour à se revoir.

Ma grand-mère resta à son service en tant qu'esclave, mais ses enfants furent divisés entre les enfants de son maître, elle en avait cinq. Benjamin, le plus jeune, fut vendu pour que chaque héritier reçoive une part égale de dollars et de cents. [...] Sa vente fut un coup terrible pour ma grand-mère, mais elle était

100. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 90-91.

de nature optimiste et elle se remet au travail avec une énergie renouvelée, confiante de pouvoir racheter, en temps voulu, certains de ses enfants.¹⁰¹

Jacobs aussi doit se séparer de ses enfants sans savoir si elle les reverrait un jour. Elle s'enfuit seule en 1842, cachée à bord d'un bateau amarré au port d'Edenton, à destination de Philadelphie. Ce n'est qu'après la guerre civile (1861-1865), qu'elle retrouve enfin Louisa Matilda et Joseph.

Comme c'est souvent le cas dans les récits d'esclave, le thème de la dissolution de la famille va de pair avec le souci d'émancipation des siens. Dès l'abolition de l'esclavage en Caroline du Nord, en 1865, Harriet A. Jacobs retourne à Edenton pour consacrer le reste de sa vie au soutien des anciens esclaves. Elle ne les oublie pas. Il lui pèse sur le cœur que l'éducation demeure inaccessible aux Noirs malgré l'abolition. En compagnie de sa fille, elle recevra une formation d'institutrice et fondera une école pour les Noirs.

En dépit des traumatismes endurés, allant du harcèlement à la clandestinité en passant par la séparation familiale et les abus sexuels, Jacobs est parvenue à témoigner de sa vie, de son inventivité et de ses combats. Par-delà ses souffrances personnelles, son récit reflète celles d'un peuple, tout comme sa force de détermination et sa bravoure. Aujourd'hui, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave* est considéré comme l'un des écrits les plus importants de la littérature afro-américaine, ce qui lui vaut d'avoir été traduit en plusieurs langues et d'être enseigné régulièrement à l'université.

101. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 19.

Extrait des *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*

J'entrais maintenant dans ma quinzième année, une triste époque dans la vie d'une jeune esclave. Mon maître commença à murmurer des ordures à mes oreilles. J'étais jeune certes, mais je n'ignorais pas leur signification. J'y répondais avec indifférence et mépris. L'âge du maître, ma jeunesse extrême et la crainte de voir sa conduite rapportée à ma grand-mère firent qu'il supporta ce traitement pendant de longs mois. C'était un homme ingénieux qui avait recours à tous les moyens pour atteindre son but. Quelquefois il était d'une humeur houleuse, terrifiante qui faisait trembler ses victimes; d'autres fois il revêtait une gentillesse qui, pensait-il, ne manquerait pas de le subjuguier. Je le préférais d'humeur violente bien qu'elle me laissât vacillante. Le maître faisait tout son possible pour corrompre les principes que ma grand-mère m'avait inculqués. Il peuplait mon jeune esprit d'images d'une telle saleté que seul un monstre vil pouvait les concevoir. Je me détournais de lui avec haine et dégoût. Mais c'était mon maître. J'étais obligée de vivre sous le même toit qu'un homme de quarante ans mon aîné qui violait quotidiennement les commandements sacrés de la nature. Il me disait que j'étais sa propriété, que je devais me soumettre à sa volonté en toutes choses. Mon âme se révoltait contre cette méchante tyrannie. Mais qui me protégerait ? Il importait peu que la jeune esclave soit noire comme l'ébène ou claire comme sa maîtresse. Dans les deux cas, il n'y avait pas l'ombre d'une loi pour la protéger de l'insulte, de la violence ou même de la mort, infligées par des démons ayant forme humaine. La maîtresse, qui devait protéger la victime impuissante, ne ressent envers elle que rage et jalousie. La dégradation, les maux, les vices que cause l'esclavage dépassent ceux que je peux écrire et ceux que vous pourriez croire.¹⁰²

102. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, p. 50-51.



Portrait d'Harriet A. Jacobs, 1894

Gilbert Studios, Washington, D.C. (C. M. Gilbert),
restaurée par Adam Cuerden

CHAPITRE 10

Elizabeth Keckley

Depuis mon arrivée à Washington, j'avais le plus grand désir de travailler pour les dames de la Maison-Blanche et pour atteindre ce but, j'étais prête à faire presque n'importe quel sacrifice.¹⁰³

Elizabeth Keckley est une Afro-Américaine née esclave en 1818 dans l'État de Virginie. Une fois libre, elle s'est fait connaître à titre de militante abolitionniste de premier plan, mais aussi, et c'est qui retient mon attention ici, à titre d'autrice à succès, de grande couturière et de styliste personnelle de Mary Todd Lincoln, épouse d'Abraham Lincoln. Telle qu'on la découvre dans *De l'esclavage à la Maison-Blanche*, qu'elle publie en 1868, Keckley incarne la femme noire ambitieuse décidée à réussir. Généralement rangé parmi les « récits de progrès » (*progress narratives*), son livre nous permet de suivre le passage de l'émancipation à l'ascension professionnelle.

103. Elizabeth Keckley, *De l'esclavage à la maison blanche*, p. 40.

La prise de conscience des excès esclavagistes survient particulièrement tôt chez Keckley. Alors qu'elle n'a que quatre ans, on l'estime responsable d'avoir échappé le bébé de ses maîtres. Elle écrit que sa maîtresse :

a ordonné que j'en sois déchargée et fouettée pour ma négligence. Les coups ne furent pas administrés d'une main légère, je vous assure, et je dois sans doute à la sévérité du fouet le souvenir si clair de l'incident. C'était la première fois que j'étais punie de cette cruelle manière, mais pas la dernière.¹⁰⁴

Entre cet événement traumatique et le moment où elle parvient à acheter elle-même sa liberté, en 1852, Keckley n'est épargnée par aucun des maux illustrés dans les chapitres précédents. Elle a connu les violences sexuelles, racontant par exemple comment, alors qu'elle a dix-huit ans, son maître la loue :

et pendant quatre ans un homme blanc – je fais grâce au monde de son nom – me fit subir ses bas desseins. Je n'aime pas m'attarder sur ce sujet tant il est douloureux. Qu'il suffise de dire qu'il m'a persécutée pendant quatre ans, et je – je suis devenue mère. L'enfant dont il était le père fut le seul enfant que j'ai mis au monde.¹⁰⁵

De même, Keckley détaille l'éclatement de sa famille, aussi triste que définitif, et l'absence de compassion qu'il suscite chez les Blancs. De toutes les ventes d'êtres chers, c'est celle de son père qui m'a le plus marquée :

Cette annonce tomba comme la foudre sur la petite cabane de rondins. Je me souviens de la scène comme si c'était hier, comment mon père pleura, son dernier baiser ; comment il pressa ardemment ma mère contre sa poitrine ; la prière solennelle faite

104. Elizabeth Keckley, *De l'esclavage à la maison blanche*, p. 14.

105. Elizabeth Keckley, *De l'esclavage à la maison blanche*, p. 22.

au ciel, les larmes et les sanglots, l'angoisse atroce des cœurs. Le dernier baiser, le dernier adieu, et lui, mon père, qui disparaissait à jamais.¹⁰⁶

Keckley dépeint enfin l'infériorité et l'animalité que la société blanche assigne aux personnes noires. Ce que ça fait d'être considéré comme du bétail, comme un bien meuble, comme un facteur de rentabilité. Ce que ça fait de comprendre que tout le monde trouve normal qu'il en soit ainsi.

À environ sept ans, j'ai assisté pour la première fois à la vente d'un être humain. Nous vivions à Prince Edward, en Virginie, et le maître venait d'acheter ses porcs pour l'hiver, mais il n'était pas en mesure de les payer entièrement. Pour surmonter cet embarras, il fallait vendre un des esclaves. Le petit Joe, le fils de la cuisinière, a été choisi comme victime.¹⁰⁷

Ce qui distingue Keckley au fil de ce drame, c'est le prodigieux refus de soumission qui la caractérise dès son plus jeune âge. Pour elle, il ne sera jamais question de se montrer reconnaissante pour le simple fait de ne pas être opprimée – c'est le minimum vital. Non, le vrai test de la société blanche survient lorsqu'elle est mise en face de Noirs libres et fiers, maîtres de leur destin, travaillant tous les jours pour améliorer leur sort. Bref, des Noirs qui agissent comme des femmes et comme des hommes – au sens plein. Rappelant par là les propos de Robin DiAngelo, Resmaa Menaken et Carol Anderson (voir Chapitre 5), cette disposition donne à voir combien les Noirs « fiers » déclenchent la « rage » des Blancs. Ambitieuse, raffinée et élégante dès l'enfance, prompte à exprimer la haute estime qu'elle a d'elle-même; elle fait bouillir ses maîtres de haine pendant toute la durée de sa captivité. Pour l'illustrer, un extrait ne suffit pas. Il faut lire le chapitre qu'elle consacre à montrer comment le fait de manifester

106. Elizabeth Keckley, *De l'esclavage à la maison blanche*, p. 15.

107. Elizabeth Keckley, *De l'esclavage à la maison blanche*, p. 17.

son amour-propre lui valait d'être sauvagement battue. Acharnement vain, cependant, qui n'atteindra pas sa cible.

Au contraire, Keckley se relève chaque fois plus déterminée, plus décidée à exiger la liberté pour elle-même et pour son fils George, cette liberté dont on les prive illégitimement. Son maître, Hugh A. Garland, refuse fermement. Encore et encore. De guerre lasse, en 1850, il se résigne à la laisser partir avec son fils, mais à condition de le dédommager en totalité. Elle se met donc à travailler ardemment et parvient à se payer la liberté deux ans plus tard.

Non contente d'être une femme libre, elle veut faire connaître l'excellence de son art et se fixe pour objectif de devenir styliste de renom. L'affranchissement ne la satisfait pas – elle veut la réussite. À cet égard, son destin est emblématique puisqu'elle parvient à retenir l'attention des occupants de la Maison-Blanche et à y faire carrière. Persuadée depuis l'enfance que l'aspiration au bonheur et à l'accomplissement de soi appartenait aussi aux personnes noires, elle a prouvé de son vivant qu'elle avait raison.

Aujourd'hui, Elizabeth Keckley est considérée comme la première styliste afro-américaine. La robe qu'elle a confectionnée pour Mary Todd Lincoln, à l'occasion de la deuxième cérémonie d'assermentation de son mari, est conservée dans le Smithsonian American History Museum. Keckley a conçu plusieurs habits pour les grandes personnalités de son époque. Elle a créé entre autres une courtepoinette à partir de morceaux de tissus provenant des robes de Madame Lincoln. Cette pièce est exposée aujourd'hui au Kent State University Museum. En 2006, dans *The Threads of Time, the Fabric of History: Profiles of African-American Dressmakers and Designers, 1850-2002*, Rosemary E. Reed Miller classe les confections de Keckley parmi les plus grandes œuvres issues de designers afro-américaines. Une statue rendant hommage à cette créatrice d'avant-garde a été érigée au Virginia Women's Monument. Aussi, l'ancienne école de Hillsborough, en Caroline du Nord, où Keckley a été esclave du révérend Robert Burwell, est devenue un site d'exposition consacré à sa vie.

Extrait du livre *De l'esclavage à la maison blanche*

Je me suis à nouveau inclinée et je suis sortie, puis je suis retournée à mon appartement. La journée passa lentement car je ne pouvais m'empêcher de spéculer sur l'entretien prévu le lendemain. L'espoir que j'entretenais de longue date était sur le point de se réaliser et je ne pouvais trouver le repos. Le mardi matin, à huit heures, j'ai franchi le seuil de la Maison-Blanche pour la première fois. J'ai été introduite dans une antichambre et informée que Mme Lincoln prenait son petit déjeuner. Dans cette pièce, j'étais confrontée à pas moins de trois couturières attendant une entrevue avec l'épouse du nouveau Président. Il me semble que Mme Lincoln avait confié à plusieurs de ses amies son besoin urgent d'une couturière, et que chacune d'entre elles avait envoyé la sienne. L'espoir est tombé d'un coup. Avec autant de rivales pour cette position, j'ai considéré mes chances de réussite comme extrêmement douteuses. J'ai été la dernière appelée en présence de Mme Lincoln. Toutes les autres avaient été reçues, puis rejetées. J'ai timidement monté l'escalier et, en entrant dans la pièce d'un pas nerveux, j'ai découvert l'épouse du Président. Debout près d'une fenêtre, regardant dehors, elle était engagée dans une conversation animée avec une dame... Mme Grimsly comme je l'appris par la suite. [...] Elle était confiante et maîtresse d'elle-même, et la confiance donne toujours de la grâce. Cette réception brillante fut la seule de la saison. Je suis devenue la modiste attitrée de Mme Lincoln. J'ai fait quinze ou seize robes pour elle durant le printemps et le début de l'été jusqu'à ce qu'elle quitte Washington ; elle devait passer la saison chaude à Saratoga, Long Branch et d'autres lieux. Entre temps, j'ai été employée par l'épouse du sénateur Douglas, l'une des plus charmantes femmes que j'aie jamais rencontrées, celle du secrétaire Wells, celle du secrétaire Stanton, et d'autres.¹⁰⁸

108. Elizabeth Keckley, *De l'esclavage à la maison blanche*, p. 43-45.



Portrait d'Elizabeth Keckley, 1861

Moorland-Spingarn Research Center, Howard University

CHAPITRE 11

Marie-Josèphe Angélique

Aucune personne réduite en esclavage sur les territoires actuels du Québec et du Canada n'a laissé d'écrit, ni parmi les Autochtones ni parmi les Noirs. Les récits d'esclave trouvés ont été rédigés au bout d'une histoire de fuite depuis les États-Unis. La qualité de certains d'entre eux est stupéfiante, notamment ceux de Mahommah Gardo Baquaqua, Jermain Loguen, Henry Bibb et Josiah Henson. Les archives étant par ailleurs moins loquaces sur ces questions qu'aux États-Unis, en Europe et aux Antilles, reconstituer l'histoire de l'esclavage en Nouvelle-France et au Canada est un travail difficile. Pour arriver à quelque chose, il faut dépouiller les archives judiciaires et testamentaires, les publicités et avis de recherche, en se contentant de bribes éparses. Au fil des ans, grâce à la persévérance de chercheuses et chercheurs comme Denyse Beaugrand-Champagne, Afua Cooper, Léon Robichaud ou Serge Bouchard, les preuves se sont accumulées et, malgré la relative modestie des découvertes, il n'est plus possible aujourd'hui de douter que ce système a existé ici même, qu'il fait « indéniablement partie de notre histoire »¹⁰⁹.

109. James William St-George Walker, *Précis d'histoire sur les Canadiens de race noire*, p. 21.

Parmi les filons historiques dépoussiérés au prix de ces efforts de reconstitution, ceux de Marie-Josèphe Angélique et de Chloe Cooley comptent au nombre des mieux documentés. Arrêtons-nous sur la première, puisqu'elle a résidé à Montréal. Nécessairement, le portrait qui en découle est différent de ce à quoi j'ai pu arriver dans les chapitres qui précèdent. Nous devons nous contenter des contours d'une présence, d'un éclairage en contre-jour. C'est cette invisibilité, qui vient s'additionner à celle dont il a été question dans la première partie, qui ressort des traces laissées par Angélique.

En 2007, Afua Cooper, historienne, poétesse et professeure de sociologie à l'Université Dalhousie, a publié *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal. La pendaison d'Angélique*. Le titre de l'ouvrage est révélateur dans la mesure où il fait ressortir le déséquilibre du matériau de recherche. Pour faire l'histoire de l'esclavage au Canada, on ne peut recourir ni à une vue d'ensemble ni à des récits autobiographiques. Il faut passer par l'examen de cas ayant en commun d'avoir attiré l'attention générale et de mettre en scène un esclave. Pas question de se décourager pour autant, soutient l'autrice. Si on ne peut s'appuyer sur des récits de première main « pour faire revivre les esclaves noirs », c'est seulement qu'il faut employer « d'autres outils »¹¹⁰.

Probablement née esclave en 1705, à Madère au Portugal, Angélique accoste sur les rives de la Nouvelle-Angleterre en 1725. Elle est achetée la même année par un marchand montréalais, François Poulin de Francheville, qui la ramène chez lui. Elle passera le reste de sa vie comme esclave domestique au service de la famille Francheville.

Un mur de silence entoure les vingt premières années de sa vie. Nous savons très peu de choses sur cette période. Elle est carrément un « squelette sans paroles » jusqu'en 1725, c'est-à-dire au

110. Afua Cooper, *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal*, p. 282.

moment de son arrivée à Montréal comme propriété du sieur et M^{me} de Francheville. Seules des archives de 1730 à 1734 nous permettent de mettre un peu de chair sur ce squelette.¹¹¹

Comment vivait-elle ? Comment était-elle traitée ? C'est difficile à établir. Cooper estime probable qu'on ait forcé Angélique, en 1731 et 1732, à avoir des enfants avec Jacques César, un esclave du voisinage, originaire de Madagascar et appartenant à Ignace Gamelin. Durant cette période, ce qui ressemble à des accouplements d'animaux est un moyen ordinaire pour assurer la rentabilité de l'achat d'un esclave, un peu partout sur le continent¹¹². Cooper note aussi que l'acte de naissance du dernier enfant d'Angélique porte la mention « père inconnu ». Ailleurs en Amérique, là où les pratiques esclavagistes sont décrites par leurs victimes, cette mention a souvent servi à cacher que le père est un Blanc, « habituellement le propriétaire de la mère »¹¹³. Sinon, les archives du procès d'Angélique, telles que rapportées par Denyse Beaugrand-Champagne en 2004, évoquent une personnalité joviale, expressive, amoureuse et querelleuse. On sait également que, quelque part durant les premiers mois de 1734, elle a tenté de fuir vers les colonies anglaises avec Claude Thibault, un Français purgeant une peine d'exil.

On doit ces informations et quelques autres au fait qu'Angélique a été accusée d'avoir provoqué un incendie. Celui-ci est survenu à Montréal dans la nuit du 10 avril 1734 et a ravagé 46 édifices, dont un couvent et l'hôpital Hôtel-Dieu. Même si environ le quart des bâtiments montréalais part en fumée, représentant presque la moitié de la superficie de la ville, l'événement fait couler relativement peu d'encre dans les livres d'histoire. Pourquoi ? Dorothy W. Williams

111. Afua Cooper, *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal*, p. 76.

112. Afua Cooper, *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal*, p. 160.

113. Afua Cooper, *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal*, p. 162.

émet l'hypothèse qu'il faille y voir un tabou, l'effet du mur de silence qui entoure l'esclavage des Noirs au Québec :

Malgré ce désastre, on ne fait aucune mention de l'événement dans les publications récentes de l'histoire de Montréal. Est-ce parce que les premiers historiens de Montréal ont cru que la destruction de près de la moitié de la ville n'eut aucune conséquence pour son développement économique et social ? Ou est-ce là un autre exemple du silence entourant l'esclavage et la présence des Noirs très tôt dans l'île de Montréal ?¹¹⁴

Quoi qu'il en soit, les archives ne permettent pas d'établir la culpabilité d'Angélique, dont les aveux sont obtenus sous la torture. Cooper et Williams illustrent le supplice :

Ce dernier [le tortionnaire] enfle les brodequins sur les jambes d'Angélique, il frappe sur ses jambes et brise ses os à l'aide d'un marteau. Angélique craque sous les coups répétés du tortionnaire. [...] Elle passe devant les gens, la tête nue, les jambes ensanglantées, le corps vêtu de l'habit du condamné.¹¹⁵

Le jour de son exécution, Angélique fut d'abord soumise à la torture jusqu'à ce qu'elle confesse son crime. Ensuite, elle fut promenée dans les rues dans une charrette à ordures... on avait placé une torche allumée dans sa main.¹¹⁶

Le 21 juin 1734, Marie-Josèphe Angélique est pendue et son corps brûlé sur un bûcher.

De nos jours, Angélique suscite un intérêt croissant, au-delà des recherches en histoire et en anthropologie. En 1995, Lorena Gale, dramaturge, autrice et actrice, a mis en scène sa vie dans une pièce de théâtre intitulée *Angélique*. Le spectacle, apprécié par la critique,

114. Dorothy W. Williams, *Les Noirs à Montréal 1628-1986*, p. 24.

115. Afua Cooper, *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal*, p. 263-264.

116. Dorothy W. Williams, *Les Noirs à Montréal 1628-1986*, p. 24-25.

a été présenté un peu partout à travers le Canada. Par suite des efforts militants de Kanyurhi T. Tchika, la Place Marie-Josèphe-Angélique a été aménagée en 2012 dans l'arrondissement Ville-Marie, à Montréal. Cette Place se situe entre l'hôtel de ville et la station de métro Champ-de-Mars, au beau milieu de la zone incendiée. En 2017, la sociologue Aoua Bocar Ly-Tall publie *De la reine de Saba à Michelle Obama: Africaines, héroïnes d'hier et d'aujourd'hui*. Ce livre met en relief les contributions des femmes noires que l'histoire a occultées. On y trouve un chapitre consacré à Angélique. L'extrait qui suit en est tiré.

Extrait de « Marie-Josèphe-Angélique (1710-1734) : le refus de la soumission »

Marie-Josèphe-Angélique est un modèle du refus de la soumission et du « rester debout »

C'est donc grâce à la persévérance de chercheurs en sciences sociales (historiens, anthropologues...), de romanciers, d'artistes (comédiens, acteurs...), de réalisateurs, de documentaristes, d'agents des médias traditionnels (journalistes, animateurs, reporters...) et sociaux, d'administrateurs et d'animateurs de musées ainsi que de militants des droits humains, que l'histoire de Marie-Josèphe-Angélique a été déterrée des décombres de l'oubli.

Ainsi, après plus de deux siècles d'enfouissement (1734-1960), des pans du voile qui entourait cette Africaine du Québec ont été peu à peu levés pour laisser éclore la vérité.

Dans l'article « La face cachée d'Angélique »¹¹⁷, on lit ce propos : « De nature bouillante, Angélique était reconnue pour son sans-gêne ». N'est-ce pas là plutôt des signes d'une force de caractère, du refus de la soumission aux volontés des esclavagistes, de l'attitude que même vaincu (physiquement), l'être humain possède encore le pouvoir de ne pas se rendre (mentalement) et de rester libre dans sa tête et dans son cœur, de « rester debout » ? C'est l'une des leçons que nous enseigne la fabuleuse histoire de la dénommée Marie-Josèphe-Angélique.

[...]

Angélique émerge donc aujourd'hui comme une **héroïne de la résistance contre le système de déshumanisation qu'est l'esclavage**¹¹⁸. Elle nous enseigne que toute forme de privation de liberté et

117. Louise-Maude Rioux Soucy, « La face cachée d'Angélique ». Cet article, publié dans *Le Devoir*, porte sur les travaux de l'équipe de Léon Robichaud et Denyse Beaugrand-Champagne, intitulés *La torture et la vérité. Angélique et l'incendie de Montréal*.

118. Les caractères gras sont de l'autrice de l'extrait.

de dignité humaine est inacceptable et qu'elle peut être vaincue, même si c'est au prix d'énormes souffrances (comme le couple Mandela) et même à celui de sa propre vie, comme dans son cas.

Marie-Josèphe-Angélique constitue un modèle de courage et d'humanité à offrir aux jeunes. Saluons ici ceux et celles qui ont participé avec passion aux « fouilles archéologiques » pour la sortir des profondeurs de l'oubli et pour la ramener à la surface de la mémoire collective.

Avec les diverses réhabilitations, Marie-Josèphe-Angélique rejoint aujourd'hui le panthéon des « remarquables oubliées » édifié par l'anthropologue et humaniste québécois, Serge Bouchard.

Donner son nom à cet espace public [qu']elle fut accusée injustement d'avoir détruit par le feu constituerait un juste retour de l'histoire et un rétablissement de la justice vis-à-vis d'elle.¹¹⁹

119. Aoua Bocar Ly-Tall, *De la reine de Saba à Michelle Obama*, p. 140-141.



Murale en l'honneur de Marie-Josèphe Angélique

Montréal, près des rues Saint-Laurent et Saint-Viateur

Artiste : Miss Me / Crédits photo : Vanessa Molina

CONCLUSION

Regarder les Noirs du passé et du présent

Il est devenu essentiel pour moi de remettre constamment en question les histoires qu'on me racontait à l'école. Ne pas demander « pourquoi ? » et ne pas continuer à poser la question encore et encore était une erreur.¹²⁰

Les méfaits du racisme anti-Noir au Québec sont connus depuis des décennies. De l'école à l'emploi, on ne compte plus les recherches qui les ont mis en évidence. Il est dès lors difficile de rester indifférent au contraste entre ces méfaits et le quasi-consensus affiché dans notre espace public autour des valeurs d'ouverture et d'égalité. C'est grave, mais il n'y a pas de quoi désespérer. Au contraire, ce genre de fissure constitue un précieux signe politique et social, un signe qui crie qu'il y a quelque chose à réfléchir et à faire.

Enseignante au collégial, il était naturel pour moi de suivre cette fissure jusqu'en éducation et, de lecture en lecture, de cibler l'étrange absence des Noirs et de leurs voix dans le milieu scolaire, notamment quand il s'agit de raconter l'histoire. En me penchant sur les manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté, j'avais entre

120. Ta-Nehisi Coates, *Une colère noire : lettre à mon fils*, p. 56.

les mains une matière idéale pour mener l'enquête : un récit opérant une connexion intime entre l'histoire générale et le développement civique des Québécois de demain.

En m'orientant à partir d'un ensemble de travaux d'ici et d'ailleurs, j'ai donc tenté de reconstituer les représentations des Noirs dans les récits proposés dans ces manuels. Ne trouvant pas assez de matière dans l'histoire générale, comme si les Noirs n'y avaient pas de place, j'ai concentré l'attention sur la traite négrière, là où il paraît impossible de faire l'impasse sur leur existence.

Ce choix s'est avéré fécond. D'une part, mes recherches sur l'esclavage m'ont menée à une abondance de personnages historiques noirs et à une vaste littérature de haute qualité – le corpus des récits d'esclave étant des plus impressionnants. D'autre part, j'ai trouvé des manuels qui ne tiennent compte ni de ces personnages ni de cette littérature. J'avais sous les yeux une œuvre d'invisibilisation des Noirs, doublée d'une inquiétante banalisation de leur réduction en esclavage pendant des siècles. À grand renfort d'auteurs et de héros blancs, l'histoire de l'esclavage et de son abolition se narrait comme une affaire commerciale aux excès fâcheux, ayant conduit à l'enrichissement démographique et culturel du continent américain.

Pourquoi est-ce fécond ? Parce que cette manière de raconter l'histoire des Noirs sans les Noirs (voire contre les Noirs) fait directement écho aux représentations qui circulaient au temps de l'esclavage. Dans les deux cas, la personne noire est invisible. Cela permet de mettre le doigt sur la continuité allant d'une société explicitement raciste à une société implicitement raciste. Cela permet même de suivre la continuité quand elle traverse les frontières nationales et générationnelles. En approfondissant, j'ai pu faire ressortir de quelle manière ce procédé d'invisibilisation peut s'ériger en mécanisme de déformation de l'histoire, puis comment il peut servir de fondement à la reproduction de la domination des Noirs jusqu'à aujourd'hui. D'après mes résultats et analyses, cette invisibilisation est le cœur battant des

représentations du Noir inférieur – passif, docile, insouciant, niais, dépendant de la bienveillance blanche.

J'ai donc accentué ce qui se comprend le plus aisément : les souffrances de l'esclavage. Cependant, l'invisibilisation des Noirs touche toutes les dimensions de l'histoire de l'Amérique du Nord – et au-delà. Cela inclut certes les grandes contributions de personnes noires au destin institutionnel de la société, mais aussi la participation à la vie ordinaire, au quotidien. Que j'aie peu touché ces questions dans le présent livre révèle des choix méthodologiques, mais n'indique en rien que l'esclavage soit le seul thème digne d'intérêt. Au contraire, je nous encourage vivement à documenter et à faire connaître la contribution des Noirs à l'édification du Québec, du Canada, de l'Amérique du Nord et du monde, de même qu'à la vie ordinaire et aux mœurs. C'est une chose de montrer que les Noirs sont invisibles dans l'histoire de l'esclavage telle qu'on la raconte aux jeunes, c'en est une autre de prendre le temps de regarder les Noirs du passé et du présent sans détourner le regard aussitôt. La tâche est grande. Regarder Prince, Truth, Jacobs, Keckley et Angélique est significatif, mais ce n'est qu'un début.

Heureusement, on peut compter sur de solides précédents. J'ai eu l'occasion d'évoquer les travaux publiés en 2012 par Arnaud Bessière sur la *Contribution des Noirs au Québec*, qui retracent le destin des communautés noires depuis la colonisation jusqu'à Michaëlle Jean et Yolande James. Saluons aussi Samuel Pierre, professeur à Polytechnique Montréal, qui a fait paraître en 2007 *Ces Québécois venus d'Haïti. Contribution de la communauté haïtienne à l'édification du Québec moderne*; un ouvrage collectif proposant une cinquantaine de portraits de personnalités ayant joué un rôle clé dans notre histoire récente. Alors que les Noirs sont indûment privés de modèles de détermination et de réussite, cet ouvrage interpelle particulièrement les jeunes Québécois d'origine haïtienne et leur propose des histoires de succès. Au-delà, il est profitable pour tout le monde de savoir comment Max Chancy a influencé notre façon de concevoir l'éducation

nationale, comment George Anglade a travaillé à la démocratisation des études universitaires, comment Marie-Françoise Mégie a redéfini la médecine familiale et les soins de santé à domicile, etc.

Bref, ma première recommandation est d'enseigner la traite négrière, pas seulement la mentionner ; ma deuxième, de ne pas s'arrêter là, mais d'enseigner aussi la contribution active des Noirs à la société québécoise. Nous avons oublié six siècles, reprenons-nous en regardant les Noirs pour apprendre *ce* qui s'est passé et *de ce* qui s'est passé. Ma troisième recommandation est de ne pas se contenter de devenir plus savant. Comme j'ai tenté de le montrer au Chapitre 5, l'efficacité avec laquelle le racisme anti-Noir se reproduit, son invulnérabilité apparente, cache quelque chose de laid, quelque chose de vicié qui ne va pas de soi. Qu'il s'agisse des dynamiques de la mémoire collective, des traumatismes que l'on traîne ou d'autre chose, il y a un domaine d'action qui demande à être précisé et investi. Il faut certes redonner aux Noirs la place historique qui leur revient, mais aussi la fortifier pour se préparer à repousser une tendance à l'invisibilisation qui trouve chaque fois l'heur de se renouveler.

Les Noirs sont invisibles. En écrivant ce livre, je suis allée à l'encontre de cette oppression. C'est ainsi que sont nées de nouvelles émotions, un renouveau de soi et une réappropriation de mon humanité. Sur le plan personnel, ce livre m'a permis de m'exprimer dans un espace sécuritaire, sans entrave et sans auto-censure. S'approprier sa voix, son identité, son histoire en toute liberté, nommer sa réalité et ainsi reprendre du pouvoir sur soi ; c'est se dégager des rapports de domination. Comme le dit Paulo Freire dans *La pédagogie des opprimés* :

L'existence humaine ne peut pas être silencieuse, elle ne peut pas non plus être nourrie de fausses paroles, mais seulement de véritables mots, avec lesquels les femmes et les hommes

transforment le monde. Exister humainement, c'est *nommer* le monde, le changer. [...] Les êtres humains ne se construisent pas en silence [...], mais par les mots, le travail, l'action-réflexion.¹²¹

* * *

Seuls les opprimés en se libérant peuvent aussi libérer leurs oppresseurs.¹²²

Je remercie sincèrement la lectrice et le lecteur de m'avoir accompagnée jusqu'ici. Je veux encore lui dire qu'il incombe d'abord aux Noirs de s'approprier leur histoire, de se nommer et de se raconter. Je veux aussi lui dire que cette réappropriation est un projet de décolonisation. S'émanciper est une chose, une grande chose même, mais la décolonisation entraîne également l'émancipation de l'opprimeur. Quelle ironie de penser que le Sauveur blanc doive être sauvé de lui-même. Ce renversement de perspective me fait à nouveau penser à Freire, quand il décrit le monde cauchemardesque dans lequel s'enferment les oppresseurs.

Soyons clairs, les valeurs d'égalité et d'ouverture du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté sont honorables. Ce qui leur donne un goût amer c'est qu'elles soient maniées comme des paroles en l'air, des abstractions découlant au mieux de bonnes intentions plutôt que de valeurs sociales concrètes fondées sur l'action de citoyens informés et responsables. Regarder les Noirs et regarder le pire de l'époque coloniale, c'est se donner les moyens d'une réelle empathie. C'est donner une chance à l'épanouissement d'une société moderne où l'harmonie et le respect veulent dire quelque chose. Pousser le Québec à se montrer à la hauteur de ses aspirations les plus

121. Paulo Freire, *La pédagogie des opprimés*, p. 41.

122. Paulo Freire, *La pédagogie des opprimés*, p. 18.

nobles, le pousser de l'autre côté de « l'affirmation fantasmée d'un colonialisme canadien-français dénué de la tache esclavagiste »¹²³, le pousser à surmonter ses tabous ; voilà qui serait décisif.

Comme j'ai tenté de le laisser entendre au fil des pages, les Noirs n'ont pas à exiger une place dans le Québec d'aujourd'hui. Ils sont déjà le Québec, c'est seulement qu'on peine à se le rappeler. Les Noirs du passé libéreront ceux du présent en leur faisant toucher l'héritage auquel ils ont droit. Un héritage de fierté. Les Noirs du présent libéreront ceux du passé en les sortant de l'oubli. C'est ainsi que seront rassemblées les conditions pour un nouveau départ.

123. Catherine Larochelle, *L'école du racisme*, p. 205.

Bibliographie

Les manuels du programme d'Histoire et éducation à la citoyenneté en usage au Québec entre 2007 et 2010

- Bédard, R., Cardin, J.-F., Brodeur-Girard, S. et Vanasse, C. (2007). *Québec, une histoire à suivre... Des premiers occupants au changement d'empire: 2^e cycle du secondaire, 1^{re} année* (manuels de l'élève 1 et 2). Éditions Grand Duc.
- Blouin, C. et Roby, J. (2005). *L'Occident en 12 événements. Histoire et éducation à la citoyenneté: 1^{er} cycle du secondaire* (manuels de l'élève 1A et 2A). Éditions Grand Duc.
- Brodeur-Girard, S. (2006). *L'Occident en 12 événements. Histoire et éducation à la citoyenneté: 1^{er} cycle du secondaire* (manuels de l'élève 1B et 2B). Éditions Grand Duc.
- Brodeur-Girard, S., Carrière, S., Laverdière, M.-H., Vanasse, C., Beauchamp, B. et Carrier, M. (2008). *Le Québec, une histoire à construire. Histoire et éducation à la citoyenneté: 2^e cycle du secondaire, 2^e année* (manuels de l'élève 1 et 2). Éditions Grand Duc.
- Dalongeville, A. (dir.), Bachand, C.-A., Poirier, P., Poyet, J. (2005-2006). *Regards sur les sociétés: 1^{er} cycle du secondaire, 1^{ère} année* (manuels de l'élève 1 et 2). Éditions CEC.
- Dalongeville, A. (dir.), Bachand, C.-A., Demers, S., Jean, G. et Poirier, P. (2008). *Présences. Une histoire thématique du Québec: 2^e cycle du secondaire, 2^e année* (manuels de l'élève 1 et 2). Éditions CEC.

- Dalongeville, A. (dir.), Bachand, C.-A., Demers, S., Poirier, P. et Jean, G. (2007). *Présences. Histoire et éducation à la citoyenneté: 2^e cycle du secondaire, 1^{re} année* (manuels de l'élève 1 et 2). Éditions CEC.
- Ladouceur, M., Rose, F., Horguelin, C. et Lord, F. (2007). *Fresques. Histoire et éducation à la citoyenneté: 2^e cycle du secondaire, 2^e année* (manuels de l'élève 1 et 2). Graficor, Chenelière Éducation.
- Lamarre, L. (dir.), Gagnon, H. et Vervais, M. (2005-2006). *Réalités. Histoire et éducation à la citoyenneté: 1^{er} cycle du secondaire* (manuels de l'élève 1A et 1B). ERPI.
- Lamarre, L. (dir.), Hudon, F. et Vervais, M. (2005-2006). *Réalités. Histoire et éducation à la citoyenneté: 1^{er} cycle du secondaire* (manuels de l'élève 2A et 2B). ERPI.
- Laville, C. (2005-2006). *D'hier à demain. Histoire et éducation à la citoyenneté: 1^{er} cycle du secondaire* (manuels de l'élève A et B). Chenelière Éducation.
- Lord, F. et J. Léger (2005). *Histoire en action. Histoire et éducation à la citoyenneté: 1^{er} cycle du secondaire* (manuels de l'élève 1 et 2). Thomson Groupe Modulo.
- Fortin, S., Ladouceur, M., Larose, S., Rose, F. et Sauvageau, L. (2007). *Fresques. Histoire et éducation à la citoyenneté: 2^e cycle du secondaire, 1^{re} année* (manuels de l'élève A et B). Graficor, Chenelière Éducation.
- Thibeault, A., Charland, J.-P. et Ouellet, N. (2006). *Repères: 2^e cycle du secondaire, 1^{re} année* (manuels de l'élève A et B). ERPI.
- Thibeault, A., Charland, J.-P. et Ouellet, N. (2008). *Repères: 2^e cycle du secondaire, 2^e année* (manuels de l'élève A et B). ERPI.

Autres sources

- Altidor, D. (2021). *La représentation des Noirs dans le système éducatif: Le cas des manuels d'Histoire et éducation à la citoyenneté dans l'enseignement secondaire au Québec* [thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/14752>
- Assemblée nationale du Québec. (2006). *Mémoires déposés lors du mandat « Consultation générale sur le document intitulé Vers une politique gouvernementale de lutte contre le racisme et la discrimination »*. <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/CC/mandats/Mandat-3821/memoires-deposes.html>
- Anderson, C. (2016). *White Rage: The Unspoken Truth of Our Racial Divide*. Bloombury Publishing.

- Baldwin, J. (1955). *Notes of a Native Son. Everybody's Protest Novel*. Beacon Press.
- Baquaqua, M. G. (2001). *The Biography of Mahommah Gardo Baquaqua. His Passage from Slavery to Freedom in Africa and America*. Markus Wiener Publishers.
- Bessière, A. (2012). *La contribution des Noirs au Québec: quatre siècles d'une histoire partagée*. Publications du Québec.
- Bibb, H. (2018). *Narrative of the Life and Adventures of Henry Bibb, An American Slave, Written by Himself*. University of North Carolina Press.
- Bilé, S. (2017). *Les Noirs dans l'histoire: clichés et préjugés de l'époque coloniale à nos jours*. Archipel.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Seuil.
- Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Seuil.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction*. Éditions de Minuit.
- Bureau d'approbation du matériel didactique. *Programme de formation de l'école québécoise*. Ministère de l'Éducation et ministère de l'Enseignement supérieur. <http://www1.mels.gouv.qc.ca/bamd/>
- Coates, T.-N. (2016). *Une colère noire: lettre à mon fils*. Éditions Autrement.
- Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. (2011). *Profilage racial et discrimination systémique des jeunes. Rapport de la consultation sur le profilage racial et ses conséquences*. <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2102605>
- Cone, J. H. (2008). *Malcolm X et Martin Luther King. Même cause, même combat* (traduit par S. Molla). Éditions Labor et Fides.
- Cooper, A. (2007). *L'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal. La pendaison d'Angélique*. Les Éditions de l'Homme.
- D'Almeida, A. R. (2010). *La présence des Noirs au Québec: état des lieux et examen de quatre manuels d'enseignements de l'histoire au XIXe siècle* [mémoire de maîtrise, Université Laval]. Corpus UL. <https://corpus.ulaval.ca/entities/publication/655b240e-bf0a-4f4b-adf3-d882ec3906e1/full>
- Dei, G. J. S. (1996). The Role of Afrocentricity in the Inclusive Curriculum in Canadian Schools. *Revue canadienne de l'éducation*, 21(2), 170-186. <https://doi.org/10.2307/1495088>
- DiAngelo, R. (2018). *Fragilité blanche. Ce racisme que les Blancs ne voient pas* (traduit par B. Viennot). Les Arènes.
- Diop, C. A. (1955). *Nations nègres et culture*. Éditions Africaines.
- Diène, D. (1997). Introduction. Dans D. Diène (dir.), *La Route de l'esclave* (p. 5). UNESCO.

- Dorigny, M. (2009). « Une approche globale du phénomène négrier ». Dans M. Dorigny et M.-J. Zins, M.-J. (dir.), *Les Traités négrières coloniales : histoire d'un crime* (p. 14-27). Cercle d'art.
- Douglass, F. (2007). *Mémoires d'un esclave* (traduit par N. Baillargeon et C. Santerre). Lux.
- Eid, P. (2012). *Mesurer la discrimination à l'embauche subie par les minorités racisées : résultats d'un « testing » mené dans le grand Montréal* (publication Cat. 2.120-1.31). Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. https://www.cdpcj.qc.ca/storage/app/media/publications/etude_testing_discrimination_emploi.pdf
- Equiano, O. (2008). *Ma véridique histoire. Africain, esclave en Amérique, homme libre*. Mercure de France.
- Ellison, R. (1952). *The Invisible Man*. Random House.
- Fombrun, O. R. (1980). *Histoire d'Haïti : des origines à l'indépendance. Cours élémentaires et moyens*. Éditions de l'Action Sociale et Odette Roy Fombrun.
- Freire, P. (2018). *La pédagogie des opprimés* (traduit par F, S, L, C). Résistance 71.
- Garvey, M. (2020). *Marcus Garvey: Ultimate Collection of Speeches and Poems*. Kindle (publication indépendante).
- Gauvin, G. (2007). *Abécédaire de l'esclavage des Noirs*. Dapper.
- Gay, D. (2004). *Les Noirs du Québec, 1629-1900*. Septentrion.
- Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire (1996, mai). *Se souvenir et devenir* (publication n° 1996-95-1377). Ministère de l'Éducation.
- Hélénou, V. (2021). Aimer ses cheveux, s'aimer : une proposition radicale de Josépha Labbé. Femmes afro-caribéennes et esthétique capillaire dans le Paris des années 70. *Recherches féministes*, 34(2), 85-106.
- Henson, J. (2017). *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself*. Enhanced Media Publishing.
- Hirsch, S. (2011). *Le traitement de l'Holocauste dans les manuels scolaires de langue française d'histoire et éducation à la citoyenneté au Québec* (rapport de recherche postdoctorale). Chaire de recherche du Canada sur l'Éducation et les rapports ethniques. http://www.chereum.umontreal.ca/publications_pdf/Publications%202013/69.%20rapport_traitement_holocauste_.pdf
- Hirsh, S. et Mc Andrew, M. (2013). Le traitement du judaïsme dans les manuels scolaires d'éthique et culture religieuse au Québec contribue-t-il à un meilleur vivre-ensemble ? *Revue des sciences de l'éducation de McGill*, 48(1), 99-114. <https://doi.org/10.7202/1018403ar>

- Hughey, M. W. (2014). *The White Savior Film: Content, Critics, and Consumption*. Temple University Press.
- Immigration Francisation et Intégration Québec. (2005). *La pleine participation à la société québécoise des communautés noires*. <http://www.mifi.gouv.qc.ca/publications/fr/dossiers/Consultation-communautés-noires-français.pdf>
- Jablonka, I. (2015). Le négrier d'hier à aujourd'hui. Entretien avec Marcus Rediker. *La vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Le-negrier-d-hier-a-aujourd-hui.html>
- Jacobs, H. A. (1992). *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*. Viviane Hamy.
- Keckley, E. (2014). *De l'esclavage à la maison blanche*. VOIX-OFF.
- King, M. L. (1968). *Où allons-nous? La dernière chance de la démocratie américaine*. Payot.
- Ki-Zerbo, J. (1972). *Histoire de l'Afrique noire, d'hier à demain*. Hatier.
- Licata, L. et Klein, O. (2005). Regards croisés sur un passé commun : anciens colonisés et anciens coloniaux face à l'action belge au Congo. Dans M. Sanchez-Mazas et L. Licata (dir.), *L'Autre : regards psychosociaux* (p. 241-278). Presses Universitaires de Grenoble.
- Lafortune, G. et Kanouté, F. (2007). Vécu identitaire d'élèves de 1^{ère} et de 2^{ème} génération d'origine haïtienne. *Revue de l'Université de Moncton*, 38(2), 33-71. <https://doi.org/10.7202/038490ar>
- Larochelle, C. (2021). *L'école du racisme. La construction de l'altérité à l'école québécoise (1830-1915)*. Les Presses de l'Université de Montréal.
- Livingstone, A.-M. (2010). Le système éducatif (rapport). Dans J. L. Torczyner (dir.), *Étude démographique des communautés noires montréalaises. Caractéristiques démographiques de la communauté noire montréalaise : les enjeux du troisième millénaire* (vol. 3, p. 27-32). Consortium de formation sur la défense des droits humains de Montréal.
- Livingstone, A.-M., Celemencki, J. et Calixte, M. (2014). Youth Participatory Action Research and School Improvement: The Missing Voices of Black Youth in Montreal. *Revue canadienne de l'éducation*, 37(1), 283-307. <https://journals.sfu.ca/cje/index.php/cje-rce/article/view/1500>
- Loewen, J. W. (2018). *Lies My Teacher Told Me: Everything Your American History Textbook Got Wrong*. The New Press.
- Loguen, J. W. (2018). *The Rev. J.W. Loguen, as a Slave and as a Freeman: A Narrative of Real Life*. Forgotten Books.
- Louchart, A. (2019). *Trop crépues? Ce que dissent les cheveux des femmes noires en Occident*. HIKARI.

- Louverture, T. (1853). *Mémoires du Général Toussaint Louverture*. Pagnerre.
- Ly-Tall, A. B. (2017). *De la reine de Saba à Michelle Obama*. L'Harmattan.
- Ministère de l'Éducation. (2006). Histoire et éducation à la citoyenneté. Dans *Programme de formation de l'école québécoise. Enseignement secondaire, premier cycle* (p. 335-368). http://www.education.gouv.qc.ca/fileadmin/site_web/documents/education/jeunes/pfeq/PFEQ_histoire-education-citoyennete-premier-cycle.pdf
- Menakem, R. (2017). *My Grandmother's Hands: Racialized Trauma and the Pathway to Mending Our Hearts and Bodies*. Central Recovery Press.
- Moisan, S. et Hirsh, S. (2016). *Enseigner l'histoire des Noirs au Québec. Guide de soutien aux enseignants*. Direction des services d'accueil et d'éducation interculturelle, ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur. https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/docs/GSC4394/O0000787245_Histoire_des_noirs_Version_finale_Web.pdf
- Ndiaye, P. (2008). *La Condition noire: essai sur une minorité française*. Calmann-Levy.
- Oueslati, B., Mc Andrew, M., Helly, D., Ali, M. A. et Triki-Yamani, A. (2010). *Le traitement de l'islam et des musulmans dans les manuels scolaires québécois de langue française*. Chaire de recherche du Canada sur l'Éducation et les rapports ethniques. http://www.chereum.umontreal.ca/publications_pdf/Rapport%20Islam%20Qu%C3%A9bec%2023%2003%202010.pdf
- Oueslati, B., Ali, M. A., Salem, S., Andrew, M. et Quirke, L. (2011). The Reduction of Islam and Muslim in Ontario's Social Studies Textbooks. *Journal of Educational Media, Memory, and Society*, 3(1), 25-44.
- Pierre, S. (2007). *Ces Québécois venus d'Haïti. Contribution de la communauté haïtienne à l'édification du Québec moderne*. Presses internationales Polytechnique.
- Plumelle-Urbe, R. A. (2001). *La férocité blanche. Des non-Blancs aux non-Aryens: génocides occultés de 1492 à nos jours*. Albin Michel.
- Prince, M. (2000). *La véritable histoire de Mary Prince, esclave antillaise*. Albin Michel.
- Rediker, M. (2013). *À bord du négrier: une histoire atlantique de la traite*. Seuil.
- Reed Miller, R. E. (2006). *The Threads of Time, the Fabric of History: Profiles of African-American Dressmakers and Designers, 1850-2002*. T & S Press.
- Rioux Soucy, L.-M. (2006, 7 avril). La face cachée d'Angélique. Des historiens lèvent le voile sur la véritable histoire de l'esclave noire. *Le Devoir*, B2.

- Robichaud, L. et Beaugrand-Champagne, D. (dir.) (2006). *La torture et la vérité. Angélique et l'incendie de Montréal. Les Grands mystères de l'histoire canadienne*. <https://www.canadianmysteries.ca/sites/angelique/accueil/indexfr.html>
- Sméralda, J. (2004). *Peau noire, cheveux crépus : l'histoire d'une aliénation*. Éditions Jasor.
- Stowe, H. B. (2005). *La Case de l'oncle Tom* (traduit par L. Enault). Le Livre de poche.
- Torczyner, J. L. (2001). *Projet d'étude démographique des communautés noires montréalaises. L'évolution de la communauté noire montréalaise : mutation et défis*. Consortium de McGill pour l'ethnicité et la planification sociale stratégique.
- Trudel, M. (2004). *Deux siècles d'esclavage au Québec, suivi du Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*. Hurtubise HMH.
- Truth, S. (2016). *Ain't I a Woman*. The Hermitage. https://thehermitage.com/wp-content/uploads/2016/02/Sojourner-Truth_Aint-I-a-Woman_1851.pdf
- Truth, S. (2016). *Récit de Sojourner Truth : une esclave du Nord, émancipée de la servitude corporelle en 1828 par l'État de New York* (traduit par C. Raynaud). Presses universitaires de Rouen et du Havre.
- Van Dijk, T. A. (1993). Principles of Critical Discourse Analysis. *Discourse & Society*, 4(2), 249-283. <https://doi.org/10.1177/0957926593004002006>
- Walker, J. W. St-G. (1980). *Précis d'histoire sur les Canadiens de race noire : sources et guide d'enseignement*. Centre d'édition du gouvernement du Canada.
- Weathley, P. (1996). *Poems on Various Subjects, Religious and Moral*. University of Virginia Library.
- Williams, D. W. (1998). *Les Noirs à Montréal 1628-1986 : essai de démographie urbaine*. VLB.
- Wilson, A. N. (1993). *The Falsification of Afrikan Consciousness. Eurocentric History, Psychiatry and the Politics of White Supremacy*. Afrikan World InfoSystems.
- Woodson, C. G. (2006). *The Mis-Education of the Negro*. African Tree Press.



MARQUIS

Québec, Canada

Achevé d'imprimer le 2 février 2023

Imprimé sur Rolland Enviro®.
Ce papier contient 100% de fibres recyclées durables,
est fabriqué avec un procédé sans chlore
et à partir d'énergie biogaz.



PCF





Noirs invisibles

L'école et la suite d'une oppression

Les voix des Noirs tendent à être supprimées des manuels d'histoire du Québec – y compris quand on raconte l'esclavage. Mes recherches m'ont amenée à constater l'impasse faite sur des milliers de témoignages importants, bien écrits et facilement accessibles; à constater une invisibilité entretenue jusqu'à nous, à l'école. Prendre cet effacement à rebours, c'est mettre en évidence la continuité du racisme anti-Noir depuis l'époque coloniale. C'est aussi se donner les moyens de rappeler à la vie celles et ceux qu'on s'efforce d'oublier.

Danielle Altidor est née au Québec. Elle enseigne au Cégep Vanier depuis plus de 20 ans. Le racisme et les stéréotypes ont marqué son parcours scolaire. Son doctorat en sociologie porte sur la représentation des Noirs à l'école. Avec ce livre, elle souhaite contribuer à un meilleur vivre ensemble.



GRAMMATA

La mission des Éditions de l'Institut Grammata est de faciliter l'accès du grand public aux résultats de la recherche universitaire. Fondé en 2016, l'Institut aide les scientifiques de toutes les disciplines à communiquer leurs travaux.



9 782982 137103